

Université de Montréal

Jours de colère
suivi de *Dans les forêts de Sibérie :*
(géo)poétique du Rebelle chez Sylvain Tesson

Par
Maxime Bost

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès Art (M.A.)
en littératures de langue française
option recherche-crédation

avril 2023

© Maxime Bost, 2023

Université de Montréal
Département des littératures de langue française
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé

Jours de colère
suivi de *Dans les forêts de Sibérie :*
(géo)poétique du Rebelle chez Sylvain Tesson

Présenté par
Maxime Bost

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Gilles Dupuis
Président-rapporteur

Marie-Pascale Huglo
Directrice de recherche

Catherine Mavrikakis
Membre du jury

Résumé

Jours de colère explore le recours aux forêts à travers deux voix narratives dont les récits se font écho durant plusieurs années. Soumises à diverses formes d’oppression, iels trouvent refuge tour à tour dans les mondes virtuels, les lieux abandonnés, les drogues, la fuite géographique, la promesse de la vengeance ou celle du suicide. Iels confient au papier leurs expériences les plus intimes, et dévoilent comme stratégie de rébellion la reconstitution permanente de leur identité. En cheminant avec les images inspirées par leur culture musicale, littéraire, cinématographique, les personnages configurent une citadelle dans laquelle nul ne peut les atteindre : iels regardent, depuis ses tours, la société dont iels souhaitent s’exclure. Entre ellipse, hors champs, et tendance à l’épuisement, leurs prises de parole témoignent d’un questionnement profond, tiraillé entre l’impossibilité de rompre avec les origines et le refus de l’héritage.

« *Dans les forêts de Sibérie* » : (géo)poétique du Rebelle chez Sylvain Tesson interroge la figure de l’ermite mise en récit par Sylvain Tesson dans son roman *Dans les forêts de Sibérie*. En dialoguant avec les figures d’insurrection théorisée par Ernst Jünger dans *Le Traité du Rebelle ou le recours aux forêts* et *Eumeswil*, cet essai souligne les liens qui les unissent à l’ermite de Tesson – et ce qui les en détache. Il émerge de cette analyse un narrateur bien singulier : isolé du monde des humains et sa finitude, l’ermite tessonien s’inscrit dans le rythme des saisons, à travers sa prise de notes quotidiennes dans le carnet qui donne vie au roman. Sa pensée et ses gestes se modèlent sur le lieu qu’il observe avec attention, et habite en conscience d’être un invité. Grâce à sa manière de superposer une forêt imaginaire à la forêt de Sibérie, le récit de Tesson se réapproprie le champ d’action du Rebelle jüngerien, qui entre alors en résonance avec un espace géopoétique.

Mise en garde

Jours de colère décrit de manière graphique plusieurs scènes de violence susceptibles de heurter certaines sensibilités.

Mots-clés : Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, recours aux forêts, géopoétique, ermite, création littéraire, anarchisme, écologie.

Abstract

Jours de colère explores the Rebel figure through two narrative voices whose stories echo over several years. Subjected to various forms of oppression, both find refuge in virtual worlds, abandoned places, drugs, escape, promise of revenge or suicide. They entrust their most intimate experiences to their diaries, revealing the permanent reconstitution of their identity as an act of rebellion. Exchanging with and through the images drawn from their cultural background, music, books, films, the characters erect a citadel in which no one can reach them: from its towers, they look down upon the society from which they banished themselves. Between ellipsis and attempt to exhaust every bit of language, their words attest a deep questioning, torn between the impossibility of breaking with the origins and the refusal of heritage.

« *Dans les forêts de Sibérie* » : (géo)poétique du Rebelle chez Sylvain Tesson examines the figure of the hermit as depicted by Sylvain Tesson in his novel *Dans les forêts de Sibérie*. In open dialogue with insurgency as theorized by Ernst Jünger in *Le Traité du Rebelle ou le recours aux forêts* and *Eumeswil*, this essay underlines the links that unite his thoughts to Tesson's hermit - and what detaches them from it. From this analysis emerges a very singular narrator: isolated from the human world and its finitude, the Tessonian hermit melts himself into the rhythm of seasons, through his daily observations in the notebook that gives life to the novel. His thoughts and gestures mimic the place he observes with attention, and in which he lives with the awareness of being nothing but a guest. Through the superposition of an imaginary forest on the forest of Siberia, Tesson's narrative reappropriates the field of action of the Jüngerian Rebel, thus reverberating a geopoetic space.

Trigger warning

Jours de colère graphically depicts several scenes of violence that may offend certain sensibilities.

Keywords: Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, forest passage, geopoetic, hermit, literary creation, anarchism, ecology.

Remerciements

À mes parents, pour m'avoir supporté même sans toujours comprendre ce que je faisais. Aucun mot n'est assez, je vous dois tout.

À ma sœur Célia, pour les mêmes raisons. Ma première guilde, c'est toi. À jamais.

À ma sœur Manon, pour avoir été là au commencement et refusé de me lâcher depuis, en dépit des kilomètres et des messages non lus de plusieurs mois.

À Arnaud, pour l'amitié et la confiance dont il m'honore. À nous la flamboyance des lendemains.

À ma directrice de recherche, Marie-Pascale Huglo, pour ses conseils, ses révisions et son soutien sans faille malgré mon incapacité chronique à respecter le moindre échéancier.

À Sanna, princesse du bitume, pour avoir redonné aux jours la teinte dorée de ces après-midis qui n'en finissent pas de mourir.

À Runati, pour m'avoir sauvé la peau un nombre incalculable de fois, et avec le sourire.

À Arno, pour l'œil critique qu'il porte sur chacun de mes textes et sa cocasserie.

À Camille, pour m'avoir entraîné dans les cafés à la recherche d'inspiration – et partout ailleurs à la recherche d'une excuse pour remettre au lendemain. Faut croire qu'on a fini par le faire vraiment.

À Anya, pour ses commentaires, le plaisir de sa conversation, et sa promesse : *plus jamais en hess*.

À Paul-Édouard et à Louise, pour ces étés à fuir les incendies sous les constellations. Avec vous, j'ai appris à respirer autrement.

À mes profs de français et de littérature, pour ne m'avoir jamais permis de perdre le goût des lettres.

À ceux qui ont rendu tout ça plus long et difficile que ça aurait dû l'être : la pandémie, l'inflation, les jobs au salaire minimum, les bourses pour lesquelles il faut cocher des cases ultra spécifiques, l'hiver, les logements hors de prix, ma flemme, les plateformes de streaming et les taux d'intérêt à taux-variable-en-fonction-des-humeurs.

Table des matières

Résumé.....	3
Abstract.....	4
Remerciements	5
Table des matières	6
<i>Jours de colère</i>	7
<i>Dans les forêts de Sibérie : (géo)poétique du Rebelle chez Sylvain Tesson</i>	89
Introduction : le début de la fin du monde	90
I. Figures, moyens et lieux d'insurrection.....	93
I.1. Origines du recours aux forêts.....	93
I.2. Mise en récit du <i>recours aux forêts</i>	98
II. Le cap des Cèdres du Nord : forêt réelle, Forêt rêvée	104
II.1. La Forêt, paysage de transmutation	104
II.2. Les forêts du péril.....	108
III. Le recours aux forêts : un appel à la croissance végétale.....	112
III.1. La poétique du champ d'action	112
III.2. Le temps qui passe à la fenêtre	117
Conclusion : <i>Dans les forêts de Sibérie, un recours au jardin</i>	122
Bibliographie	124

Jours de colère

Boules de nerfs

« L'Hymne à la mort du suicidaire n'est lui-même que le dernier hymne à la vie d'un homme dont la voix a été étouffée par le sourd grondement du monde tournant sur lui-même. »

HENRI LABORIT, *Éloge de la fuite*, 1976.

Je pardonne à maman de n'avoir pas choisi de m'avorter quand elle a pris conscience de la petite chose qui réarrangeait ses organes pour mieux s'installer et grossir, grossir, elle ignorait que je n'avais aucune envie de naître sur un astre si vieux, si moche, si plein, je l'ai pourtant frappée tant que j'ai pu, de mes poings tout juste formés, mais il était trop tard, la fièvre maternelle l'avait gagnée et maman voulait sa poupée grandeur nature pour jouer à la coiffeuse, à la dinette, pour se convaincre aussi, peut-être, que papa n'était pas une énième erreur de jugement, que ce serait plus facile maintenant que j'étais là, pour les attacher l'un à l'autre, que la vie n'était sûrement pas si pire s'il suffisait de jouir pour la donner.

Je n'ai pas braillé de douleur quand l'air est venu, pour la première fois, embraser mes poumons, mais de colère, d'horreur, c'était le cri d'un être en proie à la fureur, qui niait dès lors son arrivée. Comme tant d'autres, je n'étais pas entendue, sinon par la montagne, resplendissante d'une rage à la hauteur de la mienne.

Maman me racontait souvent l'incendie de ce mois d'avril mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept qui avait ébranlé la ville dans sa catalepsie profonde et son odeur de renfermé, des hectares de forêt réduits au néant, des lacs asséchés par la soif des canadiens. Elle me disait que je suis née sous le signe du fer, du feu et de l'impétuosité, que je renferme en moi le souffle primordial, celui du noyau magmatique, de la passion, de la parole aussi, des éléments qu'on entretient sous peine de les voir s'éclipser, connaître à nouveau le froid, la faim, l'obscurantisme, ces affaires qui ne tiennent parfois qu'à un mégot de cigarette ou un jerrican d'essence.

D'aussi loin que je parviens à remonter l'histoire, à travers les souvenirs des voisins pas encore tout à fait séniles, en dépit des épisodes consanguins et de leur amour pour le schnaps, ma famille a toujours vécu au cœur de Châteldon, à l'ombre des remparts du château où se prélassait Laval, durant l'Occupation, effilant sa langue pour s'appliquer dans la raie du maréchal et s'agripper au moindre millimètre carré de pouvoir, appelant à traquer et tuer les filles et les fils de France qui n'avaient pas courbé l'échine.

Le long du ruisseau qui traverse le village, un impact de balle nazie dans un muret de pierre me rappelle qu'au mois d'août mille neuf cent quarante-quatre, un bataillon de SS a refroidi le père de mon grand-père en donnant la chasse aux guerriers du FFI, tandis que sa femme abritait les maquisards en crachant sur l'ordre public, les Boches, et les traîtres de miliciens.

C'est peut-être à cette période précise que mon patrimoine génétique a été frappé d'anathème, et que, depuis, les fils condamnent les pères à une destinée tragique.

Tandis que mon bisaïeul faisait sauter des ponts, des Kommandantur et des voies de chemin de fer, mon petit papy, lui, du haut de ses quatre ans et demi, rapportait les réunions secrètes, tenues dans la cave, aux bottes cirées qui patrouillaient la nuit, contre du chocolat suisse, et parfois, une poignée de bonbons berlinois. Papa, lui, a confondu papy avec un sanglier, lors d'une de ces parties de chasse où ça descend plus de pastis que de palombes.

Je convoite le jour où ce sera mon tour de jouer, j'irai voir ma relique d'un passé encombrant, ce ramassis d'idées misogynes et racistes pour lui avouer, front contre front, *j'suis amoureux d'une musulmane, j'vote écolo, et j'fume de l'herbe*, dans l'espoir qu'il en crève, le vieux, que ça le sèche d'un coup entre deux clopes, qu'il s'étouffe avec sa haine et sa connerie crasse, qu'il tombe raide, débarrasse le plancher pour de bon, avec ses bouteilles chéries, son ceinturon et sa grande gueule.

()

M.

Je supporte assez mal d'être né dans la puanteur ambiante de la défaite, en pleine diagonale du vide, enclavé très exactement à mi-distance de Thiers et Vichy. Depuis mon seuil, vingt minutes au sud, la capitale de la coutellerie française : vingt minutes au nord, cachée sous le vernis des eaux thermales, celle de la zone *libre*. Certainement pas le jour de gloire auquel on s'attendait en déclamant la Marseillaise avec patriotisme, tandis qu'on envoyait les tirailleurs sénégalais sur la première ligne du front, se faire charcuter sous les bombes et la mitraille.

D'un côté, des pierres sales, fatiguées, qui se déchaussent les unes après les autres, des restants d'usines autrefois bouffies d'orgueil colonial et désormais vouées au repos des échoués, échos d'une splendeur à demi fantasmée et sans résurrection possible : en témoignent les enseignes bon marché qui se reproduisent entre elles sur le même boulevard que Pôle Emploi, blotti entre deux complexes de HLM à jamais inachevés.

De l'autre, des petites pastilles blanches et sucrées, des frises en lave émaillée sur les bas-côtés des rues commerçantes où les badauds font du lèche-vitrine en parlant de pouvoir d'achat, des stations aux eaux curatives flirtant avec les palaces qui faisaient bander Pétain et toute sa clique pendant qu'on raflait les Juifs au Vel d'Hiv' et un petit peu partout ailleurs – mais de ça, pas un mot, ni musée ni mémorial.

Thiers comme tiers monde, le tiers état sur lequel l'Europe s'est gavée, mais surtout pas tiercé gagnant.

Vichy comme « État français », comme guillemets ou parenthèses.

Au grenier et sous mon lit, il n'y a pas de monstres, rien que des fantômes discrets, des souvenirs qui s'accrochent aux grains de poussière en suspension dans les rais de lumière fuyant du velux brisé, rafistolé avec du gros scotch orange et des tôles en plastique vaguement translucide : c'est là, sous la charpente vermoulue qui ne demande qu'à s'écrouler, que j'ai aménagé mon ossuaire, derrière mes livres de princesse où les bons sont vêtus de blanc. J'y conserve précieusement les restes de Foulcan, mon premier chien, de trois chatons qui ne sont pas retombés sur leurs pattes, d'un écureuil assez mauvais pour évaluer la distance entre le toit et les branches d'arbre, d'une poignée d'oiseaux séchés par le soleil, captifs des filets qui protègent les fruits du verger de leur gourmandise, en été.

Au grenier et sous mon lit, il n'y a pas de monstres, par contre, une harpie aux ongles roses a pris ses quartiers au rez-de-chaussée depuis que maman s'est faite fille en l'air et que toute lueur s'est évaporée dans les yeux de papa. Elle rôde, entre le salon et les chambres, secrète son poison, décime tout ce qui peut me rappeler maman, ses photos et ses toiles accrochées sur les murs, ses vêtements faits main dans la garde-robe dont je pensais hériter une fois grandie, jusqu'aux plantes, dont elle prenait le plus grand soin, en me disant que pas grand-chose ne vaut vraiment la peine d'être vécu, une fois le charme de la maternité dissolu dans l'acide réalité, les endorphines parties.

Je collectionne les ossements pour essayer de mieux comprendre la mort. Elle me fascine mais je ne la démêle pas bien, on me dit tantôt que maman est au ciel, qu'elle me regarde depuis là-haut, tantôt qu'elle est six pieds sous terre et mange des pissenlits par la racine. J'imagine que maman n'est pas mécontente, elle qui adorait concocter sa confiture avec des fleurs, même si je n'ai jamais su ce qu'elle employait, plutôt pétales, racines, un pissenlit, ça reste un pissenlit, d'ailleurs ils poussent à foison juste au pied du cerisier où papa a enterré ses cendres, et ça me perturbe car j'ignore si maman y est encore, si elle s'est envolée avec la fumée, si elle se trouve un peu partout, ou bien nulle part.

J'aurais aimé sauvegarder sa dépouille, lui faire une place d'honneur entre mes trophées ivoirins, reconstituer la magie du théâtre de marionnettes auquel elle m'amenait parfois, en récompense de n'avoir pas pleuré quand papa ne pensait qu'à se la jouer *Paris, Texas* durant mes spectacles de danse, des scénarios factices, à la Disney, où les héros triomphent inévitablement par la force de l'amitié, les méchants sont punis, et les bonnes petites filles épousent un prince charmant qui embrasse sans demander la permission puis les amène mener une vie modèle, avec de beaux enfants aux joues roses et replètes, pleins d'entrain pour faire leurs devoirs et d'obéissance envers leurs parents, un épagneul bien dressé, lui aussi, voiture et maison à crédit, et un plan d'épargne-logement pour la retraite, quand le conte prendra fin.

J'aurais aimé sauvegarder sa dépouille, pour y déceler, en haruspice, ce qui m'attend.

Face au tableau barbouillé à la craie d'exemples déjà vus, les professeurs déblatèrent, brassent du vide, traînent leur lot de mensonges par omission, maquillage subtil ou silences malaisés. Coincé derrière le pupitre trop petit pour mes genoux qui se cognent à chaque mouvement, bien en rang avec les autres, j'apprends l'histoire édulcorée dans les manuels où on dissimule ce qui gêne, là encore, entre d'habiles parenthèses, à croire que c'est un rituel antique à observer.

Histoire : le peuple célèbre les valeurs de la République des Lumières pour le défilé du quatorze juillet dix-neuf cent cinquante-trois (tandis qu'un régiment de flics ouvre le feu sur un cortège de manifestants algériens car « à bas le colonialisme », ça fait trop de liberté-égalité-fraternité d'un coup).

Littérature : les canons dont on parle encore, siècle après siècle après siècle, rédigent leurs chefs-d'œuvre dans les boudoirs et les salons parisiens (en abusant du café rapporté par le viol collectif des deux tiers du globe, au bas mot, pillant des cultures qu'ils n'ont pas fait l'effort de chercher à comprendre avant de les plagier).

Géographie : les départements d'outre-mer se développent avec difficulté dans les Antilles (après le massacre systématique des populations natives sur une échelle encore jamais conçue – mais on a fait bien mieux, depuis).

Durant le cours d'initiation aux langues anciennes, j'apprends deux choses que je pense ne jamais oublier. La première, c'est que les langues mortes devraient le rester, qu'on les laisse reposer en paix, merci pour elles. La deuxième, c'est que mon prénom est une dérivation du superlatif latin qui signifie « le plus grand ». Si mon physique d'échalas colle plutôt bien à cette affirmation un brin présomptueuse, je ne peux pas prétendre que l'ensemble de mes facettes a été, ni ne sera, à la hauteur d'une telle réputation. Je saisis assez vite qu'être bon élève, porter des lunettes et croiser les jambes en classe n'est pas bien vu, je tente de m'intégrer aux groupes de garçons convaincus qu'une main claquée au cul des filles, c'est une manière comme une autre de faire la bise, mais nous sommes d'une espèce différente, je déborde et on finit par me démasquer.

Mon institutrice du primaire répétait souvent qu'en lisant dans les parcs et les cours de récré, on attirait forcément les yeux, les belles rencontres, les sourires, sûrement qu'on ne lit pas les mêmes bouquins, ou que la vie n'est pas une comédie romantique, et me voilà, à me faire racler le visage contre le bitume tandis que mon exemplaire d'*Adolphe* apprend à faire des brasses dans la fontaine.

J'entre en terminale littéraire la tête haute, mon nom culmine sur le classement du lycée, la cour des grands, enfin, je m'étalonne sur les valeurs actuelles et les modèles de société qui aiment la chair mais pas trop, il y a des moules précis dans lesquels se fondre sans dépasser autour, je m'applique à retranscrire ce que j'ai retenu des années précédentes : ne pas s'habiller trop, ni pas assez, ne jamais, ô grand jamais, écarter les jambes, mais les croiser, ne plus manger de banane en public, en fait, ne plus manger parce que c'est bientôt l'hiver, et l'hiver, c'est piscine pour tous depuis que le gymnase est en rénovation à durée interminable ; ne plus traîner avec les groupes de gars sous peine d'être estampillée « pute », paraître intelligente, pour leur plaire de loin, mais surtout, SURTOUT pas plus qu'eux, ne pas répondre aux enseignants durant la classe, même si ça ferait grandement avancer le cours, on pourrait se tirer plus tôt prendre des Monaco ou s'insulter au baby-foot.

J'entre en terminale littéraire la tête haute mais rien n'est fait pour durer très longtemps, de temps à autres, on me surprend à regarder les arbres par la fenêtre, on me questionne-piège en pensant me surprendre, la main dans le sac, à rêvasser, et je réponds invariablement dans le juste alors ceux qui ne m'aiment pas trop m'aiment encore un peu moins, les profs enragent de n'avoir pas su me poser une colle, de ne pas avoir le dernier mot, de me voir ignorer leurs règles, bafouer leurs pensées, leurs méthodes, et parvenir quand même au résultat escompté, de ne pas être ce fantasme masculin, *Obéissante*, comme l'automobile d'Amédée Bollée, si simple, si satisfaisante par sa facilité de prise en main...

Le répit salutaire des vacances se désagrège le premier jour, je commets l'erreur suprême, parler, chercher de l'aide, attirer l'attention sur ce qui se trame dans certains coins de la cour où même les surveillants n'osent plus mettre les pieds à certaines heures. Ma professeure principale et le conseiller d'éducation ont l'idée lumineuse de me confronter, en leur présence, à mes camarades, c'est pas possible, je me dis, ils ne peuvent pas être aussi bêtes, ils *savent* et c'est une caméra cachée, une mauvaise blague, ils ne peuvent pas ignorer qu'ils ne font qu'empirer les choses, et pourtant, on se retrouve en demi-cercle dans une salle de classe, simulacre de tribunal, à proférer d'autres mensonges – on perpétue la tradition. Les uns désavouent toute implication, sur le visage des airs de chérubins tombés du ciel, les autres enchaînent avec des remontrances dignes d'un mauvais film de boules, et moi aussi, je mens, prétends que c'est un peu ma faute, après tout, que parfois, je les cherche sans doute, ces petites tapes amicales et viriles, j'atténue l'importance, arrondis bien les angles en écoutant craquer des phalanges que je connais bien mieux que les miennes, maintenant, et on s'en tire tous avec un *avertissement* : c'est pas gentil d'être méchant.

À la sortie, je prends la dérouillée du siècle, 'cause snitches get stitches.

Dans le grenier où papa ne met plus les pieds depuis qu'il y a surpris maman qui dansait au bout d'une corde, je fume des roulées devant mon écran sans voir passer les jours, hypnotisée par la barre de progression quasi immobile du téléchargement de *Perfect World France*, MMORPG rétro pour humains socialement inaptes, délaisse le patronyme pour trouver ma voix propre, façonne durant des heures entières mon avatar de guerrière, au millimètre près, corps perfectible jusqu'au dernier degré : couleur de peau, d'iris, de cheveux, tour de poitrine, taille, cuisses, pilosité fournie ou son contraire, absence d'acné, de cicatrice, d'imperfection, personnage-témoin d'ambitions qui n'aboutissent que dans l'infini virtuel où je peux enfin être

// Runati

celle qui reçoit par message privé les compliments et les dons d'item rare pour fêter son arrivée sur le serveur, en innocente qui a compris avec quel organe pensent les hommes : j'entre au panthéon tête haute, premières victoires inégalées depuis des temps immémoriaux, contre le terne et l'apathie j'érige un jardin suspendu aux poutres de mon ossuaire par moniteur interposé : une fuite idoine au milieu d'âmes qui rêvent d'anesthésie globale.

mes doigts fusionnés au clavier comme Vegeku dans l'ignorance des affronts qui défilent sur les conversations de groupe après la classe : j'ai d'autres problèmes à gérer, des soucis d'importance, prise en un havre de scorpions plus corrosifs que la harpie, j'escarmouche mon issue à travers un canyon immonde, esquive le cirque des idoles, contourne l'host de cavaliers bicéphales qui hurlent à la mort de l'empire.

La nuit, j'imagine maman me regarder vaincre d'un clic des joueurs qui ont deux fois mon âge.

Éclat de foudre dans l'épaule, le recul me lessive les poumons et l'atmosphère se trouble ; la peau des arbres qui éclate, le cri des bêtes en fuite, mes doigts de pianiste inadaptés aux tueries. Le fusil me tombe des mains, un deuxième coup déchire la paix des frondaisons et mes tympanes. Papa lâche les chiens entre deux chapelets de jurons inédits, l'orage au fond des yeux, et le voilà, poignard à la ceinture, se ruant pour la mise à mort, sauteur de ronces, pourfendeur de colombes, gobeur de vies.

Une seconde, j'imagine qu'il ne revient pas, rien qu'une seconde, pas même le temps d'un rêve ou d'un fantasme, pas même le temps d'envisager que je peux en finir moi-même, là, maintenant, d'une pression du doigt sur la détente, comme lui l'a fait quelques années plus tôt sans le vouloir vraiment.

C'est tout juste une pensée, presque sans forme, à l'état primordial des choses, un chaos d'images brumeuses qui précède la parole : je visualise sa silhouette d'ogre livrée à l'ire des dieux dont le souvenir musqué hante les sous-bois, ces êtres impalpables qui commandent aux saisons et aux bêtes. Le retour d'une juste violence pour ces dépouilles soyeuses qu'il arrache à la terre pour les fixer sur son manteau de cheminée. Dans l'écho des flûtes sacrées, le roi-cerf m'offrirait sa tête avec un sourire d'épervier, et je la fixerais sur l'âtre, entre les carcasses empaillées qui soudain se prendraient à danser une gigue sans fin.

Je bats des cils, fourre mon petit doigt dans l'oreille pour faire cesser le sifflement : la meute hurle sa victoire écrasante, le vent charrie des relents de merde et de sang.

Il revient.

Du sang partout dans la baignoire.

Des bouts de chair, aussi.

Je ne me fais pas à l'idée de disparaître tout d'un coup comme maman, alors je retranche des petits morceaux de moi, m'efface pièce après pièce, m'excuse de bouleverser l'ordre établi des choses avec mes problèmes relatifs quand la harpie dilapide mon compte d'épargne chez Zara pendant que papa est en retraite exhaustive au monastère des stupés. La lame du rasoir dérape sur ma peau une dernière fois puis regagne son étui, je le range avec cérémonie, dans l'attente du jour où j'aurai la force de me faire seppuku.

Il est des mots que je ne saurais dire, pas même à l'intervenante de l'école quand je tape une crise de panique dans les couloirs, en croisant leurs regards qui me hantent jusqu'au fond des nuits, quand mes jambes se souviennent, elles, mieux que la mémoire dont je suis pourtant si fière, et qu'elles ne me tiennent plus, traîtresses, des mots que ma langue refuse, qui bloquent en travers de ma gorge par crainte de n'être pas tout à fait vrais, parce que c'est ce qu'ils font, ils rentrent dans nos têtes, nous font croire que nous sommes folles, que notre seule valeur se trouve entre nos cuisses et que c'est tout ce qu'on sera, à jamais, une paire de jambes avec au milieu l'axe qui soutient l'univers.

Question d'habitude

M.

À la cantine, je termine mes quartiers d'orange dans la purée de pommes de terre, mon verre d'eau à la mie de pain, aujourd'hui quelle aubaine pas de supplément crotte de nez. Je dépose mon plateau, termine ma traversée du réfectoire en tête plongeante quand G. me catapulte du haut des escaliers. La même volée de marches au lino verdâtre à la mode dans les années soixante-dix, ou quatre-vingt, pour moi, aucune différence, mes dents baguées contre ma langue catégorie poids plume dans l'octogone : un jour, je me la couperai sûrement. Quelques rires fusent mais je n'ai qu'un cartable, un bic quatre couleurs, des notes irréprochables en guise d'écu de chêne. Depuis quelques années je pratique le judo deux fois semaines mais G. aussi et il a trois ceintures de plus que mon médiocre jaune-orange, on se croise parfois dans les compétitions auxquelles le président du club m'oblige à me présenter pour honorer l'esprit Coubertin selon qui *l'important, c'est de participer*, une paraphrase à peine cachée du paradigme chrétien qui invite à tendre la joue comme la main – surtout envers les clous.

Chaque soir, maman me dit de laisser pisser, que les caïds se lassent, avec le temps, mais papa argumente que si la violence ne résout rien c'est qu'on ne cogne pas assez fort et il mêle le geste à la parole parce qu'il paraît qu'on apprend mieux par l'exemple. Entre deux revers de la main, je me demande si maman est juste comme ou si elle estime qu'une seule volée par jour, c'est de la lassitude.

Au quatrième repas manqué, papa s'inquiète et demande une trêve en montrant patte blanche, défoncé sur ses antidépresseurs, je tente d'avouer à mi-voix mais la déesse des ouragans et des cosmétiques Séphora veille toujours, perchée sur son épaule, reproche mes tenues ma conduite mes cheveux, jusqu'à la manière dont je parle, et je la gifle avec toute la main, de la paume à l'extrémité des doigts, je ressens la moindre parcelle de mes phalanges s'imprimer dans sa peau, regrette le talion, ses ongles me lacèrent la joue, papa baisse la tête car c'est ce qu'il sait faire de mieux après les overdoses ratées : je me carapate à l'étage, me réfugie dans ma citadelle manches à balai draps tendus par des épingles à linge au-dessus des microcosmes où j'abroge les édits du pay to win américain

une épée d'armageddon dans mon dos, j'arpente les rues d'une cité flottant au milieu des nuages, dernier niveau d'invocation à portée de lame, sur les panneaux d'affichage des missions à hauts risques mais promesses larges de réputation, richesses, honneur, mes doutes s'évaporent quand j'escouade avec Anger_Issues, tank ombrageux qui change les champs de bataille en un chaos génocidaire tandis qu'il prodigue les conseils d'un petit bouddha ataraxique en récitant Socrate via chat privé.

à l'issue des combats il m'invite à rejoindre sa guilde en manque de fracturé·e·s pour conserver la première place au classement inter serveurs, j'accepte de me rendre au QG, rencontre son armée dyslexique, dyspraxique, dysfonctionnelle, dyssomnique, et je décide de brandir avec elleux l'étendard des oublié·e·s : nous sommes *Dies Irae*.

Trajet de bus retour à la maison il est seize heures treize minutes et quarante-six secondes, les caïds ne se lassent pas, n'en déplaise à maman, ils portent des opinel brillants comme des soleils rageurs, m'entourent les uns après les autres en me pressant contre la vitre, dans le rétroviseur intérieur je croise le regard du chauffeur qui se détourne en toute hâte, autour, on se décale d'un siège en prenant soin d'augmenter le volume de sa musique ou de parler un peu plus fort des derniers ragots du bahut. Coulée de sueur le long de ma nuque, puis ma colonne vertébrale, je sens le filet ruisseler jusqu'à la raie de mon cul serré par la peur crasse de mourir là, pour avoir levé les yeux au mauvais moment de mon polar d'autoroute mal traduit, entouré d'analphabètes prépubères qui abandonneront l'école avant la fin de l'année pour vivre du système d'allocations familiales – c'est ce que dit papa quand il parle de Thiers, capitale des couteaux, peut-être, mais surtout de la misère et du découragement social. Vingt minutes une putain d'éternité lancinante, je me vois déjà suriné comme un mouton à l'abattoir, mon cœur en excès d'adrénaline me supplie de me ruer par la fenêtre, de taillader des jugulaires à coups de tessons, de mordre, griffer, bondir, et je reste là, à m'efforcer de pas souiller mes jeans, je remarque même pas quand ils partent, je me crois cadavre, déjà, descends en mode pilote automatique quand survient mon arrêt, parviens à maîtriser mes jambes pour me garder une contenance le temps que l'autocar s'éloigne, puis je m'écroule, je me fais dessus, je pleure, suis plus capable de garder aucun fluide en-dedans, tous mes membres sont au stade terminal de Parkinson, je ne peux même pas dire qui me ramasse sur le trottoir pour me ramener à la maison.

Barricadé derrière ma porte de chambre, je fonds mes iris aux pixels qui se cristallisent à l'écran. Ça m'aura pris du temps à réunir les pièces, mais j'ai fini par me bricoler un PC avec une carte graphique pas dégueulasse. Je ne peux rien pour la connexion de campagne, qui lâche avec une régularité sans faille toutes les dix minutes : une semaine au complet pour télécharger le jeu qui pop-up à chaque fois que je tente de regarder un film en streaming, depuis un mois. Faut dire que le nom est accrocheur, j'ai fini par craquer. Qui ne rêve pas de bâtir son *perfect world* ? Pour faire passer le temps de chargement, je flâne sur les sites officiels, les forums, découvre un univers jusqu'alors insoupçonné, apprend ses règles, son histoire. Je m'endors même au son des tutoriels et des gameplays d'Anger_Issues, une espèce d'énervé qui documente ses exploits sur sa chaîne YouTube. Jamais je n'ai aussi bien préparé un examen.

MMORPG : massively multiplayer online role-playing game. Assez explicite, même pour le niveau d'anglais moyen. Ça ferait jdrelmm en français, ce qui est quand même chiant à dire, donc on fait avec mmorpg.

GUILDE : rassemblement de joueur·euse·s en organisation à but non lucratif, mais quand même un peu, qui leur permet de participer à des événements spéciaux, comme des guerres de territoire, et favorise la coopération. Leurs leaders sont capables d'être connecté·e·s en quasi-permanence : lycéen·ne·s en décrochage scolaire, trentenaires en crise existentielle, fonctionnaires se mourant d'ennui derrière un écran de bureau.

VOIR : Dies Irae, Godlike, Nova Dea.

POTION : super utile et à avoir en masse. Permet de recharger rapidement ses réserves d'énergie (PM) et de vie (HP) ou d'augmenter certaines compétences : force, endurance, vitesse.

VOIR : Café, Cocaïne, Viagra.

CLASSE : détermine les compétences principales débloquées par le·a joueur·euse à mesure qu'il monte en niveaux. Les TANK sont des brutes dotées d'une résistance improbable et d'une réserve non négligeable de HP : ce sont les premières lignes, qui mangent les coups pour les autres. Les DPS (*damage per second*) sont chargé·e·s d'infliger un maximum de dégâts aux adversaires. Un·e HEALER utilise des sorts pour défendre ses compagnons, les soigner, ou les ramener à la vie contre ses PM.

BUFF : état généralement dû à un sort, dans lequel le·a lanceur·euse subit une amélioration notable de certaines caractéristiques (points de vie, résistance à certains types d'attaque, récupération). Ces effets sont limités dans le temps, et annulés si le·a joueur·euse est tué·e (même en cas de résurrection par un·e HEALER).

VOIR : Bouclier fiscal, Parachute doré, Népotisme.

EXP : expérience. Contrairement à celle d'un C.V., celle-ci se traduit par une jauge de progression qui, une fois remplie, conduit au niveau supérieur et débloque l'accès à des sorts plus puissants, une augmentation de HP et PM, ainsi que des points de compétence à répartir selon le profil de jeu qu'on souhaite établir pour son personnage : vitalité, force, magie, dextérité.

DJ : donjon, lieu de pouvoir d'un boss accessible uniquement après avoir consciencieusement tué tous ses mignons, des sbires insignifiants aux officiers qui ressuscitent trois fois avant de mourir pour vrai. La victoire est généralement récompensée par une quantité non négligeable d'EXP ainsi qu'une ou deux babioles rares qui pourront être revendues à un PNJ pour un prix misérable.

VOIR : Matriochka, Sisyphe, Capitalisme.

PNJ : personnage non-joueur dirigé par une intelligence artificielle basique et avec lequel il est possible d'interagir (pour recevoir une quête, vendre ou acheter des objets, etc.). L'ultime preuve que les jeux vidéo sont à l'origine de la violence chez les jeunes, puisque dans la plupart d'entre eux, il est impossible de tuer un PNJ, qu'il s'agisse d'un·e enfant, d'un animal, d'un·e civil·e.

PAY TO WIN : Procédé révolutionnaire qui consiste à entrer ses informations bancaires dans le jeu pour échanger de l'argent de n'importe quelle devise contre des artefacts puissants plutôt que les mériter en terminant des quêtes ou des donjons.

VOIR : Occident, Anthropocène, Raccourci clavier pour nanti·e.

GAME MASTER (GM) : modérateur·trice, généralement bénévole, possédant un avatar comme un·e joueur·euse lambda, à ceci près que son équipement est beaucoup trop cheaté pour éviter de se faire détruire aussitôt qu'il quitte les zones sécurisées – où les combats sont interdits. Iel peut bannir un·e autre joueur·euse, de manière temporaire ou définitive, pour enfreinte au règlement (vol, insultes, menaces).

VOIR : Neutralité, Suisse, Cyberharcèlement.

IRL : In real life. Opposé à IG (celui d'« in game », pas « Instagram »).

Skin

M.

La page d'accueil joue une mélodie d'intro épique, j'entre le pseudo dérobé à un ami d'enfance, un rival, presque un frère, du genre qui éclipse et qui sublime à la fois, plus vivant et plus grand que nature, avec une aura dans laquelle se réfugier – du genre qu'il me fallait avoir, et perdre, pour obtenir mon Sharingan, enfin déciller mon regard naïf et devenir un peu plus moi

// Xeladre

zone de départ à la sauce Atlantide, des arbres mauves couverts de lianes fluorescentes, de fruits sifflant un petit air tragique en tombant sous l'orage perpétuel qui masque un ciel où volent des nuées d'oiseaux criards à gueule de ptérosaures stéroïdés, le ressac d'un océan fou contre les mâchoires du palais en surplomb des falaises, portant le parfum de la pluie autour du cou – la classe des assassins habite le pays des larmes.

à peine une minute que j'avance, déjà ça gronde tout autour, haine de tigre, yeux luisants, une dague au poing j'affronte la jungle un forcené patibulaire pour identité numérique, je peux enfin être ce fils que papa n'a pas su procréer.

je flaire l'embuscade sévère en avisant l'amas de troncs noircis de poudre, je connais mes classiques, dans les Miyazaki les fusils ne se trouvent jamais entre les mains du héros : je n'échappe pourtant pas à une mort subite, les balles finissent inévitablement par rattraper les hommes de ma famille.

je ne dors presque plus la nuit, la carte est vaste et il y a tant à découvrir, j'entends les phœnix de lune qui se lamentent à l'autre pôle tandis que dragons et vouivres se déchirent pour une vallée où les pommes confèrent des pouvoirs disparus.

Anger_Issues me raconte des histoires où les galaxies meurent pour mieux renaître, tandis que je barricade mon ossuaire, me fais chrysalide, remets les devoirs par courriel sans assister aux cours magistraux dont je sais déjà plus que le strict nécessaire exigé puisque l'éducation nationale est une blague malaisante que plus personne n'assume, de nuit en nuit j'anxiogénise le retard sur mes hémorragies mensuelles,

tyrannise des pirates et moleste quelques Godlike contre monnaie sonnante, dépense le tout en pièces d'armure contre lesquelles aucun boss de dj ne peut rien, à la pointe des lames j'accumule titres, lettres de sang, ici, je suis invulnérable, Marteau du Nord, Égide Suprême, Fureur des Cieux.

Anger_Issues me raconte des histoires où les gens brûlent des liasses de billets et dansent autour, se baignent sans distinction de genre et sans vêtements dans les rivières que les usines ne polluent plus, chantent la beauté des terres qu'ils travaillent sans les condamner pour y puiser ce dont ils ont besoin, sans plus, sans envie ou cupidité, sans cet acharnement obsessionnel à tout détruire, rendre moins beau, moins libre et moins vivant, à préférer ruiner plutôt que ne pouvoir faire sien. Je sens qu'il pleure, Anger_Issues, à quelques quatre cents kilomètres de moi, ça s'entend dans sa voix à travers le canal Teamspeak quand il me raconte des histoires où *richesse* et *pauvreté* sont des mots dénués de sens, où les barrières n'ont plus lieu d'être et les murs ne servent qu'à se prémunir des bêtes sauvages qu'il est défendu de chasser : il me raconte ça avec le même enthousiasme que Brad Pitt, dans *Fight Club*, quand il décrit à Edward Norton sa vision, des lianes aux devantures des immeubles et des biches gambadant sur l'asphalte déserte, comme lui, Anger_Issues soulève ses légions d'insoumis·e·s avec qui fuck shit up sans possibilité de rédemption.

voyage vers le septentrion, Reine-des-clochardes couvre mes arrières avec ses sortilèges, sur une terre dévastée par d'antiques homoncules, je tournoie sabres en main, les coups critiques pleuvent quand on fait ta rencontre, notre récolte de cœurs interrompue par un spectacle fascinant, le tien, assassin clairement pas au niveau pour cette zone, qui passe en pirouettes, se démène comme un beau diable, pourchassé par une horde de centaures ivres de colère : un tacle vermeil à la gorge d'un ennemi, tu lances un sort pour te téléporter hors d'atteinte mais la horde ne lâche pas tes semelles, te houspille de ses flèches-foudre, la barre de santé dans le rouge tu ne baisses pas les bras, dépèces trois des leurs du nombril à la glotte, t'envoies une potion de furie mais ils gagnent sur toi et tes ultimes points de vie.

je suis traversée d'un élan de pitié même si je ris de bon cœur quand Reine-des-clochardes moque ta fuite ratée, mon revers de lame fend le vide et tes problèmes s'évanouissent dans une colonne de feu qui te tire un émoticon impressionné, en bas level candide.

dette de sang sur ton honneur, on escadronne à trois pour venir à bout de ma cueillette et soudain, le retour à Myriade sous les minarets de cuivre où j'accède à l'élévation d'âme, accepte l'obédience des esprits vengeurs et des nouvelles recrues de Dies Irae chaque jour plus forte : une marée haute qui a rompu avec la lune pour suivre sa propre tangente.

en reconnaissance de ton acharnement sans faille, Anger_Issues t' enrôle dans la guilde et m'adobe Poing-de-fer, générale des cohortes pour le projet futur – ensemble, on ravage des montagnes de douleur, aux heures qui n'appartiennent qu'aux déconnecté·e·s de l'IRL.

Les outils disparaissent un à un de l'atelier, un tournevis, une clé de douze, puis un marteau, à l'ombre des poches les sarbacanes à papier percent leur cocon, se changent en couteaux-papillons qui virevoltent à la sortie des cours, rêvant de siphonner des gorges, plonger leurs petites ailes vibrantes au sein d'une artère fémorale et s'y baigner en jubilant sous les regards des pions qui ne voient que des histoires sans importance, un murmure dans la salle d'études, une jupe trop courte, un décolleté ou une épaule qui dépasse au détour des couloirs, un tag inédit sur la porte d'entrée, une fausse alarme incendie pour prolonger la pause, rien que des choses gérables, réductibles à des cases, à leur portée, des tracas ordinaires dont on s'occupe quand on travaille au salaire minimum et qu'on ne tient pas particulièrement à changer la donne, à s'embarquer dans les procédures qui débouchent systématiquement sur un non-lieu et des repréailles contre lesquelles même les flics ne peuvent rien faire sinon proférer, ci et là, des mises en garde contre mineur·e·s agité·e·s, non, vraiment, rien qui vaille la peine de s'impliquer pour vrai, de tremper là-dedans, mieux vaut apprendre à détourner la tête au bon moment, à ne pas entendre les cris étouffés par les coups de pied qui s'enfoncent dans les côtes encore mieux que dans du beurre, bien à l'abri des sanitaires où seules se font valoir la loi des armes

dj haut niveau, trop pour moi, j'ai su très tôt que je ne serais pas un sauveur de princesses, dans les oubliettes infestées d'hommes-rats ma guerrière favorite fait le ménage avec une flamberge auréolée d'andrinople : les sentinelles tombent comme des mouches sous la ceinture du Vaillant Petit Tailleur et les boss aux dialogues répétitifs s'inclinent devant toi, tandis que je harcèle au mieux leurs arrières, crochète rotules et tendons bien placés.

J'entends papa crier à table entre deux séances d'engueulades, pas mon ambiance, ce soir, je démissionne des obligations domestiques même si ça se paiera plus tard : la guerre de territoire entre Godlike et les Dies Irae promet des ouragans superbes, et je ne veux pas manquer ça. Je sais que nos fers de lance se passent de mon support, mais j'apprécie te voir foncer tête première et j'aime entendre les aphorismes taoïstes d'Anger_Issues entre deux mises à sac

cloches éléphantiques en fanfare de nous, vers minuit UTC+1 des pièces d'or ruissellent sur les toits et les hérauts clament nos faits d'armes dans les avenues de la cité impériale, où tu parachèves la victoire en clouant les vaincus aux portes par les oreilles. plusieurs nuits s'écoulent en une seule autour du feu qui se consume dans la petite caverne à l'ouest de Myriade, un sanctuaire où les fins du monde s'ébauchent, les secrets enfouis s'échangent, les malheurs se travestissent.

Retour brutal pour un contrôle aux révisions douteuses, je me souviens que la ligne Maginot était une tactique i-né-bran-lable, mais sans compter sur nos voisins mangeurs de frites, je m'inquiète surtout d'atteindre le portail sans me faire suriner : je ne prends plus le bus, maintenant, rentre à pieds légers depuis que mon sac a fini ses jours dans une poubelle. Le cœur pétri de haine et de rancune amantes, je somatise au bord du gouffre une anxiété débilante mais j'ai appris comment ne plus penser, nouvelle fenêtre, navigation privée d'agent de sécurité stable détraque à coups de compilations hard ma sexualité face à des membres surdimensionnés qui baisent à rallonge, dans des poses de cavaliers cosaques, des bouts de viande épilés, huilés, aseptisés, sans y mettre une once de sentiment, sans parvenir à évacuer la culpabilité qui survient juste après avoir joui dans une chaussette ou du papier toilette soigneusement plié pour disparaître aussitôt que ma bite se redresse, comme un reset perpétuel, un programme incapable d'installer la mise à jour.

Aujourd'hui, je me dis, c'est la bonne, j'admire une dernière fois le crépuscule mourant au-dessus des remparts de la forteresse-état où nous avons nos habitudes, je lègue mes sabres aux caporaux de Dies Irae, la relève est en place, assurée pour les jaillissements encore inattendus, alors, sans autre forme d'adieux, je quitte mon ordinateur, direction le pont de l'autoroute qui me tend les bras pour une étreinte langoureuse et fusionnelle, je vais enfin sauter le pas, je me dis, quand ton indice de connexion s'affiche dans la fenêtre et ton *coucou, toi* coutumier fait irruption. Je ne peux pas ne pas répondre, au moins un mot, et c'est alors ce qui me perd, ou bien peut-être ce qui me sauve, tout est question de point de vue.

Aujourd'hui, je me dis, c'est la bonne, et je crois que tu le devines, sans même entendre ma voix, je sens une inquiétude folle dicter tes doigts sur le clavier, les messages s'enchaînent dans le chat sans se soucier, un seul instant, de la tribu Godlike qui martyrise ton avatar. Tu as tellement à perdre dans ton inventaire surchargé d'articles rares qui disparaîtront en cas de mort, mais rien n'y fait, tu ne me lâches plus maintenant que tu me tiens avec tes phrases envoûtées, m'enveloppes de tendresse et je craque, te raconte ce qui érode mon être, t'avoue des détails que je m'étais forcée à bannir hors de moi, que ma mémoire rejetait en bloc, projetait sur des corps qui ne sont pas le mien, et à aucun moment tu ne fais mine de reculer, tu encaisses, vérité après vérité.

Je te raconte que ça se passe un mardi, ou un jeudi peut-être, oui, voilà, un jeudi, c'est après le cours de théâtre, et d'ordinaire, je rentre chez moi sans détours pour me reposer un peu, avant la danse, mais là, j'angoisse pour le contrôle de grec du lendemain, alors F. propose qu'on révisé à plusieurs, on se retrouve en petite bande, chez elle, avec nos fiches bristol et des Leffe Ruby. Je ne connais pas bien les autres car au lycée, je reste surtout avec un groupe d'une classe supérieure mais F. est là, et F., c'est une amie je crois, même si on se voit de moins en moins depuis qu'elle ne vient plus danser. Je me sens bien avec elleux et c'est pour ça que je suis incapable de dire comment on en arrive là.

J'ignore à quel moment les choses dérapent pour de bon, qui se lance en premier, de quelle façon ça commence. Je sais juste comment ça se termine. Ça ne se passe pas dans une rue mal famée, derrière un bar louche ou au milieu des bois, comme dans les films noirs. Ça n'a pas lieu la nuit, je peux sentir les rayons du soleil qui baignent mon visage, et ce ne sont pas des inconnu·e·s, non, mais des camarades de classe, dont F. Je ne suis habillée ni comme une sainte, ni comme une pute, mais comme une lycéenne, et même si j'ai descendu deux ou trois bières, je suis encore en état de dire *non*, me semble que ça couvre l'essentiel des questions que les gens posent dans ce genre de situation, comme s'iels cherchaient à renverser la faute, à trouver dans chaque geste ou chaque silence une justification banale qui viendrait tout expliquer mieux. Je le dis haut et fort, plusieurs fois, je le crie, je le hurle, non, non, NON ! et ce n'est pas qu'iels n'entendent pas, mais iels ne veulent pas m'entendre, tu vois, je pense même que ça les excite un peu.

Je ne sais pas combien de temps ça dure mais il ne fait pas tout à fait nuit quand des mains me rhabillent en hâte. F. me reconduit chez moi et me fait jurer de garder le silence, et j'obéis, parce que le père de F. est le directeur du lycée, parce que le mien ne m'écoute plus depuis qu'il couche avec une fille tout juste majeure qui le mène par le bout du gland et des prescriptions médicales, parce que les coupables hantent les murs du lycée en riant aux éclats dès qu'iels me croisent, parce qu'on me dit que c'est ma faute, à moi, si je ne sais pas m'amuser, que c'est pas une si mauvaise chose, que c'est sûrement l'unique fois qu'on aura bien voulu de moi, en somme, que c'est une chance.

Le serveur coupe pour sa mise à jour quotidienne et tu t'empresses de m'appeler, dire combien tu es *désolé, désolé, désolé* qu'on soit né·e·s pour endurer les pires merdes, que nos semblables soient d'une laideur innommable, qu'on ne puisse pas y mettre un terme sur-le-champ avec un Kamehameha. J'entends ta voix qui se métamorphose, se craquelle, se déchire, cette nuit-là, tu atteins un niveau encore jamais franchi, me promets des revanches sans pareilles et j'en viens à me demander si Anger_Issues, que je n'ai pas vu connecté depuis des jours, s'est enfin ouvert les veines pour se réincarner en toi.

Je parle sans finir, la salive me manque, jamais auparavant je n'ai eu à le faire aussi longtemps, ta douceur m'enrobe jusqu'à ce que le jour se lève et que tu doives quitter pour te rendre en cours, tu t'arranges pour sécher, me retrouver au plus vite sur les remparts que je ne pensais plus revoir, de peur que je manque ce rendez-vous là, et tous les autres après. Je t'y attends comme convenu, j'ai bien songé à engloutir une boîte de Xanax, un bon vieux remède paternel, mais je me suis dit que ce serait injuste de t'avoir privé d'une nuit de sommeil pour me foutre en l'air dès le lendemain.

J'ai le temps, en fait, depuis tes premiers mots j'y pense un peu moins, maintenant que je me sais *entendue*, te parler me fait mal et me libère d'un même mouvement, ramène cet instant de terreur au présent, après que je l'en ai si soigneusement chassé pour me convaincre que rien de tout ça n'avait eu lieu.

Entre mes cicatrices, un spectre aiguise ses canines.

Tarantinesque

M.

Des airs de Jake Gyllenhaal dans *Jarhead* pour tuer le temps, prisonnier d'une boucle infinie alternant prises de donjons à la dague, binge-watching d'animes japonais, masturbation fébrile, lectures frénétiques de romans, poèmes, dictionnaires, encyclopédies, livres de cuisine et boîtes de céréales, j'applique à la lettre la recette Pagnol, me rue sur tout ce qui s'épelle, se feuillette, se traduit.

Technique d'esquive des assiettes qui se font homicider contre les murs à chaque deux minutes, je me découvre une passion pour la promenade en forêt, à mon tour je châtie les plus faibles, prive de leurs pattes sauterelles, guêpes acariâtres ou bousiers, les introduis à une phalange de fourmis éprises d'une ire digne des dieux dans les tragédies grecques : à la manière de l'empereur Commode j'organise mes duels de gladiateurs truqués afin d'asseoir mon règne au royaume des insectes, où les araignées suspectes seront sujettes à la torture.

Avec toi, des Skype nocturnes aux durées inimitables, pas de webcams mais les mots roulent sur nos langues déliées : on télescope des rancœurs féroces et nos hilarités complotent une révolution bruyante. Tu me parles de rêves où nous partons pour nulle part, avec des explosions de feu à la James Bond en arrière-plan, un Colt Python dans la boîte à gant de la voiture – décapotable, parce qu'il fait évidemment soleil dans un happy ending hollywoodien, surtout pour la scène de course-poursuite qui vire au drame.

Tu me parles d'horreurs muettes, de masculinicides programmés, de trains qui ne s'arrêtent pas dans les gares sauf pour s'y écraser, répandre le sang en geysers, puisque personne n'est innocent e quand les gendarmes suggèrent de ne pas porter plainte pour éviter tout retour de bâton.

Je ne le sais pas encore, mais le présage : tu me prépares à l'avènement des renaissances finales.

Docteur J. recommande de tenir un journal, de mettre des mots, même tronqués, même bancals, sur les ressentis, les sensations, les événements, de retracer le cours des pulsations de ma jeune vie, ne serait-ce que pour moi, pour m'y retrouver mieux dans ce tourbillon déchaîné et incessant, repousser mon instant Thelma et Louise encore un peu, juste le temps de préparer les choses, de faire ça bien, j'ai toujours eu le souci du détail parce que c'est ce que maman voulait, avant de ne plus rien vouloir, et moi, je voulais que maman m'aime un peu plus que les déchets avec qui elle trompait papa presque sans se cacher, peut-être pour se sentir immortelle, rajeunir chaque nuit un peu plus sous leurs baisers.

Docteur J. distribue des câlins, des chocolatines aux amandes, ouvre sa porte et son cœur mais je ne suis pas prête à parler dans les yeux, dire *je me suis fait violer par des porcs*, je me méfie trop des adultes qui ne sont que des adolescents mal grandis ayant appris à mieux mentir. Je jette un œil aux dessins où des personnages souriants se tiennent par la main, en-dessous d'un soleil avec des lunettes teintées, sur les murs du planning familial. Une ironie un peu malsaine considérant ma situation, mais pourquoi pas. Mensonges aux médecins qui ne peuvent rien pour mon corps en travaux à durée indéterminable, silence et sourire ni très convaincants, ni très convaincus, j'ai l'habitude désormais.

Hochements de tête, résolue, pilule rouge à la Matrix, et hop, plus d'embryon qui me grignote de l'intérieur, pilule bleue, le sang revient, par litres, inonde la chambre et moi avec. Je commence une nouvelle collection, des dragées arc-en-ciel dans ma boîte numérotée avec les jours dessus, comme mamie quand elle a commencé à perdre la tête.

conquêtes dynastiques en cours de chargement, nous bâtissons un monde parfait à coup d'holocaustes bien intentionnés, je forge pour toi des sabres de quasar et tu alléances une vendetta tandis que je noie des flottilles en guise de petit-déjeuner.

promesses de partir loin d'ici mais où, quand et comment, nos ailes n'ont pas l'endurance requise, si j'articule une incantation pas de transport instantané dans un autre hémisphère alors, nous nous résignons à demain, peut-être, même refrain demain, nous franchirons, transfuges, les frontières d'entre les réalités.

sous les étoiles d'une dimension qui n'abrite que nous, tu scarifies ton nom dans l'écorce d'un vaisseau de guerre échoué sur la grève, jettes un baiser aux régions sud, tu pars au front à mes côtés : Godlike n'a qu'à bien se tenir.

Bientôt le nouvel horizon, promet Anger_Issues, durant la nuit des Perséides on troque nos noms véritables, jure sur l'alliance d'étouffer la génération future en nos bravoures. Augure intangible à mes lèvres, plus de pitié, *tressaillez d'allégresse*, j'ai fini par retenir mes leçons sous les litanies d'un sabbat de sorcières enorgueillies par la lune. Tandis que le solstice meurt en protestant des nuits sans aube, je tranquillise mes angoisses à l'orée du changement prochain : viendra le temps des châtiments voulus par nos indépendances, le vent tourne et je dois croire que le karma existe ou plus rien ici-bas n'a de sens.

Quelques jours après la rentrée, le conseiller d'éducation me demande de m'asseoir à son bureau, de réfléchir à mes actions, peser le pour, le contre, songer un peu à mon avenir, et écrire sur une feuille vierge, recto-verso, pourquoi j'ai frappé G. à la glotte, pourquoi j'ai ippon-seoi-nage sa sale face dans le goudron attendri par l'été avant de lui casser le nez à la John Cena, parce que je sais, n'est-ce pas, que la violence ne résout rien, à la maison mes parents ont bien dû m'apprendre ça. Il me laisse seul à sa table de fonctionnaire sous-payé, avec mon bloc de papier, mon bic et un taux d'adrénaline supérieur à la moyenne nationale – ça retombe doucement, cette affaire-là, j'en ai fait l'expérience plus d'une fois, ça colle au corps solide, ça fait vriller durant des jours.

Je joue le jeu, je réfléchis à ce que je pourrais bien écrire, sur cette foutue feuille : *j'ai frappé G. parce qu'il a ruiné mon plateau-repas le onze décembre dernier, et puis le six janvier, le dix-sept février, le douze, le vingt-trois mars, le premier avril aussi, et sûrement cinq ou six autres fois que j'ai oublié de compter, tantôt avec du sel ou de l'eau, tantôt avec un bon gros glaire craché direct dans l'assiette, un truc comme un œuf d'autruche, j'ai frappé G. parce qu'il a incité P. à me voler mon sac et répandre mes affaires un peu partout dans les poubelles du campus, puis sur les toits, j'ai frappé G. parce que j'ai dû me faire racheter trois sacs, cinq trousse, un nombre incalculable de crayons et de gommes, deux paires de pantalon et une veste neuve que j'avais reçue en cadeau pour mon anniversaire, parce que chaque fourniture m'a coûté plus cher en claques dans la gueule qu'en euros, j'ai frappé G. parce qu'il m'a traité de tous les noms, même ceux qui n'existent pas encore, j'ai frappé G. parce qu'il a chié un étron impossible et m'a tenu la tête dans le bol de toilette quand il a tiré la chasse trois fois de suite, parce qu'il a diffusé la vidéo sur un Facebook anonyme et atteint quatre-vingt-cinq likes en même pas trente minutes, parce qu'il est temps de remettre les pendules à l'heure, œil pour œil ne me suffit plus je veux rendre les traumatismes au centuple, prendre les yeux, les dents, les poumons et les sexes, m'en faire un collier de médailles comme mes ancêtres attachant les têtes des ennemis vaincus par les cheveux à leur poignée de selle, les clouant aux portes des maisons, ou les conservant dans de l'huile de cèdre pour les exhiber à leur table, devant les hôtes de prestige, voyez-vous, monsieur le conseiller principal d'éducation, je n'ai plus besoin de conseils ni même d'éducation, j'ai besoin de dérouiller G., P., Q., tous les autres, et advienne que pourra, c'est pas comme si mon avenir dépendait de ce qui se passe entre vos murs.*

J'écris finalement que j'ai frappé G. parce que les adultes entendent, mais n'écoutent pas. Ça ne fait pas une feuille recto-verso, mais ça fait un chouette avion en papier qui vole quand même assez longtemps, dans le couloir, pendant que je fais mes adieux au lycée : pas d'explosions dans le background, je suis vachement déçu.

Lorsque le serveur est en maintenance prolongée, que la connexion de campagne me lâche et que les téléchargements s'étirent sur des après-midis entières, tandis que la harpie fourbit ses griffes roses, traîne à la recherche d'une embrouille, entre ma chambre et le monastère où papa n'entend plus qu'un ange blond qui lui susurre *encore une, juste une dernière, promis*, je me fais la belle, chausse mes bottes de sept lieues pour courir les champs, franchir le ru où je pêchais la truite avec papy, avant, et là, au fond des bois, se dresse une ruine dont presque personne ne soupçonne l'existence, cachée par une haie de conifères qui cherchent à tutoyer les cieux et un assortiment de chênes, de saules, de peupliers qui n'ont rien à envier aux centenaires de l'île d'Okinawa. Du château d'autrefois, il reste tout juste quatre murs d'enceinte criblés de trous béants, et trois tours rondes, mangées par le lierre et les petits sureaux que des insectes ou des oiseaux ont plantés là, innocemment, aidant la nature à reprendre ses droits sur cette trace un peu grossière de notre passage. De gros lézards émeraude et des couleuvres bronzées s'y chauffent le dos sur les pierres, sous le soleil, et moi, je guette le passage des cumulonimbus, cherche à deviner dans le ciel leur forme d'enclume noire zébrée d'argent, le nez levé dans le vent, en quête de la moindre goutte de pluie, et quand l'orage éclate enfin, je le laisse dévaler sur ma peau dont je ne peux plus exhiber le moindre centimètre carré sans voir leur empreinte qui s'étend, me purifier de ces taches que même une douche ou un bain de mousse ne sait exorciser, puis je me retire dans les confins de mon temple secret, au pied de la plus haute des dames de pierre : un éboulement en a condamné tout accès depuis belle lurette, mais quand on n'a pas froid aux yeux, en gravissant la façade nord de quelques mètres, il existe encore une fenêtre à peine plus large qu'une meurtrière, juste assez grande pour qu'à l'aide d'habiles contorsions je m'y fasse glisser jusqu'au sol, me retrouvant dans une pièce où personne, sans doute, n'a mis les pieds depuis les années seize cent.

Aucun amoureux n'y a gravé son nom, aucune reine n'y a peigné sa chevelure, aucune sorcière n'y a préparé de philtre pour apprendre aux garçons comment se tenir. Sous les voûtes séculaires, je me love dans un petit coin niché au creux de l'âtre où aucun feu ne crépite depuis longtemps, comme dans le ventre rugueux d'un golem d'argile enchanté tout spécialement pour moi par les divinités sans nom qui règnent sur les sous-bois, puis, lorsque le soleil revient, je fantasme qu'en m'extirpant de mon refuge, je trébuche sur un cercle de danse, des elfes et des farfadets me prennent par la main et m'entraînent dans leur ronde et nous chantons toute la nuit au son des cithares, des flûtes, et du bruissement des feuilles d'arbre réjouies par le renouveau du déluge passé, qu'à l'aube, je me trouve à cent ans révolus, petite et courbée par le poids de mes cheveux blancs, le cœur en paix, prête à partir, une nuit comme une vie entière, pourtant, c'est toujours seule que j'emprunte le chemin du retour – je me remémore alors la légende qui voudrait que le dernier châtelain, ne pouvant plus financer l'entretien d'une aussi grande bâtisse, avait souhaité la délaissier pour une plus modeste. Sa mère refusant de quitter la demeure ancestrale de la famille, il avait ordonné qu'on fasse démanteler la toiture avant l'hiver, obligeant la marâtre à lever le camp dès les premières neiges et condamnant les lieux à subir de plein fouet les affres du temps.

De retour dans mon ossuaire, couchée sous les combles de la vieille maison craquante qui a endetté papa, les yeux rivés sur la charpente en bois vermoulu qui soutient les tuiles rouges et le souvenir de maman, je me demande si un bon brasier suffirait, enfin, à ostraciser la torpeur des longues nuits et à chasser, du même coup, la harpie vers des contrées où je ne suis pas.

au compte-goutte, je retrace les cartographies galvaudées, annihile jusqu'au dernier fidèle Godlike et répands du sel sur leur quartier général afin que la mauvaise herbe ne repousse pas avant des millénaires, tremblez, leurs ambitions des échos destinés à l'oubli et au vent, désormais nous sommes capitaines, rois, empereurs, ensemble, nous sommes démiurges, seuls les Nova Dea s'entêtent encore, par principe ou par habitude, mais nous écraserons bientôt la résistance au roulement des tambours et des chants martiaux
aucun répit pour les disciples du pay-to-win, Reine-des-clochardes hack le code-source, cataclysme lâché dans l'arrière-garde comme un malware furax, tandis que je taillade les armées d'un anachorète épris de songes dictatoriaux
Anger_Issues dévoile sa dernière création : dans quelques semaines, Dies Irae possédera son serveur privé, mettra fin à l'hégémonie du capitalisme qui corrompt notre bastion de libertés ultimes.

Des mains armées convoitent mon portefeuille dans les ruelles mais moi aussi, maintenant, je porte de vraies lames à la *Crocodile Dundee*, possède les mêmes névroses qu'un chauffeur de taxi sous cocaïne : je suis DPS accompli, désormais, je frappe le premier et vise juste.

Flocons de neige sur mes joues tristes que maman soit tombée de l'escalier pour la dernière fois, papa deuille à sa manière en compagnie de Jack et Morgan dans la cuisine, avec le sentiment de la chose bien faite, enfin, je lâche la bride à mes débordements internes

autour ça fuse sec, déjà j'en vois qui jettent des tsunamis, chacun pour soi, que le meilleur l'emporte, une brume rouge devant les yeux je surine tout ce qui bougeotte et ça s'étripe dans la liesse de tous côtés, des cadavres semés sur le bord de la rivière, je compte cinq, six, cours de ruine en ruine mais ces lâches qui mitraillent des attaques à distance m'en font baver, j'apocalypse ma sortie, poinçonne des carotides qui n'ont rien vu venir.

j'enchaîne les cartons dans des types qui n'ont jamais l'âge annoncé, douze, quinze, dix-sept kills et j'hallucine, peux pas croire que je tiens encore sur mes jambes, je crame mes derniers PM pour te couvrir pendant que tu charges ton sort de mêlée le plus destructeur, mange une bastonnade sérieuse, fracasse un crâne à mains nues : pas vrai que je meurs aujourd'hui.

l'écran fige, tes poings lancent des éruptions de Vésuve, les guildes posent enfin genou en terre, dorénavant nous sommes l'unique perspective, tremblez, on rengaine nos épées au son des fanfares d'airain, plus rien à dévaster ici : les quatre cent vingt provinces sont oblitérées au nom d'un seul et même corps.

Anger_Issues promet l'ivresse du renouveau prochain – nous avons tous des besognes à satisfaire, avant l'accomplissement dernier.

Deus ex machina papa est arrêté quand je le dénonce à la police pour la pédopornographie que j'ai soigneusement installée sur son ordinateur, en laissant des traces évidentes un peu partout. Le motif de son incarcération fuite assez rapidement à ses compagnons de cellule, sûrement par un maton bavard ou un peu distrait (ça se peut aussi que j'y sois pour quelque chose). Pendant qu'une bande de repentis s'improvise Justice League et entreprend le projet de lui casser la gueule avec une minutie toute professionnelle, durant les promenades prétextes à boucherie, je réchauffe mes lasagnes surgelées au micro-onde. La vengeance est un plat qui se mange tiédasse.

Dans un creuset de forge je réunis tous mes fragments de corps, laisse chauffer longtemps, manie le soufflet plusieurs jours tandis que je m'exile chez mamie, sur sa terre de volcans usés par les éons : en les admirant du balcon, durant les longues soirées d'août, je m'imaginai parfois qu'ils s'éveillaient de leur léthargie, que leurs nuées de souffre se mêlaient au crépuscule et que la ville, tache lumineuse qui gangrène la plaine et occulte les étoiles, retournait au néant. La lave s'arrêtait au pied des reliefs, immense cour privée pour y prendre l'avion, jouer à la marelle. Ma déception a été grande lorsque j'ai appris que pas un seul de ces géants ne recouvrerait son courroux, à moins d'un séisme auquel personne ne survivrait pour jouir du spectacle de ses conséquences.

Dies Irae débarque en force pour me soutenir, réinvestit la maison de famille et occupe le terrain avec une efficacité toute militaire. C'est la première fois que je vois vos visages, à Anger_Issues, toi, et Bianca, notre reine des clochardes IRL. Pas de wifi mais avec mamie ça scrabble intense, on proroge la vaisselle pour épuiser la langue sur des cases compte triple. Je m'ouvre enfin, à docteur J., puis aux gendarmes, aux avocats, aux tribunaux dont les perruques jouent au golf avec les papas bien placés de ceux qui se croient hors d'atteinte, au-dessus des lois communes : ma jeunesse noyée en procédures administratives connes.

Nous avons promis, plus de guerres, mais les mamies ne sont pas éternelles et certaines harpies répandent leur fiel mieux que des lycéen·ne·s sur leur ex-amoureux·se, je sacrifie ma santé au palais de justice pas si juste que ça quand on connaît le juge mieux que la loi et qu'on fourre sa langue dans tous les culs d'une société qui ne demande plus qu'une fin digne, mais personne pour donner le coup de grâce, seulement des coups de pelle, creuser toujours un peu plus bas jusqu'à trouver un Balrog en goguette.

je défie les GM alliés aux vestiges des guildes face à notre puissance, ordalie judiciaire sur les toits de Myriade, Dies Irae s'inscrit dans la légende avec le fer et le sang : iels n'avaient que rage de vaincre, codes de triches, quand nous étions haine de vivre.

je ne suis plus qu'une pelote d'exécration humaine en attente de débouler à l'air libre, étendre ma toile, fanatique, joueuse de flûte enchantée, chaque pas que j'aligne est un couperet avide d'équinoxes terminaux : attendez voir, je porte la frénésie d'une nation-troubadour exaltée, me fais offrir les clés d'un portail aux univers indécis pendant que

des poignées de main s'échangent sous la table des juré·e·s : un père Noël qui a clairement perdu la boule distribue enveloppes, liasses, truanderies diverses, gages de moult déplaisir sous le sapin et même peut-être avant, si quiconque se montre trop raisonnable au goût des marionnettistes.

Je présage un succès, mais les feuilles de thé mentent : les porcelets sont déclarés non coupables, et même plutôt victimes des filles qui s'habillent comme des putes et jouent des cils puis font les saintes-nitouches quand elles allument un incendie. Bruit de marteau par trois fois, nous sommes prié·e·s d'évacuer la salle et je reste coite, sur mon banc.

Dans les rangs de ceux qui s'attardent, ceux qui réfutent, le courroux de Dies Irae s'élève comme une vague, une tempête, et quelques agents se tâtent : sortir matraques ou flashballs ? En tank bien éduqué, Anger_Issues ouvre le bal, cogne le premier. Le voilà qui grimpe sur un banc, balance des cannettes de bière en hurlant *mort aux vaches, mort aux lois, vive l'anarchie*.

Orion s'aligne avec mes combustions, ce soir, j'ai une harpie, deux goules, et trois petits cochons à immoler.

Ma mémoire défaille en ce qui concerne ma petite enfance, mais il me semble que j'ai toujours plus ou moins craint les flammes. Ça me vient peut-être des armes de chasse que j'ai haïes assez vite, de la cuisinière où je me suis brûlé, une fois, en voulant goûter la compote qui mitonnait, ou du fer à repasser encore chaud que m'a lancé papa, quand j'ai gâché son rhum sur le carrelage. Je me dis, sûrement un habile mélange des trois, et même d'autres événements ponctuels dont je ne garde aucun souvenir, alors que ma peau, elle, s'en rappelle.

J'ai toujours plus ou moins craint les flammes, pourtant, je les trouve d'une élégance folle, avec ma main contre la tienne, quand elles dévorent la charpente et que le toit passe à travers, que les fenêtres éclatent et de grosses volutes noires dessinent dans le ciel des moutons joueurs. Réjouie, tu me pointes du doigt des silhouettes qui s'agitent, depuis la crête où nous admirons notre œuvre éphémère en artistes : l'une s'arrache des lambeaux de visage avec les ongles en hurlant telle une banshee, l'autre enserre la gorge de la première puis se ravise, implore à genoux dans les cendres, en se crevant les yeux. Les lumières bleutées des camions-citernes se joignent bientôt au tableau, un peu trop tard pour sauver ton ossuaire – ou quoi que ce soit d'autre.

Installé sur un tronc couché par l'orage, Anger_Issues partage une cigarette avec Nomaddiction, à qui j'ai déjà donné quelques cours de français via Skype, et Bianca-la-Reine-des-Clochardes, riant du plan élaboré chez mamie durant les nuits sans aube. J'ai diffusé partout la vidéo où tu fais tes adieux. Elle a été supprimée, mais pas à temps, pas avant d'avoir vue, revue, partagée, pas avant d'avoir accusé des noms, taggué des profils en lettres bleues, pas avant d'avoir fait feu dans tous les azimuts, touché chaque cible, sans prendre gare aux balles perdues.

Nous l'avons dit : tremblez.

J'aurais dû naître dans le croissant des Antilles ou sur les côtes ravagées de l'Islande, où les îles tremblent encore sous l'humeur de la terre et du vent, qui rend humble les hommes et les rappelle aux devoirs de l'*étant*. Mes crêtes et mes puys d'eau fraîche cernés de cimes noires ont aussi leur beauté, mais c'est une région indolente, et si l'on ne prend pas garde, on a tôt fait de s'endormir sans même voir filer le temps. J'ai su très tôt que je n'y resterais pas. Dès six ou sept ans, comme les vaches, je passais des heures à regarder passer les trains, m'imaginer monter dans un wagon qui m'emporterait n'importe où, sauf à destination : finir ailleurs, mais pas *ici*, ni *là-bas*.

Sûrement qu'un type insomniaque, dans une salle à l'éclairage douteux, face à un mur placardé de photos et de rapports reliés par un fil rouge, finira par comprendre que je n'ai pas brûlé avec le reste. Juste une partie de moi. Un peu dommage, d'avoir manqué une aussi belle sortie.

Je couvre tes traces, m'a dit Anger_Issues, mais t'as pas le droit de mourir. C'est ça, le deal. Tu as signé, Poing-de-Fer, et c'est juste un commencement. On ne fait pas tomber une citadelle avec des Molotov. C'est comme Godlike, comme Perfect World, ça prend du temps pour saper toutes les fondations. T'as pas le droit de mourir, parce qu'on va sauver le monde.

Dies Irae se rassemble en mode Avengers pour affronter ensemble les prochaines dérélitions. On se retrouve chez Anger_Issues aux portes de Paris, dans une sorte de fabrique à X-men, réplique du manoir des Wayne avec un Batgrenier jouissif. Sur les murs, des cartes, des plans, des listes et des copies d'ouvrages qu'on ne trouve plus en librairie ni en bibliothèque. Une ambiance salle de préparation pour *un braquage avec plus d'six milliards d'otages*. D'un même mouvement, nous supprimons tous les fichiers du jeu : les mises à mort artificielles ne nous concernent plus.

V comme Vénère, Vainqueur ou Vendetta

M.

Anger_Issues parvient à me convaincre de boucler mes demandes d'inscription dans les écoles supérieures et de passer les examens de fin d'année en candidat libre avec toi, sous prétexte qu'abandonner, ce serait gâcher des années d'études, chier sur chaque goutte de sueur ou de sang versée pour satisfaire papa et maintenir la distance avec les petits bâtards qui m'attendaient à la sortie, après chaque remise de note publique. J'accepte surtout pour relever ton défi : pas question de te laisser seule en première ligne, une nouvelle fois. Les révisions sont expédiées entre deux séances de binge-watching – la dernière saison de *Game of Thrones* tombe à point nommé.

Se présenter aux écrits pour la formalité. Régurgiter dates, mots-clés, toponymie. Caresser dans le sens du poil. Mettre la langue, de temps en temps. Infiltrer les failles et jouer avec les émotions. Attendre les résultats comme si le doute était encore permis. Nous les célébrons ensemble chez Anger_Issues, quartier général d'où Dies Irae se redéploie en fonction des affectations prochaines.

C'est un drôle de phénomène, ce type-là, il ne veut pas nous dire son nom, paraît que son pseudo lui colle bien mieux au corps, même s'il ne me paraît pas particulièrement sujet aux accès de colère. Il a plutôt l'air d'être à deux doigts d'en finir : je ne me pose plus la question, d'ailleurs, de savoir s'il passera à l'acte un jour, mais plutôt quand.

Je pense souvent au genre d'enfant qu'il a pu être ; a-t-il dit *je t'aime* à ses parents, l'a-t-on déjà vu pleurer en public, a-t-il eu des ami·e·s, des rêves, des projets d'avenir avant d'être englouti puis chié par la machine dans la minute suivante ?

Il est au-delà de l'incurable colère dont toi et moi sommes atteints, au-delà du dégoût. Il a écrit ses lois, mène sa propre insurrection, dernier paladin d'une cause perdue.

C'est à nous qu'échoit cette haine, nous, piétaille aspirant au meilleur, brandissant le drapeau des ignoré·e·s, nous, incendiaires, enfants des anarchismes.

Autocracies

*« Dans mon enfance, il me fallait, pour jouir de moi-même,
me retirer dans des coins difficiles à découvrir.
Aujourd'hui, j'y parviens partout. »*

ERNST JÜNGER, *Eumeswil*, 1981.

Nouvelle ville, nouvelle moi, nouveau carnet, une manière comme une autre de poser les points sur les i et les poings sur les tables, je choisis le plus simple, avec une reliure châtaigne et des lignes d'un mauve discret qui fait contraste avec l'abus généralisé des alentours. Le soleil me marave les yeux quand je quitte la boutique, inonde les façades arrogantes, les terrasses bondées. Dans mon dos, lointaine mais quand même bien plantée dans le décor, la dame de fer, la vraie, pas la réplique low-cost de Vegas, ou Tokyo, mais celle qu'on a bâtie pour rayonner de grandeur, pour convaincre de la *mission civilisatrice*, justifier viols, ventres ouverts, déracinements. Face à moi, le front large du Panthéon, en manque cruel d'une touche féminine, rivalisé par le fronton de la Sorbonne devant lequel ça épilogue avec un air important. Je m'attarde un peu sur la rue le temps de prendre un café et me faire demander une pièce, une cigarette ou un ticket de métro par trois types à la voix éteinte. Je donne à tous. Réalisation : vivre ici coûtera bien plus que dans mes estimations les plus critiques.

Les pavés martèlent mes talons jusqu'aux portes rouges d'Henri IV, où j'hésite un instant. Une dame en veston-cravate sonne à l'interphone, un buzz strident lui répond et elle s'engouffre entre les vantaux immenses avant de me lancer, d'un sourcil, un point d'interrogation, sa main d'un raffinement exquis posée sur la poignée. Je lâche un merci muet du bout des lèvres, lui emboîte le pas, salue timidement la concierge, et me retrouve complètement égarée, dans une cour fleurie entourée de colonnes, trois chemins possibles, et pas la moindre idée de la direction qu'il me faut emprunter. Je dois avoir l'air conne avec mon innocence de paysanne tout droit débarquée de Province, comme iels disent par ici, pour se sentir un peu le centre de tout. Quand je trouve enfin ma salle, le prof a commencé son petit laïus de bienvenue depuis dix bonnes minutes, toutes les places sont prises, sauf celles du premier rang. Traversée de la classe au complet dans un silence gênant pour me tirer une chaise qui grince drôlement sur le parquet, puis se réverbère dans les hauts plafonds. *Ça la fout mal, Nat.*

Tu me rejoins sur les quais de Seine où l'alcool coule à flots tandis qu'on esquive les tirs d'œufs des rites d'intégration obscurs pratiqués en médecine. Des deuxièmes années nous initient à leur discipline favorite : le lever de coude en club. Je finis bonne perdante en vomissant mon kébab sur le parvis du Panthéon – ma manière à moi de laisser une trace – pendant que Sasha, en échange dans ta classe, me tient les cheveux en fredonnant. Première leçon. On ne mélange pas bière, vodka, rosé et manzana dans la même soirée. En fait, on ne mélange pas. Mon sauveur russe déniche un caddie abandonné sur le trottoir, et me voilà princesse dans son carrosse, à repousser minuit, requinquée par une bouteille d'eau au tarif nocturne de six euros nets. Notre cavalcade rejoint celle de Bianca, Reine pas si clocharde que ça qui repique son année de khâgne pour la troisième fois sans désespérer, connaît tous les arcanes du Quartier latin. À la fenêtre de la chambre de bonne, que nous louons toi et moi depuis le départ du nid d'Anger_Issues, je fume mon premier joint avec une assurance qui ne convainc personne, mais qui n'a aucune importance. Bianca me susurre à l'oreille que je peux être moi, plurielle, sans concessions, sans limites et sans brides : qu'elle me nommera désormais *souveraine, car il n'est pas de puissance plus grande que celle de ceux qui s'initient à l'avenir.*

11 septembre 2015

toi

lumière oblique sur le cahier
où je dessine de beaux petits pendus
têtes baissées pour les jumelles
mais pas la Syrie sous les bombes
à la minute de silence
je préfère une journée de paix
redonne à l'école buissonnière ses origines

dans la friche du treizième, je sacrifie ma meilleure paire de jeans et un bout de chair au grillage
sur lequel des panneaux interdisent l'accès aux rails où aucun train ne passe plus depuis que Paris
déborde au-delà de la Petite Ceinture, mes Dr Martens se la jouent funambules, je danse entre les
frondaisons qui ont droit de cité, les peuplades disparates, microcosme où la misère côtoie l'âme
vraie : street artistes, dealers, réfugié·e·s politiques, étudiant·e·s et amant·e·s, endormi·e·s sous
leurs maisons plastiques, dans les tunnels qui n'entendent plus résonner le grondement des
locomotives et de l'industrialisation, cette belle réussite sociale

pour seuls témoins
des cadavres chrysalidés
à ignorer sur les polaroids tendances
urbex propre

les rails me trahissent au milieu d'un pont inachevé qui donne sur le canal, l'impasse, j'envisage
de rebrousser chemin quand je remarque les voitures de police qui se rassemblent autour du parc
que je viens de traverser, et un type cagoulé prendre la fuite, ni une ni deux je déploie l'agilité du
DPS que j'ai incarné dans une autre vie, joue l'acrobate entre les poutrelles et me laisse tomber, tout
droit, comme une traversée de miroir en sens inverse
plus besoin d'inventer des mondes
le fleuve charrie ses eaux et moi
pour le retour
une brasse entre les vélib'

après les cours
nos nuits d'extravagance
je porte tes talons
tes pas légers

par terre un permis de conduire
récolte d'item rare
elle te ressemble un peu
tu le glisses dans ta poche
un doigt sur
l'empreinte de l'ange

pieds nus sur les passages cloutés je saute d'une bande blanche à une autre, me sens pousser les ailes d'une guivre en fureur contre l'injure faite au ciel par les paraboles qui entachent l'horizon bleu comme la fin de l'innocence, les yeux de Sasha, les soupçons d'une nuit d'été qui ne veulent pas s'évaporer, comme moi, en fait, bleu d'asphyxie généralisée, pourtant je vole bien au-dessus des toits, m'en vais interroger les astres pour savoir s'ils se penchent parfois au-dessus des nuages pour deviner en nos fuites intérieures quelques constellations dignes d'être observées, des secrets qui s'échappent et rampent sur ta peau, sur mes seins-cathédrales, je vole, englobe la laideur de la ville sous le soleil levant, avec ses antennes, ses tours, ses triomphes hérissés de perches à selfies, je vole et me souviens : mon je n'est pas synonyme de moi, ce soir, je suis celle qui rêve,

finies, les ambitions raisonnables, les offices de seconde zone, les constats à l'amiable, la conquête IRL n'en est qu'à ses balbutiements, je prends le temps de me concocter un BUFF solide, voici venir l'oblitération des hypnoses impérialistes : tremblez

je ne crains ni les vagues radioactives, ni les états de mort cérébrale, ni les dick pics non sollicitées au réveil, mon bataillon d'écorché·e·s est en marche pour bâtir sa carrière à la Rimbaud, éclair fugace mais ravageur, avant de trafiquer des armes, des culs, des organes, tout ce qui fait vendre dans ce siècle où plus personne ne sait lire, penser, baiser en se regardant dans les yeux comme tu me

rattrapes par la taille au bon moment pour éviter un conducteur qui me klaxonne mais prend la fuite devant nos doigts levés car nous sommes immuables

nous sommes les enfants des silences éternels
aux espaces infinis

Le soleil amorce sa chute à petits pas et je n'ose pas te réveiller, je sais, pour toi quatre ou quatorze heures de sommeil, aucune différence, aucun repos réel, toujours ces deux cernes sous tes orbites arrachées par les nuits d'insomnies passées devant livres et écrans à la recherche de savoir, je préfère te regarder dormir et combattre des ninjas avec tes pieds, et puis, te réveiller pour quoi, te dire qu'il n'y a plus de café et qu'il pleut, que les croissants ont encore augmenté de dix centimes mais que c'est rien par rapport à l'essence, que chaque guerre poursuit son cours et que les morts s'empilent au nom d'un dieu, d'un dictateur, d'un milliard de dollars, de l'ennui, te dire qu'un pourcent de la population mondiale exploite le reste dans le seul but d'être plus riche encore, que la famine est à peu près aussi proche d'être anéantie que la corruption et la stupidité, que les gouvernements ne tiennent pas leurs promesses mais que les gens continuent à voter en écartant les cuisses, que des humains, nos sœurs, nos frères surtout, violent, tuent, récidivent, ne connaissent pas l'ombre d'un regret ?

Je me hisse sur le toit en passant par une fenêtre et m'allume avec peine une cigarette, un prétexte, laisser la pluie couler sur moi, comme dans la ruine médiévale que je me suis contrainte à quitter en venant habiter la ville. Pas de tourelles enchantées par des farfadets, ici, ni d'arbres qui mangent la pierre, juste un jardin de tôles et une forêt de cheminées sans feu. Le silence n'est pas le même. En campagne, c'est celui de l'absence ; en ville, celui du vide et du manque. Aux premiers frissons, trempée jusqu'à la moelle, je rentre, tu m'interceptes en chemin pour la douche avec un regard. Nous jouissons comme des bêtes, à répétition, à en oublier les échéances du devoir de philosophie dont nous n'avons, de toute manière, pas réussi à démêler le sujet après une semaine de réflexion, déconcentré·e·s par les moulures aux plafonds des bibliothèques. Le déluge redouble contre les stores à lamelles : nous répliquons par sueur, râles, latte brisée. Je t'avais parié un dîner que le clic-clac ne passerait pas le premier semestre.

HENRI IV : classe préparatoire aux grandes écoles, ou maison que personne n'habite de la même façon. Les Serpentard ne partagent pas leurs fiches de notes ; pour eux, tous les moyens sont bons pour écraser la concurrence. Les Gryffondor font de la poudre dans les toilettes entre les examens pour tenir le choc et rester en tête de classe, tout en conservant l'illusion du contrôle. Serdaigle se promène partout avec un petit air supérieur mais carbure au même dosage. Pas de place pour les Poufsouffle : ça décroche vite pour se rabattre sur l'université du coin.

VOIR : Lettres supérieures, HEC, Polytechnique.

KHAGNEUX : orthographe faussement savante. Surnom affectif donné aux littéraires de deuxième année par les aspirants de l'école militaire – parce qu'une bonne vieille blague sur le physique fonctionne toujours. En bon français, cagneux ; on doit l'écriture à la sauce grecque aux littéraires surnommé·e·s, plein·e·s d'autodérision.

KHÔLLE : procédé de torture intellectuelle visant à enfermer un·e étudiant·e dans une pièce sombre pendant plusieurs heures, en compagnie d'un sujet d'oral impossible à traiter et d'un·e professeur·e particulièrement retors·e. La séance s'achève généralement, si elle est bien menée, par une crise de larmes.

ENS : école normale supérieure. Une école pour former les gens normaux. Mais supérieurs. Elle prépare les futur·e·s chercheur·e·s et enseignant·e·s qui se feront éclater au LBD par les diplômés de l'école militaire pendant les manifestations.

ENA : école nationale d'administration. Sur le même principe, une école avec des gens normaux qui souffrent d'un complexe d'infériorité et d'une peur irrationnelle de manquer.

VOIR : Député, Haut·e fonctionnaire, Paradis fiscal.

4 octobre 2015

toi

sur le comptoir du Violon Dingue
je tire notre tarot
exhorte la chevauchée des cercueils
la prise en note des catastrophes
auxquelles j'aimerais assister
pour épitaphe

on répond à l'appel du lapin blanc
glisse du terrier aux catacombes
où pulse le cœur de Paris
le groupe éclate en dérapages
plus ou moins contrôlés
se perd dans les décibels

affaibli·e·s
avec nos ongles pourpre et or
sous les regards où s'allument des lueurs étranges
tu les connais
je les redoute

il faut partir mais ce soir tu es l'autre, celle qui n'a pas trouvé son nom, hésite encore entre colère
ou pardon, celle qui a saboté les freins et improvise les châtiments
avec tes hanches balançoires, tu attires la proie dans une galerie isolée, un mec au physique banal
avec des yeux qui puent la bite, il se croit prédateur, rôde, attaque, feule : ton poing son crâne le
mur du sang
il ne bande plus

je te retiens de prendre un scalp ou commencer enfin
ton collier de verges-amulettes

toi ou moi

une étudiante est morte hier, une que je ne connaissais pas, mais que d'autres ont connue, une que je n'ai peut-être jamais croisée, mais qui a marché entre ces murs quelques journées auparavant, s'est assise dans les mêmes salles, sur la même chaise, qui sait, j'ignore pourtant son nom : je l'appelle Bénédicte, parce que c'est le nom d'une fille que connaissait Saez et qui s'était pendue, incapable de supporter la course dans les classes préparatoires, *préparatoires à quoi, on ne sait pas, mais préparatoires.*

inconcevable de quitter le lit, faire autre chose que pleurer pour ces jumelles fauchées à l'orée du rêve, elles qui ne seraient pas écrivaines, professeures, éditrices, linguistes, actrices, chercheuses ou traductrices, ne seraient pas non plus des mères, épouses, amantes, grand-mères, amies ou némésis farouches, elles seraient mortes, mortes, sans avoir eu le temps de sortir de leurs livres et mettre le nez dehors, sans avoir pu aimer, haïr, et regretter.

les vibrations du téléphone sur le plancher
aujourd'hui n'existe pas.

aucune façade ne sait nous résister, nos corps se fondent aux lézardes et les pierres savent épeler nos noms, sous les charpentes nous avons nos forêts, tu es lumière, je suis l'écho, une ascension risquée sur la flèche principale de Notre-Dame pour montrer nos culs au patron, là-haut, histoire d'attirer l'attention sur nos déshumanismes.

nous finissons toujours par aboutir d'une manière ou d'une autre dans le hangar où la Reine Bianca, gardienne des rues latines, pratique ses talents d'apothicaire pour étudiant en perte de contrôle avant les périodes d'examen, elle nous donne à chacun une pilule rose qui me rappelle la boîte numérotée que j'ai foutue en l'air avec le reste, j'avale avec un fond de bière, te regarde grimper sur une table et déclamer poitrine ouverte, façon Anger_Issues :

*la saveur de la vie n'est que pour les fous les folles les
défiant·e·s les exclu·e·s les déviant·e·s les
opprimé·e·s les rebelles les justes les rejeté·e·s les
anonymes et mal nommé·e·s les apatrides les
enragé·e·s les dépossédé·e·s de la terre les fier·ère·s
les humbles les oublié·e·s les frappé·e·s d'ostracisme
ou d'anathème ceux qui s'appartiennent*

se meuvent dans l'alchimie du nous.

le parfum des boulangeries gâché par celui du McDo un clown désenchanté sourit au lampadaire sous un ciel curaçao mes pupilles hallucinées regrettent l'époque des nuages dans lesquels dessiner des pénis avec un doigt rieur j'apprends à ne plus me souvenir pour enfin désencombrer mon garage de « trucs pour plus tard » qui fait juste tout absorber mieux que le sac d'Hermione, mais en plus désorganisé.

entends-tu le rire de ceux qui croient encore que *faire monde* est possible, le chant du ru qui érode la roche, le dernier souffle de l'auroch qu'on abat dans le fond du bois, est-ce que tu lèves la tête pour t'assurer que les étoiles n'ont pas pris la tangente, est-ce que tu sais que si tout brûle les mêmes travers renaîtront des mêmes cendres ?

Je ressors du Gibert Joseph allégée d'un demi-loyer mais rien à me mettre dans le ventre, des sacs remplis à ras la gueule d'une bibliographie résolument trop blanche et patriarcale pour la semaine d'examens à venir comme un râteau dans la face que personne ne peut éviter. Cette fois, je donne rien, à personne, plus un radis, pas même une fin de clope à me glisser entre les lèvres le temps de remonter la rue jusqu'au métro. *Ça la fout mal, Nat.* Qu'est-ce que je fous quand je sors, quand c'est l'autre qui prend les commandes, celle qui rêve ?

Au moment où je range le dernier livre, l'étagère se décroche du mur et me tombe sur un pied. J'insulte et brise à peu près tout ce qui me passe sous la main pour conjurer la douleur. Calmée, je réunis mes petits débris en un fort imprenable, m'y réfugie avec poche de glace, antidouleurs, lèche mes plaies. En rentrant, tu encadres le trou dans le mur au travers duquel j'ai fait passer mon poing, le signe « Runa's Wrath » au marqueur rouge.

Orteils à l'agonie mais je décide quand même de t'accompagner à l'entrevue qu'on doit tous deux aux relations de Nomaddiction. Nous apposons les artifices du félin en chasse, peignons nos visages et nos mains, redoutables, nous sommes à la conquête des ataraxies modernes.

C'est toi qui t'élances en premier : tu manques d'expérience, mais tu es fort, souple, tu t'enroules comme un serpent prêt à frapper. Je peux lire sur leur visage qu'ils t'aiment déjà, même si tu as omis de te désaper.

Une angoisse pas possible, de la misère à me tenir sur les jambes, j'ignore quoi faire avec la barre de pole et mes vêtements, soudain l'éveil de leur empreinte indélébile, sur mon épiderme, comme la marque maudite d'Oroshimaru, je me souviens de leur regard qui dépèce, je suis à deux doigts de remballer mes affaires, laisser tomber les cours pour gagner ma vie à la caisse du Monoprix, ta voix claque soudain comme un fouet :

DIES IRAE !

celle qui gronde
me rappelle
que ce n'est pas leur corps
j'habite ma peau
ma reconquête
tremblez
le glas mes talons sur la scène
et vos gorges

La gérante me demande de lui donner un nom de scène, pour m'ajouter à l'horaire. Je repense à mon accès de colère que tu as changé en œuvre d'art. You can call me Runa's Wrath, now.

13 novembre 2015

toi

nos flâneries habituelles en terrasse, pour seule destination des rires entre les naufrages que nous avons prémédités, cherchant à faire entrer l'aurore dans une bouteille pour se resservir le long du jour : nous archivons nos gueules de bois dans l'attente d'un miracle, ou d'une apocalypse.

puis les contours, les lumières se brouillent.
rafales kamikazes.
les premiers cris embarquent
sur le tempo.

on joue à un deux trois
soleil
compte les secondes
les douilles
les corps qui resteront cloués
comme Sasha aux yeux froids

cette nuit nous mourons
pas tout à fait
nous sommes ceux qui se relèvent
pourtant
mon deuil est fait.

Ô Bataclan

moi ou toi

ne pas sortir surtout pas sortir et garder les stores fermés, la porte, barrer la porte, à double tour, se mettre au milieu du lit, dos au mur, regard braqué sur la poignée comme le déjà-vu de cette vie antérieure qui ne veut pas s'effacer complètement, ignorer le poste radio qui crache des horreurs, place des noms sur les visages, les Bénédictes, me les rend trop palpables.

ne pas sortir même si les portes des placards bâillent au vent et que les estomacs grondent, ne pas sortir ni bouger, attendre, laisser croître une carapace d'adamantium sur mes vertèbres ou charger un sort de résurrection ultime.

fini le temps des joints, des cigarettes insouciantes au balcon, des voisines qui cuisinent en culotte sans rideaux, en échange de nos shows privés fenêtre à fenêtre ; ces instants de bonheur qu'on rallonge avec un verre, de la musique, des corps qui se décousent juste pour rire.

la voix claire d'une passante traverse mon cocon-bunker
je me demande comment
on peut chanter un jour pareil

La chambre

CELLE QUI REGRETTE UN PEU

dans un angle du mur, côté rue, un jardin miniature de champignons pointe son nez chaque matin, en dépit des multiples nettoyages au vinaigre et à la javel, de la couche de peinture fraîche : arabesques fantasques, la moisissure serpente jusqu'aux étagères où mes livres perdent le sens, la mousse gris-vert réarrange les phrases en recouvrant certains mots, de nouvelles histoires se rédigent à l'abri des regards.

dans un angle du mur, côté rue, il y a plus de vie qu'en moi, l'humidité produit des bactéries qui grouillent, s'assemblent, et je me demande alors ce que serait devenue la mienne, de bactérie, si je l'avais laissée jouer à la marelle, sauter dans les flaques et ruiner ses chaussures, si j'avais fait l'effort de lui donner un nom, et puis, faut bien l'admettre, surtout si je l'avais pas chiée hors de mon ventre.

je me demande s'iel aurait pu être d'amour, cet enfant de l'union entre haine et horreur, si j'aurais pu lea regarder, des étincelles dans les mirettes, plutôt que de vouloir lea mettre dans un sac et lea balancer contre une pierre, comme faisait papy avec les portées de chatons indésirables je me souviens de la flaque de sang qui imprégnait le mur à l'entrée de la cave et

je m'évapore quand la Reine me tend
sa clé
poudrée de blanc
elle rit
moi aussi
nous sommes belles

Au club

CELLE QUI GRONDE

armée d'argent au bout des ongles à nouveau je virevolte sans pesanteur, mes pas semblables à la rosée je tranche dans les chairs et les portefeuilles garnis, j'excelle, guerrière virtuose, à passer sous la garde sans tuer, faire perler le sang pour y boire mon dû puis sceller d'un souffle tiède, jusqu'à la prochaine rafle : ils me tendent leur ruine sur un plateau, alors je prends sans remords, *ni armes ni violence et sans haine*

presque.

dans l'alcôve, un habitué du dimanche me pose des questions idiotes, demande si je pense à lui quand je danse, mais comment lui répondre puisque je ne suis pas moi, quand je danse, je suis personnage-parapluie, nous sommes myriades bâillonnées, contraintes, apprivoisées, lisses, nous nous sommes tués longtemps et avons trop à dire pour une seule bouche, un seul visage, un seul corps, nous sommes plus vastes que l'horizon et nous pas gobent les continents.

17 décembre 2015

toi

peu importe le chemin que j'emprunte, mes pas me ramènent inévitablement devant l'ambassade du Canada depuis quelques temps, je décide d'y entrer, pour une fois, et assiste par hasard à une projection de court-métrages qui attisent mon besoin d'espace avec des plans à mi-chemin entre Van Sant et Wenders, superposés au pastel de Coppola – la fille, pas le père.

à chaque fois que mes yeux se portent sur la feuille d'érable rouge qui claque au vent, les paroles de Goldman et Sirima à propos d'une terre *libre et sans grillages* me reviennent sans faillir, et le chant prend de l'ampleur, enfle à mesure que ma boîte aux lettres se gonfle des avertissements de l'école pour sanctionner mon absentéisme répété : je ne supporte plus les meutes, j'aspire aux renoncements et mes pieds boudent les bétailières humaines.

incident voyageur
aux heures de pointe
un énième suicide travesti

les jardins suspendus par nos excès
manquent de surface
j'ai dans le ventre un titan
avide d'éclaircies

je ne sais pas comment t'avouer que j'abandonne, laisse à Dies Irae le soin de tout renverser sans moi, je ne mentionne pas ma démission sur le bureau du principal.
je m'apprête à filer à l'anglaise, discret comme une fuite de gaz.

Mon service à thé haut de gamme détonne sur la boîte en carton qui nous sert de table basse, table de chevet, table à manger, bibliothèque temporaire pour endiguer la moisissure. Les croissants de Bianca et Anger_Issues mènent une résistance honorable mais sont défaits sans pitié avant la fin du premier titre sur la playlist. Je leur parle de mon cours de littérature auquel je ne comprends pas une ligne, malgré les mérites que la Reine des clochardes accorde à mon professeur délirant. Je prends une gorgée brûlante, et une pastille verte que tu as laissé traîner, en rentrant du travail.

« Quel chemin tu as pris, le premier jour, quand tu es entrée ?

– Quelle importance, je me suis perdue. Pas la bonne direction.

– Ça, c'est pas vraiment à toi d'en décider. Réponds à ma question.

– Tout droit, je crois. Là, j'avais bon. C'est après que j'ai foiré.

– La prochaine fois, essaie *ailleurs*. »

Je réitère chaque pas. Les portes rouges d'H4, le cloître endormi par l'hiver, les trois arches sous lesquelles s'aventurer. Il me semble déjà les avoir toutes empruntées, au moins une fois, pour me rendre à des khôlles, à la bibliothèque, flâner sous la coupole ou lézarder sous le soleil dans la grande cour. Elle a dit ailleurs. J'étais allée tout droit, puis à gauche, avant de me faire réorienter vers la concierge et trouver une issue. Cette fois, j'essaie à droite. Rien qui sorte de l'ordinaire. L'impasse est vite atteinte.

Ailleurs, sans regarder.

Les portes rouges, le cloître endormi par l'hiver, les trois arches, elles me rappellent la chaleur de ta main sur ma poitrine un souvenir de notre première nuit passée sous les ponts où les couples ancrent leurs amours à coup d'initiales et de dates sur cadenas bon marché en tapissant la Seine de clé qu'iels regretteront, nous avons joui les nôtres, d'amours, dans chaque arrondissement, sur les bancs publics et les toits, mêlé nos fluides à l'âme de la ville comme un pacte passé entre elle et nous, de ne pas nous engloutir tout de suite, nous laisser une chance, au moins, nous accorder la meilleure fin sans nous bander les yeux.

Je suis assez certaine de n'avoir jamais pris cet escalier-*là*. Je monte, ou bien peut-être suis-je en train de descendre, la seule façon d'être certaine est encore d'arriver au bout. J'enfile les marches mais ne compte pas, les effleure en pointes de pieds, tourne sur moi-même, emprunte sa grâce à celle qui gronde et telle la Salle sur Demande apparaît la porte salvatrice.

Les bras en croix sur un torse qui n'a jamais fait d'exercice, un cinquantenaire complètement nu monte la garde, le visage dissimulé derrière un masque de Cerbère.

« Tu as la clé ? »

Ma main fouille mes poches. J'accroche celle que Bianca a oubliée chez moi quelques semaines auparavant, sans me la réclamer depuis. Je la lui tends, et le Cerbère reste impassible. J'essaie celle de mon appartement. Celle de mon casier de vestiaire. Celle d'un cadenas que j'ai acheté pour toi et moi.

Je fixe ses yeux porcins, qui luisent dans les ombres du masque, impassibles. Sans les quitter, je me déshabille. La porte s'ouvre et m'engloutit.

Game over

CELLE QUI RÊVE

tes pupilles effarées par un timbre, des gouttes de sueur se fraient un chemin entre tes cicatrices pour couler à mes lèvres martyrisées par le froid et le sel des frites ma langue soliloque un poème sur tes gencives, déloge un morceau de mush jalousement conservé depuis le petit-déjeuner par tes molaires pour reset les premières lueurs, anesthésier l'envie de se faire passer à travers une fenêtre sans l'ouvrir, de finir agonisant, au sol, sous les pluies verglaçantes, les regards fuyants et les flashes des iPhone, se dire qu'il y aura peut-être mieux, peut-être pas, mais qu'il y a surtout ici et maintenant, il y a le rêve, souviens-toi :

nos mains tendues pour seules richesse, pour seule patrie le monde et pour seule maîtresse liberté, en nos poitrines, soleils d'inconscience, *des fleurs pour les rebelles qui échouent* mais qui tentent, se relèvent plus fort, plus grand·e·s, ceux qui se gouvernent en autocraties permanentes, et qui, au *je*, préférèrent hurler *nous sommes le pouls de l'immanence !*

aucune de moi ne sais te dire au revoir, une retenue nécessaire à la résilience de nos échecs qui murmurent l'annihilation des conjectures : à l'orée d'un orgasme, te lever sans prévenir, partir sans regarder derrière, garder dans le creux du ventre un manque à jamais insatisfait par les va-et-vient erratiques de nos existences parallèles, ces amantes tragiques qui ne savent pas se toucher.

Rubedo

remplir les boîtes d'amertume
la vie qui pullule
dans les tupperwares

désordre je suis
personnage non joueur
une œuvre au noir inachevée
mal calibrée
je troque
les douilles pour une paire
de canines neuves

je ferai enfin
taire
ces voix qui m'enfouissent
au fond des fenêtres
avec la cendre de tabac

ni vraiment toi, ni vraiment moi

me repasser le souvenir de tes lèvres contre les miennes en boucle comme un vinyle qui déraile, à tenter de revivre ta fierté amazone, ma gêne de lâche en fuite convaincu que l'ailleurs est une solution, nos mains timides qui ne savent plus où, comment se toucher avant le dernier appel, les portes qui se referment, ta silhouette qui rapetisse et disparaît tandis que je prends mon envol et me perds dans les nuages à me repasser le souvenir de tes lèvres contre les miennes en boucle comme un vinyle qui déraile, me demander pourquoi je n'ai pas pensé au moins une fois à ouvrir les yeux pour me gorger de ta lumière, ne pas oser boire ou manger, tout juste prendre un souffle d'air, par crainte de perdre la saveur que tu as laissée derrière un peu comme le filet d'un parfum qui s'éternise sur l'oreiller et qui entête, rend fou de ne pas matérialiser ta voix et la texture de ton épiderme, me dire que tu es mon premier *tu*, qu'il y en aura d'autres, mais des premiers, ça s'oublie pas à vie, et c'est sûrement pour ça que je me repasse le souvenir de tes lèvres contre les miennes comme un vinyle qui déraile, pas parce que c'est toi.

À dix heures quarante-cinq la standardiste décroche le téléphone une voix à ébranler les murs *vous allez tous mourir* aussitôt on se retrouve en rangs serrés à se demander si on n'aurait pas dû prendre un manteau quand l'alarme a sonné, malgré les recommandations, je devine des militaires aussi jeunes que moi barricader la rue Clovis et nous dedans. Mon prof d'histoire ne se laisse pas démonter, il continue sa leçon sur les Rois Louis, dans l'ombre religieuse de Saint-Étienne-du-Mont : le cercle des traditions celtiques se reforme, autour de lui qui parle de toute la hauteur de ses un mètre cinquante-cinq parce que s'il faut mourir, ce sera debout :

« Comme vous pouvez le voir sur la diapositive qui aurait dû être sous vos yeux... »

On piétine là pendant deux heures, sans rentrer sans sortir, la dalle, un peu, et une envie de pisser pressante, avoir su, j'aurais foutu la paix au thermos de thé. On a beau faire les bravaches, en citant Sénèque et les autres, au fond la même peur crasse de terminer dans une envolée de confettis – même pas multicolores, la honte. Le barrage est levé, les démineurs et les officiers s'éparpillent, et on récupère nos effets tandis qu'un secrétaire nous rappelle que les cours vont reprendre à la normale après midi.

Je n'essaie pas de retenir mon éclat de rire, me laisse porter par son écho jusqu'aux portes.

Aux terrasses désertes, on préfère des refuges qui n'appartiennent qu'à nous, chemins de fer oubliés, faites inaccessibles des yeux, gouttières à chats. Je laisse couler le jour sur les toits de Montmartre, entre les bras rieurs de Nomaddiction, qui danse avec moi certains samedis depuis ton départ. J'ai rendu la clé de notre appartement, je ne pouvais plus y rester, sans toi, la pièce est d'une immensité sans fin, les bruits se réverbèrent trop fort contre les murs, leurs absences sont lourdes.

J'ai réuni mes affaires dans une valise et la boîte-table de salon, bouché nos dégâts avec des débris, couverts de plâtre blanc. Je flâne entre les lits et les divans qui veulent bien m'ouvrir leurs draps, souvent Bianca me laisse le sien, aucun ne la refuse, quand elle découche, elle sait crocheter chaque porte et passe le plus clair de son temps chez Anger_Issues, depuis les attentats.

Nomaddiction me tend la bouteille, je lèche sur son pouce le champagne que nous avons sabré pour célébrer la surprise de respirer encore, on avancerait bien sur nos dissertations dont les échéanciers prophétisent un engloutissement sans pareil, mais Sainte-Barbe a fermé ses portes après la première menace dans une autre prépa du coin, et Sainte-Genève s'est alignée, docile, aucune bibliothèque où se laisser doucement infuser par le savoir, rêvasser devant les colonnades, les reliures des Pléiades, les visages concentrés.

Tu avais prédit le temps des grandes terreurs et je sais maintenant pourquoi tu es parti.

troisième alerte à la bombe et déjà le charme des premières fois s'est estompé, on réagit mieux qu'un régiment de fantassins bonapartistes, les procédures d'urgence sont appliquées avec un zèle irréprochable on termine en zone quarantaine, des classes où personne n'a foutu les pieds depuis Charlemagne, plus de temps à perdre en demi mesures, *tenez-vous loin des fenêtres, on continue*, les examens toujours plus proches qu'on pense, même règle qu'avec les rétroviseurs, je m'exerce à dissenter en trois fois trois parties, faire entrer la langue allemande dans ma caboche, *bersten, birst, barst, ist geborsten* ne fait rien pour atténuer mes envies de défenestration – ma destinée : traverser les seuils tête la première, et voir si le reste suivra.

les appels sont revendiqués par une compagnie via un tweet et une grille tarifaire très détaillée, cinq à cinquante dollars en bitcoin pour *sauter des cours ou distraire la police d'un crime que vous allez commettre* avec une fausse alerte, *tout ce qui n'est pas mentionné est négociable* comme pour toute société moderne qui veut faire un peu sérieux dans ce siècle béni où tout s'achète, l'eau, le sang, la terre, la justice et les sauteriers privées avec des mineur·e·s, la dignité, la peur, jusqu'aux étoiles qu'on peut s'offrir à la Saint-Valentin pour impressionner son date Tinder.

peut-être que l'humanité s'apaisera une fois qu'on aura tout vendu, je devrais sûrement lâcher les lettres supérieures pour HEC, m'en mettre plein les fouilles, regarder le fossé s'ouvrir et pousser dedans ceux qui se dresseront sur ma route, combler les failles avec une poignée de cadavres et m'élever dans une tour d'où exercer ma tyrannie pour le bien commun.

A song of ice (and especially fire)

CELLE QUI GRONDE

quelque chose comme une ire irrationnelle, fureur de ta désertion avant les concours blancs, la fin de cette année sans souffle, avant de prouver tort, de déguster ensemble les accomplissements promis, quelque chose comme une ire tonitruante que je promène en ville, sans laisse, harponne aux cœurs défaits qui cherchent compagnie, ce soir, j'achève sans merci, recouvre de mon sexe cannibale les âmes et les cartes bancaires.

à chaque coin de rue des treillis en patrouille et des triangles rouges Vigipirate, *est-ce qu'on fera bientôt l'amour à d'autres que des gilets pare-balles* me demande Nomaddiction avec sa langue qui goûte l'aurore boréale, elle danse aux fontaines avec la même folie que toi, quand tu parlais du rêve, seulement elle n'est pas toi et heureusement parce que je l'aurais noyée, et moi avec.

vois ce que tu me fais dire, c'était écrit dans ma genèse : je ne suis pas vouée aux vagues, un jour, je n'aurai plus besoin d'un *tu*, je serai l'allumette, le mégot mal éteint qu'on jette par sa fenêtre de voiture, je prendrai ma forme finale et j'irai pisser sur le soleil pour dépasser Icare, ce vieux raté, moi je sais jouer avec le feu, les limites, les urgences, dans un siècle où les pédophiles et les violeur·e·s gagnent des prix en se faisant flatter le dos je passerai comme une tempête brûlante, je me ferai *tabula rasa*, laisserai ma balafre immonde sur la face de l'Occident et aussi longtemps qu'il y aura quelqu'un pour se souvenir, je serai, indéniable et souveraine, aussi immortelle qu'on peut l'être.

Liste de trucs à éclaircir entre deux pintes (non-exhaustive)

toi

- Est-ce que ma tête peut implorer si j'écoute Rage Against The Machine dans mon casque Bluetooth pendant que mon thé bout au micro-onde ?
- Peut-on vraiment repartir de zéro comme si de rien n'était ?
- Si l'enfer est pavé de bonnes intentions, est-ce qu'une avenue m'est consacrée là-bas ?
- Puisqu'on mentionne « transport d'animaux vivants » sur les bétailières, pourquoi ne pas préciser « transport d'animaux morts » sur les camions qui alimentent les supermarchés ?
- Pourquoi ne pas étendre le concept : éducation (élevage de ruminants), maison de retraite (entrepôt de viande périmée), productivisme (abattoir) ?
- Quand ai-je rêvé pour la dernière fois ?
- Combien de temps pourrai-je prétendre que je ne suis pas mon père ?
- Est-ce que je t'aimerais encore si tu étais un mollusque et qu'on ne vivait pas dans le même espace-temps ?
- Est-on le lieu qu'on habite ?
- Peut-on aimer la vie et détester la vivre ?
- Combien de temps faudra-t-il à Montréal pour m'avalier ?

Pour la troisième fois, les portes du RER B s'ouvrent devant moi. La rame est pleine, comme les précédentes. Certain·e·s s'infiltrèrent quand même. J'en vois un qui prend son élan, traverse le quai au pas de course et se jette dans la foule pour se faire une place avant le signal du départ. Incapable d'amorcer le moindre mouvement, j'attends le suivant, six minutes, agressée par les odeurs et les regards.

Le train ralentit, plein comme un œuf, et les mêmes scènes se reproduisent. Incapable. Je jette un œil à mon téléphone : retard de dix minutes, en assumant que je tape mon meilleur sprint de la sortie Luxembourg à H4. Et que je parvienne à monter dans un foutu wagon. Incapable. Demi-tour, je remonte le flot ininterrompu de quidams, franchis les portes en sens inverse, m'extirpe de la station. Incapable. Trop de gens dans la file pour le bus, je rentre à pied.

Le cours de géographie débute au moment même où j'ouvre la porte de Bianca. C'est déjà la deuxième fois cette semaine, et on est seulement mardi. L'appartement est vide, ce qui est rare. Je décide d'en profiter pour réviser dans le salon, avec du thé, une playlist d'enfer, des aspirines. Avant, je passe méticuleusement l'aspirateur et la serpillère, gagnant une heure de répit. Quand je m'installe enfin, mon ordinateur sur les genoux, le titre m'agresse : « Enjeux géopolitiques et environnementaux de l'agriculture et de la sécurité alimentaire dans les pays en développement ».

Incapable.

Faire un sac me prend moins de quinze minutes. Je grimpe dans la première voiture qui s'arrête.

« Tu vas où ?

– Je sais pas trop. Tu vas où, toi ?

– Bretagne.

– Jamais été.

– Vas-y, monte. »

J'arrive juste à temps pour me décapsuler une bière face au soleil qui disparaît derrière l'océan.

Sous les couvertures, ça affronte sûrement des tigres ou des dragons, je mange un coup de pied dans les côtes et ça suffit, je me lève, manque me ramasser contre le piano délabré, esquive le chat qui réclame ses croquettes véganes en faisant ses griffes sur mon blouson. Je cherche mes habits dispersés au petit bonheur la chance et mes souvenirs de la nuit dernière. Mal au crâne, je distingue un sourire ensommeillé, un *bon matin* qui give up halfway dans la gorge, ça me revient, le karaoké, une fille en costume Harley Quinn, des jeux étranges avec sa batte. On s'échange les formules de courtoisie, promesses de se rappeler, je m'engouffre dans une station de métro après avoir vomi derrière une poubelle. Sainte-Catherine, spectacle vivace et cruel.

Sept heures et trente place Ville-Marie le premier client me refile ses clés, dédaigne mon spécial shampooing pour sa banquette arrière malgré les poils de chien partout, fait chier, les yeux qui pleurent, j'éternue, actionne le kärcher et déjà les pieds mouillés, ça craint, je vais encore rentrer avec la voûte plantaire en peau de fesse de bébé. Mme J. me ramène sa Porsche en protestant, j'ai oublié un coin noirci sur ses jantes, pas de pourboire, à chaque fois qu'elle trouve une excuse pour pas lâcher un billet j'haïs un peu plus les anglophones qui comprennent très bien le français mais s'évertuent à me prendre de haut dans leur langue de barbares. J'assure à Mme J. que sa voiture sera comme neuve quand elle sortira de réunion, je la remettrai à sa place, I-24, à l'étage sécurisé pour client·e riche et belle auto.

Sylvain me voit passer au niveau 0, la mine perplexe, je lui tends une clope en souriant, j'amène le char de Mme J. dans un autre centre, le kärcher vient de me lâcher, foutus Allemands. Le bon de sortie comme un filtre, je roule un Acapulco Gold et emprunte la cinquante-cinq sud sans trop penser, me demande au bout de combien de temps la police me rattrapera, je songe à quitter l'autoroute et sauter la frontière, fuir dans l'Amérique des guns et des drapeaux McDonalds Trump qui fleurissent sur champ de fin du monde, chercher une Bonnie au drive thru, braquer une banque deux doigts dans la poche de mon blouson abîmé, connard de chat, m'arranger pour finir dans un car chase fatal avant mes vingt-sept ans – je suis tanné d'attendre ma carte de club.

Les regrets me grattent la gorge comme un allume-cigare bloqué au moment où je me stationne, place I-24. Ça empire quand je rentre à la maison que je partage avec onze colocataires. Je dors dans une des chambres qu'on a construites nous-mêmes, dans l'ancienne pièce à vivre, avec des cloisons fines comme du papier de verre qui n'isolent presque rien : il ne manque que le rouge des lanternes pour en faire la parfaite maison close. Je m'affale sur le matelas et les draps qui étaient déjà ici depuis des années avant que j'emménage, m'endors dans la foulée.

loin des listes d'attente, des classements par moyenne générale qui apparaissent très sûrement un peu partout sur les murs de H4, je savoure les départs perpétuels, je m'efface dans une partie du continent pour mieux éclore ailleurs, et aussitôt que les bagages sont posés, la route palpite son agacement, je ressors les cartes et le câble auxiliaire, Nomaddiction pilote, Bénédicte à la place du mort, on se répand, fidèles aux origines, fragments de galaxie.

tu es parti pour ne pas devenir tes parents. moi, c'est pour tirer un trait sur toi, mais au crayon à mine, histoire de pouvoir revenir sur cette décision quand nous nous retrouverons

car nous nous retrouverons, nous devons prendre le monde alors qu'il nous échappe, malgré les pertes, les sacrifices, je n'arrive pas à t'en vouloir vraiment, au fond, sauf quand j'ai bu, je crois que je regrette surtout de n'avoir pas franchi la ligne avec toi, de n'avoir pas décelé la trajectoire foireuse et rectifié ma route, pas pour te suivre, car rien ne prouve que tu aies pris la bonne direction, pas en fonction de toi, car tu n'es qu'un parmi les autres, mais en fonction de celles encore en moi que je ne parviens pas à écouter, à prendre au sérieux pour démêler des erreurs récalcitrantes dont je ne tire aucune leçon : je réitère jusqu'aux victoires.

je prétends que tu ne me manques pas, tu prétends que tu t'en moques, on s'éloigne puis sans trop savoir comment, un matin, on ne se connaît plus.

je me sens naître le goût pour le romantisme tragique face au vide béant qui jouxte les remparts dorés du Neuschwanstein

Bénédicte me retient par le col parce qu'elle aime rire de mes poèmes, après quelques vodkas.

Un matin, un type s'est levé. Avant de prendre son café il a décrété que chaque bonne chose avait une fin. J'espère qu'il est mort dans d'atroces souffrances, pour compenser le fait d'avoir ruiné toutes les bonnes choses, qui jusque-là, se portaient très bien sans qu'on les emmerde.

Les comptes et l'aiguille du réservoir sont dans le rouge, et une Sunbeam, ça va quand même vachement moins vite quand on pousse. Le retour est sans appel : finie, le rêve de wannabe influenceuses.

Nomaddiction décide de rester à Paris, elle retourne danser pour financer la fête permanente qu'est sa vie. Elle va me manquer, mais je ne peux plus vivre ici, au milieu des gens qui bondissent pour attraper le temps, l'argent, les métros, les pickpockets, l'amour qui court les rues comme les récidivistes.

Je ne veux plus aller danser, ne peux plus supporter cette lueur de mépris dans les yeux des habitués, quand ils me croisent, comme s'ils ne me connaissaient pas, comme si je ne savais pas TOUT, leurs faiblesses, leurs rêves, leurs désirs refoulés, leurs ambitions fiévreuses, comme si je n'avais pas fait miens leurs secrets les mieux cachés : je sais, moi, que cette lueur n'est que le reflet de ce qu'ils voient d'eux quand ils me regardent en plein jour.

J'apprends enfin à dire au revoir.

Aux balcons fleuris de marguerites séchées et de lingerie. Aux apéros dînatoires sur les toits, aux chats perchés grandeur nature. Aux natif·ve·s, rescapé·e·s, vagabond·e·s de la Petite Ceinture. Aux jungles endormies sous les toits des cathédrales, et au grand-duc de Notre-Dame qui berçait nos liturgies.

À Bianca et Anger_Issues, aux Bénédictes et à Sasha. À celles, de moi, que je n'emporterai pas.

J'ai décidé de tout laisser derrière, jusqu'au service à thé. J'erre dans Charles de Gaulle, les mains dans les poches, et tombe sur le tableau des prochains vols. Montréal est cinquième. Le top cinq, pas si mal. Clairement un signe. L'agente me confirme qu'il reste des places. Je prends ça comme une confirmation.

explorer la ville par les microbrasseries
en un été
ici aussi, des toits, des parcs, des ponts
des étudiant·e·s qui griffonnent leurs poèmes
au coin des arbres

ma société se rassemble dans l'asile qui abrite les premières fois, abandonné par les psychiatres et peuplé depuis par ceux que personne n'a réussi à enfermer : on échange des baisers, des joints, des pastilles en bonhomme sourire sûrement coupées au fentanyl par des pourri·e·s qui ne pensent qu'aux thunes, on peint les murs, les corps, les nuits, on mêle nos langues, dissèque les dossiers des patient·e·s dont les confessions hantent nos délires noctambules,

on brûle la vie par les deux bouts, parce qu'on va tous mourir un jour et qu'on a décidé que ça ne serait pas d'ennui.

quand le rôle des voitures reprend sa litanie, on se disperse, on longe les murs jusqu'à la tanière qu'on occupe.

dans la cuisine, un film expérimental se tourne, sous la direction du Chimiste, étudiant éternel qui hante tous les programmes de l'université sans jamais rien finir et concocte son propre acide dans les laboratoires académiques ; le salon est privatisé pour une séance de ouija organisée par des gens que je n'ai encore jamais croisés ici ; Arno dort dans la baignoire depuis qu'il a laissé son lit à un réfugié en fuite ; Charlène est étendue sur mon matelas quand je rentre, déjà nue, déjà high, impossible de dormir cette fois encore, ma bouche et mon corps la refusent mais ma bite, ma putain de bite se gonfle et se dresse, fière d'être entre ses mains, et je me laisse chevaucher par automatisme tandis que je mémorise des détails à emporter plus tard – quelques gouttes de sueur qui perlent le long de son cou, la lueur d'un lampadaire qui joue avec le rideau et le vent, une araignée tricoteuse sous l'étagère où une lettre de toi attend d'être ouverte ; l'araignée et moi on a un deal, tant qu'elle ne me pique pas et continue à me débarrasser des parasites suceurs de fluides, je lui fous la paix – ce soir elle échoue à son devoir pour la première fois, et je crois que je suis dû pour un ménage.

spiritualiste en herbe : « L'avenir appartient à Dieu. »

Charlène : « Non, il est mort. »

le Chimiste : « Non, il n'existe pas. »

l'araignée : « Non, il s'en fout. »

Arno :

(ré)itération

CELLE QUI RÊVE

le Chimiste me dit *on va te rendre Québécoise, les Françaises sont insupportables*, alors j'avale ma poutine à grosses bouchées entre deux pintes de Boréale, même pas seize heures et ça tangué sous mes pieds nus qui se disputent la direction à la sortie Pie IX on s'en va danser sur des plages importées via containers pour les soirées d'intégration qui dérapent toujours un peu vite, je te soustrais aux assauts de Charlène, qui aspire clairement plus de blanche que d'oxygène.

je sais qu'il y en aura d'autres, comme elle, mais iels ne seront rien que les copies d'une copie : sur tes lèvres, ce sera mon nom qui viendra le premier, maintenant et à jamais.

en préparant mon cocktail spécial nuit blanche – 250 ml de Red Bull, 30 mg d'Adderall, un joint de sativa – je nous crois soudain condamné·e·s à reproduire ce que nous avons vécu sans passer à autre chose, sans apprendre à tourner la page, commencer un nouveau chapitre, un autre livre, n'importe quoi plutôt que jouer la vie en mode hardcore avec une manette débranchée.

il n'y a pas vraiment de chute, pas de rédemption non plus, ni pour toi ni pour moi, juste une blessure mal refermée qu'on lèche jusqu'à la tentation d'y fourrer un doigt curieux, de faire jaillir le sang et ne pas guérir tout à fait, garder l'excuse de cette cicatrice incomplète pour justifier qu'on foire, recommencer.

de nos séances de jeu, tu n'as pas retenu la bonne leçon, convaincu que les monstres apparaissent quand tu empruntes le bon chemin, que tu approches du but, encore à moi de carry jusqu'au boss final car tu ne sais pas prendre les coups, une dernière fois je dois me faire

CELLE QUI GRONDE

ôter la rouille de nos états stationnaires avec les ongles, les dents, les lames inopérantes des fuites sans cesse désarçonnées, nous mélangeons nos voix pour reconstruire une poétique au-dessus des flots pacifiques, des rampes de skateboard, des sacs mortuaires qui traînent en lisière des motels aux relents mâtinés de thriller

À la première station-essence, sur le retour, des osties d'épais lancent *arkkk des Français* aussitôt qu'on ouvre nos gueules, sans savoir qu'on n'est pas plus de là-bas que d'icitte, mais bâtard·e·s, d'une mère dont on a refusé le sein, d'une autre qui chaque jour nous fait comprendre qu'elle ne nous acceptera pas tout à fait tant qu'on pourra sentir le fromage et la tour Eiffel entre nos syllabes trop bien détachées, tant qu'on s'échinera à sacrer en joul et placer deux ou trois *du coup* par phrase pour pas renier nos origines.

Tu remplis tes poches avec des viennoiseries qui en portent juste le nom, pars en courant pendant que la caissière me reluque d'un air distrait, manques te faire frapper par un char : quelle ironie ce serait, mourir pour des croissants. D'année en année Montréal ressemble à Paris, on y croise partout des lambeaux d'humanité qui se garrochent de belles formules surfaites en fixant leurs écrans pervers plutôt qu'en se bouffant des yeux.

J'hésite entre plusieurs paires de chaussures à deux cents piastres, vestiges de ma vie parisienne, et décide de tout droper au Village des Valeurs : on repart nus comme au premier souffle.

Deux doigts certains sur le volant, ta main sur ma cuisse pendant *neuf mille cent soixante-quatre kilomètres* je ne te connais pas d'autre style de conduite et me demande comment s'est déroulé ton examen pour le permis, si tu as flatté les cheveux de l'instructeur comme tu le fais avec les miens, pour faire oublier que tes changements de vitesse sont une insulte aux sports automobiles.

Nous sommes la conquête du temps violé par les jobs étudiantes, les deadlines universitaires, les files d'attente devant les banques aux néons anxiogènes où les grands-mères et les pas vite choisissent inévitablement la même journée que nous pour exécuter douze transactions d'une shot ; *nous sommes* le terrorisme interne des limites, l'insurrection d'une pulsion vive.

Nous saisissons le murmure du monde, ce qui se dissimule entre les circonvolutions des astres et l'ombre crue des peupliers en perdition.

À chaque départ succède un holocauste – tu brûles tout, journaux intimes, lettres et brouillons de textes abandonnés avant d'être entamés pour vrai. Tu allumes chaque soir un petit feu dans lequel tu fais disparaître tes souvenirs, les pellicules de la journée, pour te délivrer de la peur de mourir comme de tomber en amour : il n'y aura aucun mot, aucune photographie, rien que nous et les morts que nous traînons. Ce sera comme si nous n'avions pas existé.

Ingouvernables

« Le manque est une maladie qui ne cicatrise jamais. »

JOSÉE YVON, *Travesties-kamikazes*, 1980.

- Encore ce couple attendrissant qui se mange la bouche face caméra dans l'ascenseur pour me narguer, me faire comprendre qu'à soir, ça baise, et pas moi.
- Un fan du CH Canadien ne se remet pas de la victoire, décide de pisser contre un mur du parking malgré les remontrances de sa blonde qui veut juste rentrer à la maison. Quand il cherche à me cogner pour l'avoir interrompu, Big L., l'agent de sécurité qui végète devant son écran de contrôle, saute sur l'occasion de se défouler un peu.
- Les filles qui dansent nues au Downtown viennent récupérer leur voiture en s'échangeant les derniers scandales de l'alcôve. Comme d'habitude, la plus grande me glisse un vingt au moment de prendre ses clés, en m'invitant à venir les voir au moins une fois, depuis le temps qu'on se croise ici. Comme d'habitude, je promets.
- Je défonce consciencieusement ma boîte de cookies format familial en profitant de la Jeep aux sièges chauffants qu'un résident a laissée durant ses vacances au Mexique.
- J'encaisse le billet d'une régulière qui sourit presque trop mais tip jamais, pendant que ses ami·e·s font de la poudre dans la toilette où j'ai chié même pas dix minutes plus tôt, avant de réaliser que l'équipe d'entretien a encore oublié de remettre du papier.
- Mieux réglé qu'une montre suisse, mon chum de la STM vient se griller un spliff dans la ruelle avant de prendre son quart station Peel. Je tire quelques lattes pour patienter jusqu'à sept heures, sans trop avoir envie de cracher à la face du prochain client un peu rude. On se quitte, l'euphorie tapie dans un recoin du cerveau qui n'est plus activé que par la porn, le THC et les opioïdes périmés que je garde pour les occasions spéciales.
- Un livreur de pizza à l'interphone, je me demande si mes deux oiseaux de l'ascenseur entendent se taper un digne festin post-coïtal. Big L. réceptionne avec professionnalisme. Aussitôt que le livreur tourne les talons, on se partage la toute-garnie.
- Je franchis la porte et prends une bouffée d'air que je regrette aussitôt : jour des vidanges, tout empeste en tabarnak. Me traîne de métro en métro jusqu'à Rosemont, patiente pour la ligne 161 puisque ma station est en chantier, fidèle à Montréal et sa maudite poésie-cônes-oranges.
- Devant la console ça dessoude du zombie solide, cerveau en pause, tout dans les réflexes travaillés nuit blanche sur nuit blanche pour éviter de rejoindre Charlene, éviter de te dire à quoi je pense, de réfléchir à l'avenir, à son absence, à ceux que j'ai déçu·e·s. Arno me retrouve à insulter des mères en malmenant la manette qui a déjà volé plus d'une fois contre un mur, s'allume une clope et me regarde me faire descendre à répétition par des gamins de douze ans qui n'ont aucun respect pour leurs aînés.
- Après une sieste au fond de l'amphithéâtre, on engloutit des pichets de Boréale comme du petit lait en griffonnant des bouts de poèmes sur les serviettes. Au bas de l'écran télé, sur un bandeau vermeil, défile le programme alléchant des news : dénonciation d'une énième célébrité dans un cas d'*inconduite* sexuelle, escapade spatiale pour magnat au revenu de PIB, et chefs d'état qui jouent à qui a la plus grosse avec des ogives nucléaires.
- Je traverse le campus avec ce petit air nonchalant mais pas trop, j'ai la haine, le ciel est bleu, le soleil brille, les habits raccourcissent et tu m'as invité à travailler la grammaire à la BLSH, mais j'ai la haine, la haine de tout, la haine des heureux·ses qui se tiennent par la main, des oiseaux qui chantent à n'importe quelle heure du jour, la haine de tout, j'ai dit, même la haine de moi.
- J'arrive au Mont Royal sans trop savoir comment, on me demande du change ou un ticket de métro, une cigarette au pire, mais je n'ai rien dans mes poches à part des joints, ça, j'en

ai plein, un peu comme l'Absolem de Senécal, qui distribue conseils et friandises roulées avant de prendre son envol par la première fenêtre ouverte, pour se masturber devant la planète qui s'autodétruit.

- Je déboule sur Sainte-Catherine en Bixi électrique, prêt à reprendre ma ronde de nuit avec Big L. À la lumière, je manque mon départ, me prend un retour de pédale dans le tibia et me ramasse sur la piste cyclable. Changement de programme, direction le Vieux Port pour voir si les Bixi flottent aussi mal que les vélib'.

Nouvelle vie, nouvelle moi, nouveau carnet.

L'impression d'un retour à la case départ sans toucher les deux cents dollars, ici comme ailleurs on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche, on a fini par intégrer le rang pour la course aux diplômes, dont on dit qu'ils ouvrent toutes les portes. Je me demande comment ça fonctionne quand il n'y a plus de portes à ouvrir. Une année de prépa pas terminée, ça ne vaut rien, il faut refaire, revoir, réviser, se débattre avec l'ennui des cours obligatoires : grammaire, analyse de textes, études des mouvements, je m'attends presque à ce qu'on nous fasse faire des dictées.

Il faut redigérer, réécrire, relire les auteurs indétrônables comme si rien n'avait été écrit depuis, affronter l'hypocrisie des profs qui sanctionnent l'auto-plagiat pour chaque remise de travaux même si c'était correct pour l'ami Voltaire qui s'offre des rééditions et se retrouve au programme de littérature, sans faillir : moi, ce que j'ai à dire, je l'ai déjà dit, des fois mieux, des fois non. N'est-ce pas normal, alors, de retomber sur les mêmes constats ?

Je suis partie pour savoir qui j'étais et la réponse est décevante, au fond je crois que je suis Parisienne, je saute les tourniquets dans le métro parce que fuck la STM et ses tarifs étudiants riches, quand je passe devant les itinérants couchés sur le trottoir je détourne les yeux, de temps en temps, avec la monnaie de mon chai latte Starbucks qui m'écorche le nom pour sept piastres plus tip, je lâche les miettes, mon casque Bluetooth pour sort de protection ultime : les lèvres dessinent des mots qui ne me parviendront jamais.

Oui, je suis Parisienne je crois, ou citadine peut-être, oui, voilà, citadine, semblable à ces clones qui se croisent sans se rencontrer, ces barbares qui ne savent plus le nom des plantes auxquelles ils sont tous allergiques anyway.

Je ne sais plus qui suivre, maintenant que tu déconnes à plein régime et qu'il n'y a personne pour nous rattraper. Anger_Issues s'est finalement payé le dernier saut. Nomaddiction a fait son ultime overdose sur scène, et il paraît que jamais une mort n'a été aussi bien jouée – pas même celle du *Malade imaginaire*. Personne n'a vu Bianca depuis mon départ, seulement son nom sur la liste des admis à l'ENS, où elle ne s'est pas présentée à la rentrée. L'état-major de Dies Irae se meurt.

C'est fou comme des gens qui ont autant compté peuvent disparaître ainsi, presque en claquant des doigts. C'est fou que je ne pleure plus.

Je ne fais pas confiance à ton Chimiste et ta muse, dont *les silhouettes vagues ont le geste de la folie*. Je flushe dans la toilette ce qu'il me reste de poudre, un fond de Blue Dream et ma dernière md : les jardins artificiels n'ont plus le même goût. J'ai déposé les armes il y a longtemps, il est temps de lâcher mon lighter et mon pilulier, d'attendre la fin les mains derrière la tête, sagement.

Je ne crois plus au tribunal, ni à la guerre, mais à la désertion.

J'établis perpétuellement des listes de tâches à accomplir, les fixe sur la porte du frigo, puis la semaine s'écoule sans qu'une seule d'entre elle soit barrée. Je ne fais qu'ajouter, recopier encore et encore les mêmes affaires, reporter à d'autres dates sur le calendrier en me disant que demain est un autre jour quand il est évident que demain est déjà aujourd'hui, ou hier, c'est du pareil au même, je suis incarcéré dans une boucle spatio-temporelle d'où regarder la moisissure qui s'étend en spirales, me suis partout comme la misère, les fissures qui craquellent le plafond sans avoir la décence de le faire s'écrouler, de m'ensevelir avec mes problèmes non résolus faute de n'avoir pas tellement insisté, mes dettes, mes manuscrits non lus, mes petits papiers collés partout sur les murs pour ne pas oublier ce qu'il faut penser, écrire, acheter. Des mots usés, gâchés, destinés à une fin tragique au fond du bac à recyclage, avec ma collection de reçus Uber Eats.

Voici le temps de me soustraire aux lois des hommes, injustes et arbitraires, pour m'en aller voir ailleurs si j'y suis, être la fin du propriétaire, la fin de lignée, mettre un point terminal à la tradition familiale avant de me faire sauvagement œdiper : si je dois partir, j'aime autant que ce soit moi qui choisisse pour me donner l'impression, au moins une fois, d'avoir été un peu plus qu'un numéro d'assurance sociale et une cote de crédit, d'avoir eu le rôle principal, improvisé la meilleure réplique avec deux doigts levés.

mes bottes dans les tas de feuilles mortes ça sent la terre les champignons un peu la merde aussi les paysans du coin ont épandu leur lisier dans les champs des alentours et l'automne me rappelle tes cheveux aux crépuscules passés sur les toits haussmanniens à deviner des visages dans le ciel pour se sentir moins seul·e·s sous le poids du cosmos qui se moque bien du parfum des maïs au feu de bois devant les portes des métros je regarde le vol des hirondelles qui fuient vers des pays où le soleil ne fait jamais la gueule que feront-elles si on leur demande des papiers si les douanes les refusent parce que leurs plumes n'ont pas la taille réglementaire la bonne couleur l'allure standardisée séduisante mais pas trop sinon ça fait pute comme le rouge à lèvres que je porte quand on t'admire trop maquillé dans ton dernier costume iels ne le disent pas mais leurs yeux puritains me crient salope alors je t'embrasse à pleine bouche pour redonner quelques couleurs à ces lèvres si froides que l'embaumeur n'a pas été foutus de refaire correctement c'est du travail de clown et c'est à ça que tu ressembles mon amour devant ta face de mort-clown je ris c'est plus fort que la fois où tu t'es niqué le genou en sautant trop haut d'une échelle pour me prouver que tu étais aussi agile que le héros d'*Assassin's Creed* ton préféré celui où Ezio se balance au bout d'une corde à cause d'un Byzantin dégarni par le gel avant de s'échapper grâce au parachute inventé par Leonardo da Vinci aussi agile qu'un chat les neuf vies en moins c'est un fou rire aux larmes on aimerait m'éloigner en me garochant des cailloux mais personne n'ose tu comprends je suis la folle de toi la veuve qui gardera son voile et ses habits de deuil jusqu'au bûcher que j'élèverai moi-même sur une colline près des anciennes futaies celtas avant de m'immoler à la façon des reines guerrières car je suis de ces filles discrètes qui lisent à l'ombre bleue des vélocipèdes en partance pour les cités d'or ces malheureuses qui n'aiment jouer qu'avec les mots les allumettes et les bidons d'essence qu'on tire au fusil de chasse sur le sapin du fougard pendant que les jeunes marié·e·s dansent autour du feu en se goinfrant de vin chaud et de guenilles sorties du four moi je partirai sous les étoiles filantes ce sera plus gai que ton cimetière de village où je ris clair dans l'assemblée de cire je ris quand un croquemort en baskets blanches juridiquement contestables échappe ton cercueil je peux pas croire que même ton enterrement tu l'as raté au final y'a que les départs que tu réussis vraiment jusqu'au dernier saut ton chef d'œuvre ça je dois bien le reconnaître tu l'as pas loupé mon ostie de tabarnak d'égoïste à quoi tu pensais pour me laisser après notre serment je devrais sûrement épouser un marin qui ne me tromperait jamais qu'avec la mer et une femme dans chaque port je peux vivre avec ça je crois tant qu'il revient et ne reste pas sur l'autre rive on s'était promis de sauter le fleuve ensemble à pieds joints mais tu ne m'as pas attendue putain de toi je suis en miettes de savoir que je dois vivre dans un monde où tu n'es plus et où personne ne sait sourire un monde où les gens ne sont plus ailleurs mais juste pas ici je regrette ces aurores passées sous nos châteaux de manches à balai et de draps tu laissais parler tes yeux fauve tandis que ton sexe reposait sur ton bas-ventre et me souriait toujours une cédille sur ta petite sacoche à billes désormais il ne sourit plus il s'est dressé une dernière fois dur et amer comme une révolution manquée pendant que tu dansais en l'air comme maman puis il a craché tristement le spectre des enfants que nous n'avons pas eus avant de baisser la tête au fond de tes caleçons maganés qui sentaient bon le weed et la fleur d'oranger tu les faisais sécher dans le salon de l'appartement où on fourrait fort pour oublier un peu les ours blancs qui disparaissent l'orthographe simplifiée dans les écoles primaires la numérisation des génocides les tatouages tribaux sur l'épaule des Kevins les célébrités plastifiées qui couchent avec des mineur·e·s on the side on fourrait jusqu'à ce que l'aube nous saisisse à travers la fumée des joints et la buée sur les fenêtres on s'aimait à la *Titanic* dans les toilettes des

restaurants trop chics pour nous les voitures sur la bande d'arrêt d'urgence les salles d'étude de la bibliothèque sous les scènes du Rockfest au dernier rang du cinéma où une poutine t'a mis *ko* pour la nuit je t'avais boudé tu m'avais promis qu'on le ferait ce soir-là c'est tellement con que tu sois mort on aurait pu fourrer ici dans une église on l'a pas encore fait même si je t'ai crossé une fois en y mettant un peu la bouche le curé nous a sermonnés la croix levée je me demande parfois ce qui le dérangeait dans un tel don de soi peut-être que tu étais trop vieux pour l'exciter il y avait des poils autour de ton pénis et c'est ça qui l'a bouleversé pas la vue de ta graine faisant des va-et-vient contre ma glotte je me trouvais chrétienne de tendre l'autre joue pour essuyer ton foutre je suis certaine que jésus distribuait des fellations quand il avait fini de changer l'eau en vin dans les pool party où il marchait sur l'eau juste pour teaser judas d'ailleurs t'en es un beau criss de judas j'espère que tu te fais bien chier sans moi pour rattraper tes niaiseries d'adulescent complexé je me souviens que tu me manques quand même un peu j'ai comme un vide sidéral au creux du ventre qui n'entend que ton rire penses-tu qu'on m'en voudras si je te chevauche maintenant sous le regard des vitraux séculaires et la messe en latin que personne ne comprend comme une baise d'adieu solennelle je peux le faire sans bruit j'ai bien appris mes catéchismes sur la place Laurentienne une fois j'ai entendu *je l'ai baisé à mort* et moi peut-être qu'avec ce vide je pourrais te baiser à vie me fondre en toi et retourner au mythe premier mon cœur pour deux une insulte jetée à la face des hommes ivres de dieux et leurs lois jalouses de nous et alors nous *serons*, Magnum Opus, mais le rêve prend fin mon amour sans toi pour le conduire sans tes mains pour épouser mes organes qui débordent d'un peu partout trop à l'étroit dans mon tissu percé sans toi je vais me répandre devenir l'univers en expansion me faire montagne forêt poussière regarder l'humanité se détruire puisque sans toi le rêve prend fin je ne veux plus sauver le monde qui tue les gens comme toi sans même prendre la peine de s'arrêter une seconde par respect.

Très cher papa, je serai bref.

Les longues effusions n'ont jamais vraiment été ton truc. Tu seras ravi de savoir que j'ai fini par virer comme toi. Ça y est papa, je suis un homme, un vrai, comme tu voulais. Un vrai costaud qui ne parle pas, même à ceux qui veulent prendre soin de lui. Quand j'ai des accès de colère, je passe le poing au travers d'un mur. Ça arrive souvent parce que j'en veux à tous·tes.

Aux tribunaux incompetents, aux flics, aux politiques qui volent, violent et mentent en faisant la morale, aux profs, aux psychologues hors de prix, aux religieux·ses, aux innocent·e·s qui détournent le regard au moment opportun, aux propriétaires, aux riches, aux pauvres, aux saint·e·s, aux grévistes et aux collabos, aux soumis·e·s, aux fascistes, aux auteur·ice·s de best-seller, aux coachs qui parlent de développement personnel depuis une maison que personne dans ma génération pourra jamais s'acheter, aux banques, aux assurances, aux docteur·e·s de clinique privée, aux compagnies aériennes et aux clubs de séjours tout-inclus, aux gens qui te disent de prendre l'air, réguler tes repas et faire du sport pour régler tes problèmes, aux pédérastes et à ceux qui les couvrent, aux trafiquant·e·s d'armes, de chair, aux corrompu·e·s, aux assassin·e·s de la beauté, aux zoos et aux hooligans, aux je-suis-pas-raciste-mais, aux addicts qui arrêtent quand iels veulent mais n'arrêtent pas, aux agent·e·s de l'éthique et du droit humain autoproclamé·e·s, aux acteur·ice·s, ministres, ou athlètes qui prêchent la solidarité entre deux vols en jet privé, aux anarchistes qui fracassent des vitrines et croient changer le monde, aux dynasties héréditaires et obsolescences programmées, aux applications de rencontre, aux journalistes putes à clic, aux académicien·ne·s dans leurs tours d'ivoire, aux reprises musicales, adaptations sérielles, aux ignorant·e·s qui préfèrent le rester plutôt qu'ouvrir un livre, aux touristes ravi·e·s d'aller polluer les paysages du pays d'à côté, aux publicités soft porn, pop-up, spams, aux monogames frustré·e·s, à l'aliénation du patronyme et de l'arbre généalogique, aux impérialismes d'Occident comme d'Orient, aux consultant·e·s en marketing, -spirateur·rice·s, -spirationnistes, -sortiums d'achat, -servateur·rice·s, aux militaires qui suivent bien les ordres, aux alinéas en petits caractères dans les marges, aux cartes d'identité, de crédit, de capacité à conduire, consommer, voter, (re)produire, aux nostalgiques, aux arriéré·e·s, aux individualistes et aux non-aligné·e·s, au 49.3 et au Deuxième amendement, aux vedettes de télé-réalité, d'Instagram ou TikTok, aux agent·e·s d'Amnesty International qui te guilt trip à donner quand tu sors de ta job au minimum wage et que t'as déjà du mal à payer ton loyer, aux frais de scolarité, aux frais de santé, aux frais administratifs, aux frais de livraison, de traitement, d'intérêt, aux frais ajoutés aux frais préalables du grand total hors taxe sans les frais qui s'additionnent aux frais non déduits, aux langues de bois, aux extrémistes, aux bourreaux, aux optimistes, aux kamikazes, aux stages non-rémunérés, aux agent·e·s de stationnement, de recouvrement, de saisie, aux artistes qui changent de discours dès qu'ils commencent à faire des thunes, aux frais supplémentaires pour frais non remboursés à temps, aux membres de la famille qui n'ont jamais été foutu de voir ton vrai visage, à toi, surtout à toi, en fait, je t'en veux en criss.

La violence est une maladie tenace. Je tenais à te dire qu'elle s'arrête avec nous. Je coupe le mal à la racine, notre lignée pourrie prend fin avec toi et moi. Quand tu sortiras enfin, avec ton corps vieilli en cage, j'ose croire que tout aura changé pour le meilleur. J'espère que tu auras la décence d'appuyer seul sur la détente, puisque je n'ai pas su le faire.

Ça m'aura pris du temps, de te tuer, mais je tenais à prendre un peu d'avance sur toi. C'est la base de toute guerre : connaître l'ennemi et le terrain. Je t'attendrai donc devant le Styx. Prépare des arguments solides, je te préviens, j'ai pas mal grandi depuis la dernière fois.

Tu voulais que tout disparaisse, mais je n'ai pas pu m'y résoudre. Il faut laisser, quelque part, un peu de toi, de moi, et du nous qui n'a pas été. Un témoignage de ceux qui se sont déconnecté·e·s un peu vite, sans prendre le temps d'un au revoir. Un aperçu de ce qui sera. Tu me pardonneras d'avoir gardé des bouts de toi dans le secret ; je tâcherai d'oublier que c'est la deuxième fois que tu me laisses, et que cette fois, nous ne nous retrouverons pas.

J'ai l'angoisse des fins qui me pogne dans le ventre tandis que j'assemble tes notes désordonnées aux miennes, j'édite, corrige, rature, réécrit. Je n'écoute plus les critiques de personne. Je n'ai pas lu Nelly Arcan, ni Virginia Woolf, ni Sylvia Plath, ni les autres, et ça m'énerve quand on me dit que j'écris comme elles. J'écris comme moi, à l'essence, un point c'est tout : est-ce ma faute si chacune d'entre nous porte en elle les voix de celles qui la précèdent, pour s'assurer de ne plus se laisser emmurer dans le silence ?

Installée à notre table favorite, sur la terrasse du Sainte-Élisabeth, je commande un pichet que je descends dans les trente premières minutes, un second parce que personne n'est là pour me dire de boire avec modération, et puisque le serveur oublie de me faire payer avant la fin de son shift, j'en prends un dernier pour m'achever. Un pour toi, un pour moi, un pour Anger_Issues, Bianca, Nomaddiction, Bénédicte, Sasha, les autres. Je trinque aux enfances déchues, et repars ronde comme une queue de pelle.

Liste de ce qui a brûlé de mon vivant

CELLE QUI REGARDE

- un bout de forêt sur un versant de Thiers
- les tours jumelles
- papy
- mon ossuaire
- la flèche de Notre-Dame
- Anas K.
- une enseignante de Béziers
- la brousse australienne
- la maison juste à côté du lycée
- maman
- les forêts d'Afrique centrale
- Mohamed Bouazizi
- l'Amazonie, le Wisconsin, les Landes, la Grèce, la Californie, Shanghai
- les entrepôts VR d'Helsinki
- les manuscrits du centre Ahmed Baba
- tes cheveux pris dans une bougie
- Jamphel Yeshi
- la tour Grenfell
- les livres de Viktor Pelevine et Vladimir Sorokine
- ma peau
- l'hôtel Paris-Opéra
- le mont Carmel
- les pizzas que j'ai oubliées dans le four
- l'hôpital n°17
- la réserve des collections muséales de Montréal
- quelques drapeaux

j'entends parfois ton rire résonner dans mon dos quand je pianote avec la frénésie des retards perpétuels les mots s'alignent tandis qu'un Frusciante en communication directe avec les dieux déchaîne sa guitare dans mes écouteurs Wish une qualité incomparable aux enceintes qui tannent mes colocs au moins autant que mes crises d'insomnie de panique d'angoisse de sabotages ratés qui mobilisent une ambulance un peu pour rien et quel gâchis je me dis à chaque fois que ces gens qui me détestent me sauvent la peau pourtant je sais que c'est ma destinée suprême d'être flambeau des insurrections imminentes à la manière d'une sœur de braises hurlant la mort de la beauté c'est à mon tour d'incarner celle *qui souffre et qui fait couler son sang par terre pour que tout le monde soit coupable* comme une mission sacrée portée depuis l'aube des temps sans que nul ne saisisse *tous les suicidés sont le christ toutes les baignoires sont le graal* d'autres l'ont crié avant moi sur tous les tons et j'ai trouvé que ça sonnait bien c'était autre chose qu'ânonner moi ça va bien pis toi quand en fait ça va pas ça venait du cœur alors je réitère *j'ai un peu le goût de me crisser en feu ces temps-ci*

je descends les escaliers du pavillon Jean Brillant sans tenir la main courante car j'imagine des bactéries claquer leurs dents pointues et manque me prendre une porte en sortant dehors la nuit tombe elle est froide même pour la saison une bourrasque me fait pleurer à croire que j'ai insulté sa mère comme une claque à chaque pas qui cherche à étouffer mes volcans mais je ne fléchis pas c'est rien qu'un peu de vent chargé de toutes les merveilles du vrai nord où des ours polaires se disputent quelques pieds carrés de banquise épargnés par la fonte des glaces en juillet quand elle déborde du cornet puis coule le long de mes doigts je lèche avec sensualité sans le vouloir tout est sensuel chez une fille aux yeux d'un garçon de quinze à soixante-dix-huit ans mon grand-père racontait ses histoires de vieux loup de mer en rut après six mois loin du foyer mamie attend sur une bitte d'amarrage le temps d'une existence entière sans savoir que papy décharge dans tous les culs de toutes les rades où il débarque je ne saute plus sur ses genoux incinérés petits trophées sur le manteau de cheminée j'ai brisé l'urne pour venger mamie j'ai explosé papy sur le carrelage et dessiné dedans une orgie d'angelots en redescente.

je croise la conseillère d'orientation désorientée par les conseils de Cosmo magazine elle me dit encore une fois que mon dossier est excellent que je peux tout faire tout tenter tout réussir elle dit *the sky is the limit* pour faire branchée mon poing démange viser son nez refait mais un peu *cheap is the limit* moi je veux être astronaute je rêve de marcher sur la lune et trouver du pétrole pour faire la guerre aux 'Ricains sa face cachée m'intrigue autant que les astres qui dansent avec les stations orbitales de SpaceX colonisation nouveau genre je ne supporte plus la conseillère qui détruit mes fantasmes de lui faire avaler son pot à crayons ses questionnaires à choix multiples son toupet niaiseux de gamine en rébellion

dans mes écouteurs quatorze gars violent une fille et s'en tirent trop facilement ça passe à Radio Canada tout compte fait un pays comme les autres où la musique pop enchaîne aux massacres entre le bulletin météo et l'horoscope je mime les paroles de la toune j'articule mon accent chien-loup tiers Française tiers Québécoise tiers Étrangère tiers monde-encore-à-explorer sur la planète qui n'est pas plate sinon les chats auraient déjà tout fait tomber le post me fait sourire en petite privilégiée qui n'a pas vraiment manqué de grand-chose sauf de temps pour concrétiser son rêve de visiter tous les pays une fois au moins et de venir en aide aux koalas ou aux enfants qui ont des mouches devant les yeux sur les photos je lâche un like ou un émoticône triste parfois pour soutenir

la cause de la conseillère que je veux plus voir puisque j'ai enfin trouvé comment réussir ma vie je peux tout faire et si *the sky is the limit* je vais crier une dernière fois

durant les cours ma mine se casse sur mes jambes pétries de gravures aux compas et ciseaux pour dessiner les lettres obscènes des schémas et des croquis simplifiés devant lesquels on s'émerveille en comptant sur nos doigts Balzac Maupassant Camus Sartre Cocteau La Fontaine Proust old white dude only club comment s'entendre dans l'écho de ces anthologies bruyantes avec mon café je préfère la littérature qui axiomatise nos rêves et j'en viens à manquer ma vie en soufflant sur un vélo elliptique tandis que les glaces fondent à la télévision le monde s'écroule mais c'est loin c'est pas chez moi c'est pas si grave qu'on aimerait nous le faire croire il s'écroule et alors il tourne depuis longtemps s'il est fatigué c'est normal qu'il s'écroule ma bibliothèque aussi s'est écroulée des pages que je n'ai pas écrites à tapoter mes écrans sans voir mourir les tigres du Bengale sur Candy Crush mes draps sont sales demain je les laverai demain j'irai pisser sur la tombe de Molière et baiser sur la tienne

Hallelujah l'excipit est en marche ma cheville se tord une seconde fois sur la place Laurentienne une plaque de verglas me montre de grands yeux hallucinés ce sont les miens je crois en mettant les pieds dans la BLSH ma musique joue en sourdine et se demande *where is my mind* un cliché d'anarchies conquérantes face à la collection des livres rares la secrétaire ne me voit même plus je viens ici trois fois semaine elle est habituée ne regarde pas mes doigts qui cherchent dans mon sac les vaporisateurs entre les étagères chargées du savoir et du parfum de pétrole qui monte à la tête comme tous ces auteurs centenaires encore étudiés en dépit des esclavages des profanations et des génocides étalés sur des siècles d'histoire lourde canonisée par des incapables d'écrire plus que leur propre nom sur des préfaces il est grand temps de rappeler que *la littérature n'est rien d'autre que l'ombre d'une bonne conversation* entre deux baisers rien d'autre que cette parole qui déclame *jusqu'à la mort je ne commencerai pas à vivre avant de savoir quel est le sens de la vie* mais que la vie n'a aucun sens puisque les écrivain·e·s les cinéastes et les profs n'ont pas raison et que la secrétaire m'ignore quand je craque l'allumette les pages s'embrasent ça brûle presque aussi bien que la chair des enfants sous le napalm des guerres menées au nom d'un Dieu particulièrement retord ou du dollar US

Travaux compensatoires

CELLE QUI RÉPARE

me gorger de souvenirs
pellicule vivante
j'arrache mes paupières
ne veux plus rien manquer
du retour des bernaches
aux photométéores
rouge et bleu des chars de police
boule à facettes sur mes épilepsies
criant nique les condos
les condés

en attendant l'absolution pour ma tendance chronique aux autodafés je reprends mon tissage de toile où je l'avais laissé, prépare mon serveur privé IRL pour mon divorce prochain avec l'État qui tranche, taillade, transperce, avec ceux qui regardent sans rien dire, je ronge ma gangrène sous les lampadaires qui complotent avec les caméras de surveillance à chaque coin de rue, en rêvant de quitter bientôt les villes-incubatrices de dépression pour des autarcies où l'opacité rayonne : je mettrai un terme, enfin, à cette partie de Monopoly.

Observations au je

CELLE QUI SE RECONSTRUIT

Je suis retournée voir ce qu'il reste de la maison (presque rien).

Je respire mieux depuis que je ne fume plus.

Je fais moins d'anxiété.

Je ne lis toujours pas les déclarations de confidentialité et conditions d'utilisation avant de signer.

J'ai endommagé mes tympans à vie en blastant du métal à plein volume.

Je m'ennuie de toi.

Je ne sais pas comment me tenir dans les rencontres littéraires.

J'ai l'impression d'avoir trop vécu en peu de temps.

Je jouis plus vite sans l'autre.

J'ai une peur panique des gens qui sourient en permanence.

J'oublie très facilement les noms.

J'ai ligaturé mes trompes et l'envie d'en finir.

Je suis incapable de faire mes impôts.

Je n'ai jamais couché le premier soir (sauf une fois au chalet).

Je vole des livres juste pour le plaisir d'en faire des piles un peu partout chez moi, sans les lire.

J'ai de la misère à regarder les gens dans les yeux quand je leur parle.

Je ne décroche pas le téléphone si le numéro m'est inconnu.

J'abandonne la lutte si un processus d'embauche compte plus d'une étape (envoyer son C.V.).

Je stationne dans ma zone d'inconfort pour ne pas perdre mes repères.

Je ne sais pleurer qu'au cinéma.

Je n'aime pas l'amertume du vin.

Je tire le rideau sur ma civilisation.

Épiphanie

CELLE QUI ROMPT

Les autarcies par la violence n'ont rien changé, tu en es la preuve morte. Je me retrouve pognée avec un serment à tenir, seule héritière des leaders de Dies Irae. C'est bien connu que les martyr·e·s meurent les premier·ère·s, tandis que les idiot·e·s restent pour nettoyer derrière.

Mes lettres ont mis plus de temps qu'une messagerie instantanée, mais elles ont frappé bien plus fort. Iels sont venu·e·s en nombre. Tanks, healers, DPS, mages, réuni·e·s autour d'une table ronde. Les plans se tracent : au centre, la maison commune, le jardin et la librairie. Nous n'avons besoin de rien d'autre, pour commencer.

Tout se décide en assemblée. *Personne ne souffre plus désormais de la pauvreté [...] ni de la richesse, ce qui aura été sans doute la forme la plus gênante de la vulgarité. Chacun exerce une fonction.* Nous avons sarclé les mauvaises habitudes, et tordu le cou à l'ego avec plus de talent qu'un trip de mush. Il aura suffi de proclamer ensemble que nous étions ingouvernables, que la farce prenait fin, *ici et maintenant*, qu'il n'était plus question d'individualisme, ni monoculture ni profit.

Ce qu'il m'aura fallu de temps pour le comprendre.

Ce qu'il m'aura fallu payer.

Je ne me suis pas retournée cul par-dessus tête, en prévision de ma naissance. Je suis restée bien droite. Je présageais les désastres à venir et refusais de sortir, merci, très peu pour moi, pourtant personne n'a compris mon geste de refus, pas même maman. Avec des mâchoires de métal, on a ouvert son ventre pour m'énucléer de ses entrailles et m'infliger la vie sans consentement. C'était sûrement le début de toutes choses, le jaillissement concentré de mes potentialités, comme si ma première phrase à moi avait réussi, là où j'échoue, à condenser à quelques gestes mon existence.

Je n'ai jamais su quoi écrire quand il faut parler de moi, je ne sais pas me circonscrire, placer une majuscule, un point final, et dans quel ordre aligner tout le reste, j'ai une pensée brouillonne qui ne cadre pas sur les feuilles à carreaux trop carrés, trop étroits, trop linéaires, bien tracés. Depuis mes commencements je préfère prendre les choses à rebrousse-poil.

Je n'ai jamais su quoi écrire dans ce carnet qui traîne parmi tant d'autres, sous la poussière de ma bibliothèque, je les amasse par douzaines en me disant qu'un jour j'y tracerai des mots lavés de leur histoire, empreinte vulgaire, des mots à concevoir, plutôt qu'à se remémorer, à extirper de la respiration cosmique ; des mots capables d'annihiler toute tentative de littérature, toute prétention à l'immortalité.

Je n'en trouve aucun pour expier cet impossible, ne sais pas calligraphier leur silhouette entre mes reliures en cuir, par crainte de recommencer la même histoire, retomber sur les mêmes évidences, alors je les entasse pêle-mêle entre mes livres pas encore lus, ces carnets pleins de poèmes pas encore écrits, ce sont mes réussites les plus sûres et c'est peut-être pour cette unique raison que je les garde immaculés, ensevelis sous un océan de feuilles volantes, raturées, qui s'essaient en vain à composer l'ultime phrase, à réunir en elles un roman d'absolu, un peu comme cet employé de mairie insignifiant qui survit pourtant à *La Peste* de Camus par sa bonté inégalable – mais ne sait que faire de cette chance, à jamais cloué sur place par son délire de perfection.

Hommages

À Josée Yvon, Damso, Marie Krysinska, Fauve, Renaud, Dragon Ball, Huguette Gaulin, Georges Brassens, Damien Saez, Simon Springer, Vickie Gendreau et Mathieu Arsenault, Paul Kawczak, Alexandre Astier, Dofus, Carole David, Kyan Khojandi, Orelsan, Dooz Kawa, Alexie Morin, Raoudh al rayâhim, Jorge Luis Borges, Harry Potter et Frodo, Ernst Jünger, Stupeflix, Henri Laborit, Alpha Wann, l’Alice de Lewis Carroll et celle de Patrick Senécal, Ying Chen, Patrick Sobral, Nekfeu, Édouard Glissant, Naruto, Roland Barthes, The Pixies, Robert Louis Stevenson, Hubert Lenoir, Sofia Coppola, Perfect World, Louis Aragon, Virginie Despentes.

À ceux que je n’ai pas cités, mais dont l’empreinte est là, quelque part.

Dans les forêts de Sibérie : (géo)poétique du
Rebelle chez Sylvain Tesson

Introduction : le début de la fin du monde

Malaise, impasse, crise ou déclin. Le champ lexical de la dérégulation s'épuise à tenter de décrire la fin de chaque civilisation, dans l'ample mouvement du monde. Face à un tel désarroi, certains décident de se battre, de perpétuer les origines. D'autres se contentent d'observer et subir l'ordre nouveau. Les derniers gagnent le maquis, le désert, la taïga. Ils se soustraient aux yeux inquisiteurs, préparent les révolutions – peu importe le temps nécessaire. La trajectoire littéraire et personnelle de Sylvain Tesson semble orbiter autour de cette troisième catégorie. Poussé par une soif d'avancer intarissable, l'écrivain se disperse aux quatre coins du continent eurasiatique en multipliant les modes de déplacement, comme si cet état de perpétuelle mouvance était à même d'apaiser la crise du vingt-et-unième siècle, l'immobilisme ambiant des idées et des corps sur un horizon de dévastation sociale, écologique, planétaire. Abattant les kilomètres à pied, à cheval, ou en motocyclette, Tesson enchaîne les pérégrinations : *On a roulé sur la terre* (1996), *La Marche dans le ciel* (1998), *La Chevauchée des steppes* (2001) ... Chacune de ces échappées donne lieu à un récit qui tente, à lui seul, de condenser paysages, rencontres et expériences, que l'auteur note sur le vif dans ses carnets accompagné du « sentiment d'avoir vécu une vie entière¹ ». Pourtant, cette continuelle fuite vers l'avant s'essouffle, et bientôt, Tesson ne trouve plus la paix à laquelle il aspire au sein d'une époque où les flux de personnes, de pensées, de cultures et de capitaux se mêlent dans un brouhaha assourdissant. Pour échapper aux discours catastrophistes tournant en boucle sur les médias, aux lobotomies publicitaires, à la course au médiocre dans ce qui semble incarner le paroxysme de la *civilisation du spectacle*², l'écrivain change son fusil d'épaule et prend au pied de la lettre l'appel aux forêts lancé par Ernst Jünger dans *Le Traité du Rebelle ou le recours aux forêts* (1951). Il s'installe en cabane, seul, pendant six mois, sur les rives du lac Baïkal, et troque sa posture d'éternel pèlerin contre celle de l'ermite, souhaitant renouer le dialogue avec le monde comme avec lui-même.

¹ Sylvain Tesson, *Petit Traité sur l'immensité du monde*, Paris, Éditions des Équateurs, 2005, p. 8.

² Mario Vargas Llosa, *La Civilisation du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2015.

En faisant le choix de « devenir de la terre après avoir été du vent³ » et en se plaçant sous le signe du Rebelle jüngerien, fervent défenseur du *hic et nunc*⁴ en rapport d'immédiateté avec son environnement, Tesson révèle une relation inédite au lieu qu'il habite. Son existence se resserre autour d'une poignée de gestes, qu'il relate au quotidien dans son journal qui deviendra *Dans les forêts de Sibérie* (2011), en portant une attention minutieuse à son milieu, à sa manière de l'habiter, ainsi qu'à la façon de retranscrire la nature, tâchant de s'effacer derrière elle – ou du moins, de ne pas prendre toute la place. L'écriture journalière et l'anatomie même du carnet offrent à l'écrivain un support privilégié pour son amour de la forme brève (formules, listes, citations, aphorismes, pratique occasionnelle du haïku...) et lui permettent de traduire un mode d'inscription du temps via le cycle des saisons, qui n'a plus rien à voir avec la temporalité linéaire, cette lutte effrénée et sans fin de l'être humain contre la course du soleil. Au fil de ses excursions autour de la cabane, adoptant simultanément le point de vue du géographe, du poète et du penseur, Tesson prend la mesure du territoire avec lequel, peu à peu, il se confond. Son *isba* est à la fois laboratoire, où il se métamorphose au contact du « génie du lieu » (102 et 286) et des auteur·e·s dont il emporte les ouvrages pour une discussions choisie ; et poste d'observation, à la fenêtre duquel il s'intéresse aux infimes tressaillements des arbres, des bêtes, du lac. Sur la base de cette attention toute particulière à un lieu, relié à un ensemble plus vaste par un système de résonances, il semble donc que le champ d'action du Rebelle constitue, chez Tesson, un espace géopoétique, visant à bâtir une base commune entre les êtres vivants : la planète bleue.

En réponse au cri d'alerte de Kenneth White, qui exhorte dans son essai poétique à délaissier « l'autoroute de la pensée occidentale⁵ » et surmonter l'impasse civilisationnelle, j'invite chacun à emprunter les « chemins de traverse de la pensée⁶ » et laisser dialoguer, comme Tesson aux confins de la Sibérie, des auteur·e·s de disciplines, d'époques et d'origines diverses. La notion de *recours aux forêts* développée par Jünger étant à la genèse de l'expérience d'ermitage menée par Tesson, je prends le parti de lier leurs pensées respectives plus étroitement que d'autres, afin d'en relever

³ Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2011, p. 76. Tous les numéros de page dorénavant donnés entre parenthèses sans autre indication renvoient à cette édition.

⁴ Ernst Jünger, *Le Traité du Rebelle ou le recours aux forêts : suivi de Polarisation*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1995 [1951]. La citation latine *hic et nunc* (« ici et maintenant ») est placée en exergue de l'ouvrage, et l'occurrence y revient explicitement à la page 102 : « Le Rebelle a pour devise : *hic et nunc* [...] ».

⁵ Kenneth White, *Le Plateau de l'albatros, Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994, p. 21-24.

⁶ Édouard Glissant, cité dans Vanessa Lee, « (In)soumise à la censure : l'activisme littéraire et politique de Suzanne Roussi-Césaire », *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化* [En ligne], 15 | 2020, mis en ligne le 14 décembre 2020, consulté le 29 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transtexts/1518>.

les similitudes comme les divergences. Le corpus théorique et critique extérieur au philosophe allemand, quant à lui, cherche à entremêler les points de vue anarchistes et écologistes, qui luttent contre les mêmes maux, les mêmes entraves à une société juste et durable : capitalisme, patriarcat, spécisme, colonialisme, impérialisme, racisme... Cet essai ne saurait bien entendu prétendre à l'exhaustivité – les formes d'oppression se démultipliant à chaque fois que les mots *croissance* ou *profit* sont prononcés – ni apporter de solution, puisque, nombre d'auteur·e·s l'ont déjà dit avant, et mieux que moi : *la littérature ne sert à rien*. J'aimerais toutefois rappeler, grâce à cette petite table ronde informelle, que la liberté est à conquérir par chacun, *ici et maintenant*⁷, en tant que droit fondamental, inaliénable, universel. Cette conquête n'a certes rien d'aisé, puisqu'elle s'accomplit tout d'abord en solitaire chez Jünger comme chez Tesson. Avant de songer à changer le monde, encore faut-il être capable de se changer soi-même, d'aller chercher en son for intérieur la beauté nécessaire à restaurer les liens que nous avons brisés, d'être humain à un autre, de culture à nature, de microcosme à macrocosme. Une telle réconciliation, en dépit des défis qu'elle propose, apparaît comme la seule issue possible. Nous avons essayé les guerres, les génocides, le nucléaire, et pour quel résultat ? Des figures étatiques autoritaires, satellisées, cupides et surarmées.

Tesson reconnaît lui-même son impuissance, en quatrième de couverture de *Dans les forêts de Sibérie*, dès la première ligne aux accents défaitistes : « Assez tôt, j'ai compris que je n'allais pas pouvoir faire grand-chose pour changer le monde ». Et en effet, que peut un seul individu face à la masse mondialisée, mondialisante, vorace, enchaînée aux drapeaux, aux territoires usurpés, mutilés par des frontières tracées à la règle, aux religions, à l'héritage, aux principes d'économie de marché et d'accroissement du capital ? C'est ce que nous dévoile le recours aux forêts mis en récit par Tesson, à mots couverts, pour ne pas ébruiter un secret que certains s'efforceraient de reléguer au rang des chimères et des utopies. Je propose ainsi d'étudier les manières de résister à l'oppression telles qu'on peut les trouver sous la plume de maint·e·s auteur·e·s, y compris celle de Tesson – dont la posture d'ermite découle d'une longue filiation littéraire et philosophique –, afin de dégager les modalités du recours aux forêts théorique et de sa réalisation effective en Sibérie. Aux paysages réels se superpose en effet le paysage mental de l'auteur, chargé de ses expériences

⁷ Le mot d'ordre de Simon Springer, martelé tout au long de *Pour une géographie anarchiste* (Montréal, Lux, coll. « Instinct de liberté », 2018). Selon lui, le projet anarchiste ne saurait passer par un régime temporaire, une zone tampon : il doit être ici et maintenant, absolument, ou il ne sera pas. Sa pensée rejoint ainsi le principe d'immédiateté du Rebelle jüngerien, le *hic et nunc*, et Tesson reproduit lui-même ce cheminement durant son ermitage – nous y reviendrons.

propres, de ses lectures, et de ses émotions, inévitablement, en tant que *sujet écrivain*. Il s'agit de mettre en lumière comment l'être habite le lieu, et comment le lieu l'habite en retour, en modifiant sa perception des choses humaines et non-humaines. C'est à travers cet échange d'informations sensibles et de sagesse muette que se dégage alors, selon moi, une fenêtre ouverte en grand sur un espace géopoétique, capable d'harmoniser les pulsations du monde en redéfinissant un imaginaire collectif sur lequel s'aligner, se comprendre et réenchanter le miracle du vivant.

I. Figures, moyens et lieux d'insurrection

I.1. Origines du recours aux forêts

Le malaise de civilisation, vivement ressenti par Jünger, et l'élaboration d'une potentielle porte de sortie, celle du recours aux forêts, puiseraient leur source au niveau biologique d'après les études effectuées par Henri Laborit – neurochirurgien, chercheur en eutonologie et partisan de l'approche multidisciplinaire – à propos du système nerveux et ses mécanismes de défense face à l'agression. Je définis ici l'agression comme toute relation entre deux individus ou plus menant à une situation d'oppression, quelle que soit la forme qu'elle revêt, pour au moins l'un d'entre eux. Chez Jünger, cet inconfort biologique se situe dans l'avènement de la Technique⁸ et l'hégémonie de ce qu'il nomme l'État-Léviathan ; l'essor industriel consume les derniers liens qui unissaient encore l'être humain à son milieu, les nations se déchirent à l'échelle planétaire avec des armements de plus en plus meurtriers, ne faisant aucune différence entre civil et soldat, tandis que surveillance et contrôle de l'État se renforcent pour gagner la course au dollar, à l'espace, au nucléaire. En bref, les forêts rétrécissent, et la beauté se meurt. D'après les études de Laborit, afin de se soustraire à un épisode ressenti comme une agression, le système nerveux, qu'il soit humain ou animal, dispose de trois possibilités naturelles⁹. La première consiste à se soumettre et subir la situation telle quelle. Elle est cependant loin d'être une issue. Cette voie mène inévitablement à un malaise grandissant qui se traduit par une crise intérieure, pouvant conduire à la folie – voire à la tombe, dans les cas les plus extrêmes. Lorsqu'il n'est pas envisageable pour l'individu de supporter sa condition, il

⁸ La majuscule est conservée dans la traduction d'Henri Plard, qui est utilisée pour ce mémoire ; probablement parce que Jünger renvoie ici à une idée plutôt qu'à une technique précise. La Technique, c'est l'industrialisation massive et sans modération, l'usage du progrès à des fins destructrices. Le *Traité du Rebelle* est le produit d'un homme qui a vécu les deux guerres mondiales au premier plan : les tranchées, les chars, les camps et les bombes atomiques.

⁹ Henri Laborit, *Éloge de la fuite*, Paris, Robert Laffont, coll « Folio/Essais », 1985 [1976], p. 16.

peut alors faire le choix de la révolte, et engager la lutte pour tenter de se faire justice. De deux choses l'une, dans ce cas-ci. D'abord, si le combat ne tourne pas à son avantage, l'individu se retrouvera derechef dans la posture initiale, celle du soumis dont l'agentivité est détournée au profit du dominant et de son mode de vie. Il sera sujet au châtement, s'il n'est pas carrément mis à mort durant la lutte. Dans le cas contraire, la situation d'oppression est renversée en sa faveur, lui octroyant le titre de dominant – et la danse peut reprendre. Ensuite, pour l'anarchiste convaincu que la violence est un appareil d'état¹⁰, cette méthode ne fait que reproduire et renforcer un système de hiérarchie basé sur des outils de domination, sans pour autant faire disparaître l'oppression. Jünger avait compris, lui aussi, que la violence n'était pas une solution, même en cognant très fort. Selon lui « [...] la crainte ne peut se contrebattre par les préparatifs guerriers, mais seulement par la découverte d'un nouvel accès à la liberté¹¹ », étant donné que « [l]es grandes armes ne peuvent être construites et employées que par les colosses politiques. Le recours aux forêts peut être opéré par [...] un seul individu¹² ». En choisissant la voie des armes, l'oppressé prend le risque de devenir oppresseur, et de voir à tout moment son titre contesté – ce qui risque de le conduire, encore une fois, aux situations peu souhaitables qu'il désirait éviter en tout premier lieu : la soumission, la folie, la mort. Cette révolte souligne un rapport d'interdépendance entre oppresseur et oppressé, l'un n'étant finalement pas plus libre que l'autre. C'est le reproche qu'adresse Tesson, ayant lui-même choisi d'incarner une certaine vision du Rebelle jüngerien, à ces anarchistes radicaux qui ne rêvent que de barricades et de pavés dans les vitrines : « Elle [la société honnie] constitue leur cible et la destruction de leur cible est leur raison d'être » (162). La voie du Rebelle, ce fameux recours aux forêts, correspond donc à la troisième issue décrite par Laborit, la seule qui n'exige pas de l'individu qu'il compromette son intégrité physique et morale – la fuite. Celle-ci n'est en aucun cas à prendre au sens d'échec poussant l'individu à rompre avec ses semblables, pour s'en aller fourbir ses griffes en rêvant d'une revanche prochaine qui n'aura jamais lieu. Pour le neurobiologiste, il faut voir cette fuite comme un désintérêt, une démission. Dans l'incapacité de satisfaire ses besoins et/ou ses désirs afin de parvenir à un état de bien-être satisfaisant au sein de sa *niche environnementale*¹³, l'individu choisit d'en changer, et d'aller se tailler ailleurs une part de territoire, où exercer sa toute-puissance.

¹⁰ Simon Springer, *op. cit.*, p. 72.

¹¹ Ernst Jünger, *op. cit.*, p. 65.

¹² *Ibid.*, p. 118.

¹³ Voir à ce sujet Henri Laborit, *La nouvelle grille*, Paris, Robert Laffont, coll. « Libertés 2000 », 1974.

Le recours aux forêts, tel que le théorise Jünger, trouve son origine dans la sylve médiévale des pays scandinaves, et plus précisément dans la figure du *Waldgänger*, ce proscrit choisissant de se soumettre aux lois sauvages des dieux et des éléments, après avoir enfreint celles des hommes. Coupable d'un crime majeur au sein de sa communauté, l'individu se retranche hors de la société, et s'affirme alors par ses seules forces, devenant à lui seul « guerrier, médecin et juge, mais aussi prêtre¹⁴ » : il recourt aux forêts, subit la destruction des liens qui l'unissent à sa terre, au clan et aux ancêtres, puisqu'il peut être tué à vue. Jünger actualise cette posture pour proposer la voie du Rebelle¹⁵ en tant qu'alternative, une échappatoire à toute situation vécue comme une oppression. D'après le penseur allemand, le Rebelle définit tout individu qui « est mis par la loi de sa nature en rapport avec la liberté, relation qui l'entraîne [...] à une révolte contre l'automatisme et à un refus d'en admettre la conséquence éthique, le fatalisme¹⁶ ». Cette révolte le conduit alors à quitter la cité, domaine des hommes, pour gagner la forêt, étrangère aux normes sociales, un sanctuaire qui résiste aux coups de boutoir de la Technique : sur-mécanisation, travail à la chaîne, productivisme effréné, néolibéralisme autoritaire... Sous le couvert des arbres, loin du regard de tout pouvoir extérieur à ses facultés propres, le Rebelle expérimente « la rencontre de l'homme avec lui-même, c'est-à-dire avec sa puissance divine¹⁷ », et s'extirpe ainsi de toute situation d'oppression. Cette posture, toutefois, est provisoire. Elle est un repli tactique dans l'attente du redéploiement. En recourant aux forêts d'une manière littérale, physique, à la manière de Tesson en Sibérie, il n'est possible de se ressourcer et préserver sa liberté des agressions qu'au prix d'une extrême réclusion. Cette position inconfortable, incompatible avec le projet de vivre en société, amène Jünger à faire évoluer le Rebelle, ce qui se traduit par l'apparition d'une nouvelle figure, l'Anarque¹⁸, dans son roman dystopique *Eumeswil* (1977). L'Anarque est dépeint au moyen d'un récit à la première personne, prenant le point de vue de Manuel Venator, historien et steward rattaché au service du

¹⁴ Ernst Jünger, *op. cit.*, p. 62.

¹⁵ Sous la plume de Jünger, c'est aussi *Waldgänger*. Le terme *Rebelle* est dû à Henri Plard, qui explique ainsi son choix de traduction : « Le Partisan est le *Waldgänger* oriental, comme le Maquisard est le Rebelle du Midi ; le Chouan est un *Waldgänger* paysan, pour autant qu'il défend [...] le droit pour le campagnard de préférer sa ferme et ses moissons aux travaux de la guerre. Tous ces termes eussent fixé l'esprit du lecteur sur une réalité historique, alors que le *Waldgänger* de Jünger est une "figure", au sens que notre auteur donne à ce mot : intemporel, de sorte qu'il peut et doit être actualisé à tout moment de l'histoire [...]. » (*Traité du Rebelle*, p 147). Par souci de cohérence avec l'emploi des citations tirées de cette traduction française, je favoriserai également l'emploi du terme *Rebelle* dans cet essai.

¹⁶ Ernst Jünger, *op. cit.*, p. 44.

¹⁷ *Ibid.*, p. 85.

¹⁸ Cette fois-ci, dans la version utilisée, la majuscule n'a pas été conservée lors de la traduction en français. De façon à uniformiser le propos, et puisqu'il s'agit là aussi d'une figure, je fais le choix de placer une majuscule à *Anarque*.

Condor, le tyran qui gouverne la cité-État d'Eumeswil, née de l'échec et la dissolution de l'État universel. Grâce à sa position privilégiée, côtoyant les puissants dans l'exercice de leurs fonctions aussi bien que dans l'intimité du salon, ce personnage contemplatif et détaché devient l'observateur par excellence, se dissociant de tout et de tous·tes pour mieux régner sur lui-même – et seulement sur lui¹⁹. L'Anarque se situe, en quelque sorte, *au-delà* du recours aux forêts. Au retrait horizontal du Rebelle, dans les taillis, il préfère un retrait vertical, s'élevant bien au-dessus des considérations humaines sans quitter le monde des hommes pour autant : « le [R]ebelle a été banni de la société, tandis que l'[A]narque a banni la société de lui-même²⁰ ». Affranchi du jeu social, des obligations qui l'accompagnent, l'Anarque est alors en mesure de devenir non pas « l'adversaire du monarque, mais son pendant²¹ ». Il n'a plus à vivre en ermite qui risque sa vie, pourchassé par les hommes comme par les bêtes. Le statut provisoire inhérent à cette première figure du Rebelle est par ailleurs souligné dans *Eumeswil* quand Venator affirme : « Dans mon enfance, il me fallait, pour jouir de moi-même, me retirer dans des coins difficiles à découvrir. Aujourd'hui, j'y parviens partout²² ». La forêt du Rebelle, qui trouve ici un écho dans les « coins difficiles à découvrir », est associée à l'enfance, période de transition et de construction de soi par excellence, dont la puissance créative potentielle, illimitée, sera vite galvaudée par l'éducation parentale et sociétale, lesquelles créent des automatismes visant à inscrire l'enfant dans un système de production et à maintenir la structure hiérarchique en place²³ : « [...] anarchique, chacun l'est : c'est justement ce qu'il a de normal. Toutefois, dès son premier jour, son père et sa mère, l'État et la société lui tracent des limites. Ce

¹⁹ Puisque l'éléphant est dans la pièce, nous n'allons pas l'ignorer plus longtemps. Médaillé de la Première Guerre mondiale, puis membre de l'état-major des troupes d'occupation en France, il est indéniable que Ernst Jünger a du sang sur les mains. Il est indéniable, également, que son passé militaire et ses écrits nationalistes (*Le travailleur*, notamment, publié en 1932) attirent l'intérêt des nazis, qui « voudront y trouver une justification théorique de leur action. » (Bourneuf, Roland, « Jünger et le *Journal de guerre* », *Études littéraires* [En ligne], 36(1) | 2004, mis en ligne le 09 mars 2005, consulté le 10 avril 2023. URL : <https://doi.org/10.7202/010635ar>, p.47.) Malgré cette position privilégiée dans le régime, Jünger décrit une profonde aversion pour celui-ci et s'en distancie autant que possible, prenant la posture de l'observateur désintéressé qu'il théorise ensuite avec *Eumeswil*, après les guerres. Certes, l'argument d'avoir seulement *suivi les ordres* ne possède aucun poids et ne peut, en aucun cas, excuser quelque acte de barbarie qu'il soit. Je souhaite toutefois relever que nous employons ici les figures de Jünger telles qu'elles nous semblent avoir été pensées, à la fois atemporelles, détachées de l'espace et de toute idéologie qui a pu ou pourrait y être appliquée. Je conseille la lecture de l'excellent article de Bourneuf au sujet de l'écrivain controversé, puisqu'il révèle bien le caractère ambigu de Jünger, qui devient celui de l'Anarque – lui aussi, dans le cercle proche d'un tyran, participant sans s'impliquer, et ne s'interdisant pas d'enfreindre la loi en défendant un anarchisme individualiste.

²⁰ Ernst Jünger, *Eumeswil*, Paris, La table ronde, 1978 [1977], p. 205.

²¹ *Ibid.*, p. 57.

²² *Ibid.*, p. 195.

²³ Henri Laborit, *La nouvelle grille*, *op. cit.*, p. 74.

sont là des rognements, des mises en perce de l'énergie innée [...]»²⁴ ». L'Anarque serait donc cet individu qui a su se préserver des mises en perce, conserver le secret du souffle primordial, et trouver en lui ce « nouvel accès à la liberté » que Jünger appelait avec ferveur.

La forêt de l'Anarque n'appartient plus aux simples lieux physiques. Elle devient plutôt un espace ontologique, constitué d'art et de pensées, que tout individu peut convoquer, à n'importe quel moment, pour jouir de lui-même en réponse à une situation oppressive : « Socrate appelait ce lieu de l'être intime où une voix, plus lointaine déjà que toutes paroles, le conseillait et le guidait, son *daimonion*. On pourrait aussi le qualifier de forêt²⁵ ». Je propose de différencier ici un *recours aux forêts*, recours physique, matériel, hérité du Waldgänger qui s'enfouit au fond des futaies, et un *recours à la Forêt*, recours à la voix intérieure, au *daimonion*, un *champ d'action* offrant asile à l'individu agressé, qu'il se trouve au cœur de nos villes d'acier et de verre ou au beau milieu de nulle part. Dans cette Forêt-ci, il n'est plus question de brûler ses papiers pour s'en aller vivre et mourir à la Christopher McCandless²⁶, mais de s'approprier une part de territoire afin de la rendre habitable. La spécificité du cerveau humain résidant, pour Laborit, dans sa capacité à faire cohabiter le passé, le présent et l'avenir de manière à associer des informations pour en créer de nouvelles, la fuite vers ce territoire peut s'effectuer, pour la majeure partie, dans l'imaginaire. Ce dernier ne nécessite nul permis de séjour, et « s'apparente ainsi à une contrée d'exil où l'on trouve refuge lorsqu'il est impossible de trouver le bonheur parce que l'action gratifiante en réponse aux pulsions ne peut être satisfaite dans le conformisme socio-culturel²⁷ ». Cette relation entre l'imaginaire et la fuite pointe d'ores et déjà son nez dans la réflexion menée par Jünger : « L'imagination, et le poème avec elle, sont l'un des recours aux forêts²⁸ ». Ainsi l'Anarque, à la différence du Rebelle, peut vivre au cœur même de la société des hommes, anonyme, sans avoir à s'aventurer sous les frondaisons – même s'il se tient prêt à « pouvoir risquer n'importe quand le recours aux forêts²⁹ », pour échapper à l'apparition d'une forme d'oppression qui l'y contraint (un changement de régime politique musclé, une guerre, etc.). Il peut recourir à sa Forêt en tout temps et partout, jouant son rôle mais se gardant bien de s'investir pour autant. Pour lui, « [l]es formes que prend l'État sont

²⁴ Ernst Jünger, *Eumeswil*, op. cit., p. 54.

²⁵ Ernst Jünger, *Le Traité du Rebelle* op. cit., p. 85.

²⁶ Jon Krakauer, *Into the wild*, New-York, Villard Books, 1996.

²⁷ Henri Laborit, *Éloge de la fuite*, op. cit., p. 98.

²⁸ Ernst Jünger, *Le Traité du Rebelle*, op. cit., p. 56.

²⁹ Ernst Jünger, *Eumeswil*, op. cit., p. 302.

[...] pareilles à de minces pellicules, qui se desquament sans cesse³⁰ ». En dépit de cette capacité à subsister parmi ses semblables, l'Anarque incarné par Venator demeure attaché à l'observation de la nature, notamment par le biais de l'ornithologie, l'entomologie et la botanique, disciplines dont il tire conclusions, savoir, sagesse. Par exemple, le fait qu'une espèce de gallinacés « a inventé le four à couver bien avant que les Égyptiens n'y songent³¹ », prouvant qu'il est possible de puiser la culture à même la nature, d'en faire un prolongement, une extension. Une idée qui ne serait pas pour déplaire à White et son désir d'unité entre l'humain et son lieu d'habitat, ainsi qu'au besoin urgent d'une « véritable transformation culturelle³² ». En clair, l'Anarque, s'il se cache au cœur des villes, n'oublie pas de conserver un pied dans l'humus des forêts dont il connaît chaque détail, s'intéressant à l'infiniment petit pour comprendre l'infiniment grand et se gouverner en conscience de ce qui l'entoure.

I.2. Mise en récit du *recours aux forêts*

Soixante ans après la publication du *Traité* de Jünger, sous la plume d'un Tesson désabusé par son expérience du monde moderne et de ses contemporains, le malaise de civilisation perdure, sous des formes similaires, mais insidieuses, prenant des apparences de liberté quand elles n'ont que de nouvelles chaînes à proposer. Dans la société de surproduction et de consommation qui est la nôtre, le pouvoir d'achat apparaît comme une panacée pour toute individu, jusqu'à devenir le fer de lance des fascismes se donnant des airs de parti populaire et socialiste, quand il n'est en fait qu'un des moteurs du capitalisme d'État, « plus dangereux encore que le capitalisme privé, parce qu'il est directement lié avec le pouvoir politique³³ ». Loin de s'en départir, l'individu s'enlise un peu plus dans le système de hiérarchisation dont il pense gravir les échelons à grand renfort de coupons de réductions et de chariots chargés à ras la gueule de produits dont il n'a pas vraiment besoin, mais dont on l'a convaincu de l'extrême nécessité à la télévision, la radio, jusque dans sa boîte aux lettres qui étouffe sous les circulaires. *Dans les forêts de Sibérie* s'ouvre ainsi – outre sa courte préface – sur une première entrée non datée qui remet en cause le mode de vie du chasseur-cueilleur des temps modernes, équipé d'un caddie et d'une carte de crédit, tandis que Tesson boucle ses derniers préparatifs : « La marque Heinz commercialise une quinzaine de variétés de sauces.

³⁰ Ernst Jünger, *Eumeswil*, *op. cit.*, p. 44-45.

³¹ *Ibid.*, p. 185.

³² Kenneth White, *op. cit.*, p. 41.

³³ Ernst Jünger, *Eumeswil*, *op. cit.*, p. 444.

Le supermarché d'Irkoutsk les propose toutes et je ne sais pas quoi choisir. J'ai déjà rempli six caddies de pâtes et de Tabasco. [...] Quinze sorte de ketchup. À cause de choses pareilles, j'ai eu envie de quitter ce monde » (21). Dès cette introduction, la position inconfortable du Rebelle, impossible à maintenir sur le long terme, se profile dans un curieux paradoxe : Tesson souhaite se retirer d'une société qu'il critique ouvertement, mais va pourtant dépendre d'elle, en partie, pour constituer le plus gros de son stock de vivres avant le grand départ pour le Baïkal – même s'il saura tirer avantage de son environnement pour se diriger peu à peu vers une plus grande autonomie. Si cette manière de consommer n'a rien de naturel, elle semble pourtant indispensable à la survie de l'ermite tessonien qui se veut malgré tout Rebelle, partout, toujours, et tente de concilier deux attitudes contradictoires. C'est que la surproduction et la surconsommation, si elles reçoivent leur lot de critiques de la part de l'écrivain, ne sont pas pour autant le véritable point d'orgue de son inconfort, mais les ramifications d'un mal plus général qui peut être ramassé sous l'idée de *société moderne*. L'agresseur, chez Tesson, c'est l'humain lui-même, l'autre, sitôt qu'il forme un groupe : « le bruit, la fierté d'être ensemble, la soif de chasse – bref, la fièvre des meutes humaines » (108). Et s'il y a fièvre, c'est que la maladie guette. Comment, alors, lui échapper ? L'écrivain esquisse une première solution dans son *Petit traité sur l'immensité du monde* (2005), dans lequel sa posture d'éternel vagabond recoupe davantage celle de l'Anarque. Employant une métaphore organique que n'aurait pas boudée Jünger et son enthousiasme pour l'entomologie, Tesson affirme que l'Anarque des temps modernes devrait copier la phalène de bouleau, dont la couleur, claire d'origine, a peu à peu muté vers des teintes plus sombres à mesure que les fumées d'industrie ont noirci l'écorce des arbres : « Le vagabond doit s'inspirer de la phalène. Il endossera les habits du citadin, se confondra au peuple des rues mais n'abandonnera jamais ses ailes qui lui permettent de s'échapper de la ville, d'y vivre sans y être³⁴ ». Cette posture paraît avant tout fantasmée, puisque chaque verbe de ce passage est au futur et s'apparente à une recette à suivre plutôt qu'à un état de choses. Pourtant, la figure du vagabond de Tesson n'a rien à envier à l'Anarque, au contraire. Décrivant la pratique du stégophile, passionné de grimpe urbaine, l'écrivain dévoile une manière de subsister « intra-muros en état de poésie », de trouver « des chemins de traverse dans la ville³⁵ », arpentant les toits sur lesquels nul ne pense à poser les pieds. Cette position sera finalement abandonnée. Tesson emprunte en quelque sorte le cheminement inverse à celui de Jünger, et passe

³⁴ Sylvain Tesson, *Petit Traité sur l'immensité du monde*, op. cit., p. 54.

³⁵ *Ibid.*

de la figure de l'Anarque – du moins, d'une posture qui s'en rapproche à s'y méprendre – à celle du Rebelle. Le tour de force de Tesson réside toutefois dans sa manière de concilier les deux approches : un recours aux forêts, fuite physique en Sibérie, et un recours à la Forêt, élaboration d'un espace mental susceptible d'être convoqué partout, en tout temps.

C'est une vision fondamentalement pessimiste de la relation des êtres humains entre eux et à la nature qui amène Tesson à se réfugier sur les rives du lac Baïkal pour y aménager sa Forêt. L'amorce de la pensée qui va le conduire en cabane, dans son *Petit Traité*, annonce ce pessimisme avec limpidité dans un chapitre fort justement intitulé « Les forêts du recours » : ce recours aux forêts « semble être la seule chose qui reste à faire quand on a tout essayé³⁶ » et que le reste a échoué. C'est un *dernier* recours, l'ultime tentative de renouer avec le monde avant de s'anesthésier à grands coups d'antidépresseurs ou de se coller un revolver sur la tempe – les drogues et le suicide étant les formes de fuite extrêmes vers lesquelles se tourne l'être humain désemparé, qui ne parvient à s'échapper d'une autre façon³⁷. Bien que l'Anarque moque la société, il prend au moins la peine de s'y intégrer, d'apprendre ses codes, de jouer, même sans intérêt, le jeu social. L'ermite tessonien, lui, le refuse vivement. Avec *Dans les forêts de Sibérie*, il se poste en reclus, se prétend dérangé à la moindre intrusion de ses semblables, dont la proximité l'étouffe au sens le plus littéral : « Quand ils partent, je respire » (108). L'auteur se coupe de toute interaction, ou presque, avec autrui, préférant le murmure des montagnes et la compagnie des auteur·e·s qu'il sélectionne avec minutie. Cette sélection, par ailleurs, mérite que je m'y attarde un peu. En effet, l'un des facteurs qui amènent Tesson à rompre aussi bien avec ses contemporains qu'avec la notion d'*humanisme*, c'est la prise de conscience, au gré de ses voyages, du gynocide passé sous silence et qui est pourtant à l'œuvre, à l'instant même, sur la majorité de la planète : « je partais admirer le spectacle du monde et le rideau se leva sur l'universelle oppression de la moitié de l'humanité par l'autre³⁸ ». Certes, un livre ne saurait redresser, compenser ou annuler l'entièreté des horreurs que la domination mondiale de la testostérone a infligées aux femmes au fil des siècles ; mais alors qu'il lui est possible d'offrir une visibilité, de prouver par l'exemple, dans la constitution de sa Forêt, qu'un changement d'imaginaire n'est pas qu'une fabulation de l'esprit visant à susciter l'espoir, seulement trois des soixante-sept livres que l'écrivain emporte en Sibérie sont signés de la main

³⁶ Sylvain Tesson, *Petit Traité sur l'immensité du monde*, op. cit., p. 79.

³⁷ Henri Laborit, *Éloge de la fuite*, op. cit., p. 98-99.

³⁸ Sylvain Tesson, *Petit Traité sur l'immensité du monde*, op. cit., p. 48.

d'une femme – alors que pas moins de cinq d'entre eux, dont *Le Traité du Rebelle*, sont de Jünger, confirmant sa filiation avec lui. Tesson, poussé par le dégoût que lui inspire le comportement de son espèce, s'enfuit à la recherche d'une sagesse cachée dans le paysage désolé de la taïga, où de singuliers personnages semblent avoir, comme lui, compris *quelque chose* de ce monde et décidé qu'ils étaient mieux en compagnie des livres, des arbres, et d'une bonne réserve de vodka. Cette forme de régression, après la vision idéale du citoyen-phalène, n'en est pourtant pas une. Pour atteindre le détachement auquel aspire l'Anarque, il est nécessaire de passer par le filtre des forêts, par la figure du Rebelle, consciente qu'il lui faut se changer elle-même avant d'envisager tout projet pour l'échelle planétaire. Le Rebelle sait que le salut réside non pas dans le groupe, mais dans l'individu, « car c'est en lui que siège le vrai tribunal de ce monde ; et sa décision pèse plus lourd que celle des dictateurs et des puissants³⁹ ». Cette retraite en solitaire à laquelle s'adonne Tesson n'est en définitive qu'une passerelle, un état temporaire de reconquête destiné à conduire, au terme d'une réflexion menée de front avec les auteur·e·s choisi·e·s, vers la figure idéale de l'Anarque, parfaitement intégrée à la société des hommes. Cet état d'esprit concorde tout à fait avec la vision du Rebelle jüngerien, dont la dimension élitiste est soulignée par son créateur. Le recours aux forêts est en effet un « champ d'action pour de petites élites⁴⁰ ». Il concorde également avec la conception de la fuite dans l'imaginaire telle qu'elle est théorisée par Laborit : « le monde de l'imaginaire et le bonheur qu'il contient ne sont accessibles aujourd'hui qu'à un nombre restreint [...]»⁴¹ ». À mesure qu'il en fait l'expérience Tesson relève lui-même le caractère privilégié de sa petite escapade, conscient que si tout un chacun venait à gagner les bois, ceux-ci seraient perdus pour toujours, et pour toutes. Il note ainsi que « [l]a partition du recours aux forêts ne peut se jouer qu'à un nombre réduit d'interprètes. L'érémisme est un élitisme » (50). Si l'ermitage de Tesson n'est pas viable dans la durée, n'apportant pas « de solutions tangibles aux problèmes sociaux et environnementaux de la planète⁴² », c'est avant tout parce que la posture du Rebelle est une solution temporaire, qui apparaît vaine sur le plan politique puisqu'elle ne possède aucun pouvoir, coupée de toute relation sociale et interpersonnelle. Peut-être convient-il alors de

³⁹ Ernst Jünger, *Le passage de la ligne*, dans *Essai sur l'homme et le temps*, Paris, Christian Bourgois, 1970, p. 530.

⁴⁰ Ernst Jünger, *Le Traité du Rebelle*, *op. cit.*, p. 30.

⁴¹ Henri Laborit, *Éloge de la fuite*, *op. cit.*, p. 98.

⁴² Halia Koo, « Une esthétique de l'esquive : stratégie de résistance et de retrait dans l'espace sylvestre de Tesson », *Voix plurielles*, vol 16, n°2, 2019, p. 55.

déplacer la problématique : *Dans les forêts de Sibérie* n'apporte aucune solution car ce n'est pas sa vocation.

Le repli tactique du Rebelle n'est pas fait pour durer, et ne prétend par l'être, puisqu'il vise à conduire vers un autre état, celui de l'Anarque accompli : et c'est précisément ce cheminement de pensée que Tesson prend en note, chaque jour pendant six mois, alors qu'il se confronte à la solitude et à l'immensité de la forêt sibérienne, bien réelles, allant à la rencontre d'un soi dont il n'aurait pu soupçonner l'existence autrement. L'érémisme prôné par le Rebelle de Jünger et par Tesson s'oppose ainsi à l'union des masses, en proposant un idéal certes inatteignable en tant que tel, mais susceptible de guider chaque individu sur la voie d'un monde meilleur, en prouvant que la réconciliation entre l'humain et le monde n'est pas qu'une utopie. L'ermite tessonien ne fait pas simplement l'éloge d'une fuite à l'autre bout du monde doublée d'une fuite dans l'imaginaire, mais bien celui d'un *changement* d'imaginaire. Il pousse à l'extrême la désobéissance civile de Thoreau, dont le partisan « fonde son action sur la réclamation d'un autre imaginaire⁴³ », et rompt ses liens avec la société tandis qu'il effectue sa métamorphose. Cette pensée rejoint la possibilité pour l'être humain, selon Hannah Arendt, d'exercer un certain degré de liberté en agissant sur son milieu, qui agit sur lui en retour, et de dépasser ainsi la passivité avec laquelle l'humain accepte sa condition⁴⁴. Ce changement d'imaginaire est primordial afin de ne pas galvauder le potentiel créatif qui réside en chaque individu à la naissance, et dont j'ai déjà mentionné par quelles limites il en vient à être brimé sitôt son premier cri. Laborit propose une superbe métaphore pour définir, d'une part, le potentiel de l'enfant, et de l'autre, sa réalité en tant qu'adulte formaté de toutes parts :

Alors que le sol vierge de l'enfance pourrait donner naissance à ces paysages diversifiés où faune et flore s'harmonisent spontanément dans un système écologique d'ajustements réciproques, l'adulte se préoccupe essentiellement de sa mise en "culture", en "monoculture", en sillons tout tracés, où jamais le blé ne se mélange à la rhubarbe, le colza à la betterave, mais où les tracteurs et les bétonneuses de l'idéologie dominante ou de son contraire vont figer à jamais l'espace intérieur⁴⁵.

Les images convoquées sont saisissantes, et témoignent non seulement d'un imaginaire terni par l'essor industriel, mais aussi d'un imaginaire profondément colonial : car c'est dans le système de

⁴³ Geoffroy de Lagasnerie, en préface de Henri David Thoreau, *La désobéissance civile*, Paris, Mille et une nuits, coll. « Petite Collection », 2022 [1849], p. 13.

⁴⁴ Voir Hannah Arendt, *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Liberté de l'esprit », 2018 [1958].

⁴⁵ Henri Laborit, *Éloge de la fuite*, op. cit., p. 60.

plantations qu'apparaît le principe de « monoculture », qui a pour conséquence de briser l'équilibre naturel des milieux (l'espace de la plantation en tant que tel, mais aussi celui d'où l'on va déraciner des peuples entiers pour les réduire en esclavage et assurer la pérennité de ce mode de culture), et de permettre la cristallisation du capitalisme et son bagage d'oppressions⁴⁶. Face à ce triste constat, celui d'un imaginaire sans perspective, il est donc du devoir des artistes de donner à voir d'autres manières d'appréhender le monde, et fabriquer une culture autre que celle inculquée par l'éducation nationale, la famille et la religion. C'est le pari que prend Tesson, comme il l'indique dès son avant-propos par la formule « je me suis inventé une vie » (9), qui induit une part de création et d'imagination, lesquelles vont porter le récit de bout en bout, en fusionnant fuite réelle (recours aux forêts) et fuite imaginaire (recours à la Forêt). Afin de suivre l'injonction de Laborit à quitter sa niche environnementale pour s'en créer une autre ailleurs en cas d'inconfort biologique, l'ermite tessonien ne peut se contenter de se réfugier dans un massif forestier séculaire : il participe aussi à sa (re)composition, s'appropriant une part de territoire réel pour la rendre habitable en lui superposant un territoire imaginé. Par *appropriation de territoire*, je ne parle pas ici de lutte armée, qui serait contraire au principe de non-violence défendu préalablement, ni même d'édifier des clôtures au nom de la propriété privée, si chère à nos sociétés modernes et à l'idéal capitaliste. À cette notion de *territoire*, dont la connotation historique semble induire une possession matérielle généralement obtenue et/ou conservée par la force, je préférerai donc celle de *paysage*, qui possède la capacité de « réuni[r] en elle la référence au pays réel et la construction d'une image, qui n'en fait pas pour autant un espace purement et simplement imaginaire, puisqu'elle prend appui sur une expérience sensible du monde⁴⁷ ». Dans l'œuvre de Tesson, recourir aux forêts, c'est donc avant tout se réapproprier un lieu physique par la pensée, par la création d'un paysage liant l'exploration du monde extérieur à celle du monde intérieur. En décrivant un espace réel, celui d'une Sibérie sauvage, indomptable et même menaçante, *Dans les forêts* dévoile aussi un pays intime, personnel, qui se construit à mesure que l'ermite tessonien fait l'expérience pleine et entière du temps et de l'espace, les deux richesses dont l'être humain viendra à manquer selon lui. La Forêt que dépeint Tesson offre une échappatoire à l'oppression moderne accessible à tous·tes, démontrant que « [l]a

⁴⁶ À ce sujet, voir Malcolm Ferdinand, *Une écologie décoloniale : penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2019.

⁴⁷ Michel Collot, *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti, coll. « Les Essais », 2014, p. 98.

réécriture de l'espace [...] permet au sujet d'y trouver une place nouvelle, fantasmatiquement plus épanouissante⁴⁸ ».

II. Le cap des Cèdres du Nord : forêt réelle, Forêt rêvée⁴⁹

II.1. La Forêt, paysage de transmutation

De l'avis du poète Kenneth White, « traditionnellement, en Orient comme en Occident, les "lieux de concentration" se trouvent dans la montagne, en pleine forêt ou sur les berges d'un lac », endroits privilégiés pour l'établissement d'un « poste-frontière entre l'humain et l'inhumain⁵⁰ ». Or, le cap des Cèdres du Nord, l'ancienne base géologique choisie par Tesson pour son ermitage, possède la particularité de réunir les trois : « La cabane se tient au centre d'un tanka, au contact des mondes lacustres, montagneux et forestiers, symbolisant respectivement la mort, l'éternel retour et la pureté divine » (83). C'est un lieu particulièrement chargé en énergie spirituelle et symbolique que Tesson sélectionne pour y aménager sa Forêt, en réinvestissant le trope de la *cabane au bord de l'eau* et son bagage culturel. Il peut ainsi tour à tour se sentir l'héritier des lettrés chinois qui, dans une ancienne tradition, se retiraient en cabane pour y composer des poèmes et boire du thé en attendant la mort (127), d'un Rousseau faisant l'épreuve de la solitude et réalisant qu'elle génère la bonté (110) ou encore d'un Robinson Crusoé. Tesson brosse en effet le portrait de la « figure archétype du solitaire jeté sur un rivage » (145), dont il convient de remarquer qu'il partage, non sans une certaine ironie, nombre de traits communs. Ainsi, le naufragé éprouverait la « panique à la moindre intrusion d'hommes sur l'île » ; dans le cas de l'ermite tessonien, son coin de forêt et la cabane elle-même font parfois l'objet de visites intempestives : « Quatre pêcheurs pénètrent dans la cabane sans sommation, avec cette énergie que les Russes mettent dans les choses. Les types viendraient me casser la gueule, ils ne procéderaient pas autrement » (137). Enfin, pour ne relever qu'un dernier exemple de cette longue et multiple filiation littéraire, le narrateur⁵¹ partage des traits communs avec l'ermite de la tradition médiévale, une figure très codifiée, détentrice d'un statut et d'un rôle bien précis dans les romans de Chrétien de Troyes :

⁴⁸ Michel Collot, *op. cit.*, p. 97.

⁴⁹ Titre inspiré par Édouard Glissant, *Pays réel, pays rêvé*, Paris, Gallimard, 2000.

⁵⁰ Kenneth White, *op. cit.*, p. 118.

⁵¹ Sylvain Tesson étant à la fois l'auteur, le narrateur et le personnage du roman, ces trois termes sont employés de manière équivalente dans l'essai pour renvoyer à la même entité plurielle.

Il [l'ermite] est physiquement inoffensif et on le tolère comme s'il appartenait à [...] une caste médiane entre le barbare et le civilisé. Yvain, le chevalier fou d'amour, erre tout nu dans la forêt. Il rencontre un ermite qui le recueille, le soigne, le ramène à la raison et le reconduit à la ville. L'ermite, passeur de mondes (163).

L'espace est donc d'ores et déjà imprégné d'une pensée du lieu, en raison de l'héritage culturel de Tesson et des lectures qu'il entreprend durant sa retraite. Une pensée avec laquelle il dialogue, tisse des liens, ajoute sa touche personnelle, jouant sa propre partition du recours aux forêts. Partition teintée d'une note de désespoir. Comme je l'ai mentionné plus haut, c'est un profond pessimisme qui amène l'idée de la fuite en cabane dans le *Petit traité*, pessimisme qui se voit confirmé, tout le long de la mise en récit de l'ermitage, à travers la figure d'un Rebelle solitaire et impuissant face à une modernité supérieure qui carbure à une vitesse apocalyptique : « La cabane n'est pas une base de reconquête, mais un point de chute. Un havre de renoncement, non un quartier général pour la préparation des révolutions. Une porte de sortie, non un point de départ » (208). De manière similaire, la forêt sibérienne telle qu'elle est dépeinte devient vite l'allégorie du monde libre, intouchée par la souillure de la main de l'homme, ultime lieu de repli d'où exprimer sa toute-puissance créatrice. La description des lieux, avant et après l'installation de Tesson, vise à faire se chevaucher les images d'un pays réel et celles d'un pays fantasmé par l'écrivain. Dans le dernier chapitre de son traité, Tesson affirme avoir déjà choisi « une forêt nourricière et vide d'hommes⁵² » pour point de chute, résumant en quelques mots sa volonté d'un retour aux sources doublée d'une certaine misanthropie – l'absence de tout interlocuteur étant le prérequis sur lequel l'auteur insiste le plus, aussi bien dans l'amorce de la retraite que dans son accomplissement. La Sibérie racontée par Tesson est ainsi tout aussi réelle qu'imaginaire ; puisant sa source dans l'espace existant, matériellement palpable, elle s'enrichit tantôt des mythes et légendes du Baïkal, tantôt de l'imaginaire très riche de la forêt tel qu'il a pu être construit par des siècles de littérature à l'échelle planétaire – mais aussi et surtout de l'imaginaire de l'auteur, dont la subjectivité demeure malgré tout à l'origine de chaque mot.

Il se détache ainsi deux grands *personnages*, au sens où ils dépassent le statut de décors⁵³, et accompagnent le narrateur dans son expérience de la solitude : la forêt sibérienne, qui porte en elle la vieille doctrine des rébellions, et le Baïkal, chargé d'une profonde spiritualité. La forêt s'impose comme le « dernier bastion de liberté » (183), un fort inexpugnable dans lequel l'ermite

⁵² Sylvain Tesson, *Petit Traité sur l'immensité du monde*, op. cit., p. 78.

⁵³ Michel Collot, op. cit., p. 32.

de Tesson se retire. Son lieu d'habitat est tout d'abord présenté par la courte préface du livre, « Un pas de côté », comme « [...] une cabane sibérienne sur les rives du lac Baïkal, à la pointe du cap des Cèdres du Nord. » (9). En géographie, *pointe* et *cap* sont des synonymes et désignent une avancée de terre dans une étendue d'eau. Tesson étant un géographe de formation, la construction « à la pointe du cap » n'apparaît pas comme une redondance ayant échappé à son œil affûté, qui cherche toujours le mot juste, précis. Elle vise plutôt à souligner une radicalité. La cabane n'est pas seulement isolée sur une pointe de terre au milieu de l'eau, elle est à l'extrémité de cette pointe. Le narrateur prend le parti d'aller s'enfouir le plus loin possible de ses pairs, et son regard cherche à confirmer ce désir (et son bien-fondé ?) partout où il se pose. La présentation des lieux par la négative « pas de voisins, pas de routes d'accès » met encore l'accent sur cette volonté de ne pas être importuné par le monde moderne, de ne plus être « joignable en permanence⁵⁴ ». Tesson poursuit avec « [l]'hiver, des températures de -30°, l'été des ours sur les berges. Bref, le paradis » (9), prenant à rebrousse-poil des images évoquant un milieu hostile pour leur donner des airs de parangon de douceur et tourner le dos à ce que la société honnie, elle, considère comme véritable jouissance. Le Jardin Primordial brièvement esquissé ici n'est pas celui auquel on était en droit de s'attendre à la mention des « jardins intemporels⁵⁵ » de Jünger, ou encore des « jardins féériques⁵⁶ » auxquels aspirait Tesson, naviguant au cœur des villes dans des forêts de charpente, sous les toits des cathédrales. C'est un jardin d'hiver rude, où le Rebelle, renouant avec ses origines scandinaves et médiévales, se soumet à la loi de la nature, en toute humilité, en se plaçant au même niveau que les autres organismes qui l'entourent, de l'ours à la mouche qui ne vivra qu'une journée de printemps. L'idée de perdition et d'immensité se retrouve également dans les cartes, dessinées à la main par l'auteur et placées juste après l'avant-propos. En effet, si celle qui présente la topographie des Cèdres du Nord est cadrée sur le lieu de l'expérience de l'ermitage (la cabane et ses alentours immédiats) par un marquage en noir, l'autre, une vue large du Baïkal, n'est délimitée que par l'espace de la page en elle-même, laissant une grande part au vide et à l'imagination. L'espace typographique vierge évoque une forêt sibérienne inhabitée, sans aucune frontière visible, presque coupée du monde réel puisqu'elle n'est pas située à plus grande échelle – il n'est fait, par exemple, nulle mention de la Russie. Enfin, il convient de remarquer que si la forêt est un lieu propice à l'expérience de la liberté pour Tesson, elle l'est aussi pour d'autres, qui incarnent différentes

⁵⁴ Sylvain Tesson, *Petit Traité sur l'immensité du monde*, op. cit., p. 7.

⁵⁵ Ernst Jünger, *Le Traité du Rebelle*, op. cit., p. 45.

⁵⁶ Sylvain Tesson, *Petit Traité sur l'immensité du monde*, op. cit., p. 54.

formes d'insurrection. Au détour d'une page, l'auteur fait la rencontre d'individus à mi-chemin entre l'Anarque et le Rebelle, qui possèdent un statut social mais lui préfèrent les arbres et le silence. Le réfractaire, par exemple, qui se « cache jusqu'à la chute de l'Union soviétique » (183) dans une cabane en ruine, ou encore le citoyen exploité par le pouvoir étatique : « Les stations du Baïkal sont des seigneuries où l'écho de la loi moscovite ne parvient qu'affaibli. Un contrat tacite lie le gouvernement à ces citoyens reclus. Le premier n'envoie pas un rouble de subvention. Les seconds trichent, mentent et grattent tout ce qu'ils peuvent » (97-98). Ces personnages, retirés dans la taïga depuis dix, vingt, parfois trente ans, sont les seuls dont Tesson supporte la compagnie occasionnelle autour d'une bouteille de vodka, convaincu qu'ils sont les détenteurs, tout comme les lieux, d'une certaine forme de sagesse – inspirée sans doute par la sylve, le lac, ou peut-être l'union des deux éléments.

Sur le plan symbolique, la forêt est associée à la « pureté divine » (*Dans les forêts*, 83), comme elle l'était chez Jünger. C'est dans la forêt que l'homme reconnecte avec le divin, avec sa propre puissance. Le lac, quant à lui, est chargé d'une énergie morbide qui évoque et rappelle au lecteur – comme au narrateur – les périls du recours aux forêts... bien plus que la forêt en tant que telle ! Dès sa première apparition, le Baïkal est dévoilé à travers une hallucination de Tesson qui, se faisant conduire par Micha sur le lac gelé pour se rendre à son isba la première fois, imagine le camion basculer dans une faille, et décrit leur chute dans les eaux glacées, jusqu'aux « crevettes *Epischura baïkalensis* [qui] nettoieront les corps en vingt-quatre heures et ne laisseront que l'ivoire des os au fond des eaux » (23). Les spectres de noyés et la faune du Baïkal reviennent hanter le narrateur avec régularité au fil du récit, à travers le trou dans la glace par lequel il pêche : « un chas dangereux qui fait communiquer les mondes » (78). Tesson reçoit ainsi la visite tantôt d'une « main blanche » (77), tantôt des « *epischura* à la recherche de ce qu'elles pourraient se mettre sous la dent » (191). L'installation sur les rives du Baïkal s'accompagne donc du franchissement d'un seuil : de même que les corps imaginés basculent dans le lac pour y disparaître, le corps réel de l'ermite bascule dans le domaine de la temporalité cyclique et du temps long. D'un côté, le lac, fort de ses « vingt-cinq millions d'années » (23), qui s'impose comme symbole de durée préhumaine, préhistorique ; de l'autre, l'ermite, dont la finitude est constamment rappelée par « le visage cadavérique du lac et ses cyanoses, ses marbrures, ses plaques et son lichen » (119) qui lui est tendu en miroir, et sa cabane qui retournera à l'état de nature, une fois abandonnée. L'ermite fait l'expérience de la mort, maintes et maintes fois, comme au *nigredo*, étape initiale au processus de

réalisation du Grand Œuvre alchimique durant laquelle les ingrédients sont soumis à la calcination. Il recouvre à chaque fois la vie, sous le regard des montagnes de « l'éternel retour » (83), se débarrassant des scories au fur et à mesure qu'il se reforge à l'aune de la nature. Cette transmutation est illustrée par la manière même dont Tesson fait le décompte des jours. Les entrées datées ne sont pas d'une grande importance, puisque le récit est porté par la mesure du cycle des saisons. L'ermite goûte à l'immortalité du lac, dont « [l]a glace est le marqueur du temps » (181) passé sur les rives, et prétend enfin à la liberté dans cette rupture avec la temporalité humaine. En dépit de cette prétention à vivre entre deux mondes, l'ermite et sa forêt ne sont pourtant pas à l'abri de la Technique, tant redoutée par Jünger, qui surgit parfois de manière inattendue et menace la retraite de Tesson – interrompant son cheminement de pensée et sa métamorphose.

II.2. Les forêts du péril

Cette Sibérie aux allures indomptables, propice à l'expérience de l'autonomie et de la nature inviolée, n'en demeure pas moins menacée par l'incursion du monde moderne, par cet « imaginaire sans perspective » que déplore White et qui résiste à son remplacement. La forêt élue par l'ermite tessonien est confrontée au risque de la mécanisation, sous l'apparence des tronçonneuses chinoises qui « débitent les troncs avec la minutie des xylophages » (83). L'animalisation subie par les bûcherons dans cette analogie n'a rien d'anodin, mais il ne s'agit pas d'une attaque visant à les réduire au rang de *vulgaires* insectes, selon la connotation très répandue, puisque tous les organismes vivants possèdent le même statut dans l'équilibre de vie défendu par le Rebelle. Les insectes xylophages occupent donc une place légitime dans la forêt ; toutefois, lorsque l'équilibre est brisé, les dérèglements s'enchaînent par effet domino. Ainsi, le bostryche typographe, insecte ravageur des forêts d'épicéas, sévit chaque année un peu plus dans les forêts françaises, à mesure que le réchauffement climatique étale les périodes de canicule et favorise son développement. C'est alors que l'image du xylophage prend son sens véritable ; d'insecte lambda intégré à un écosystème il devient une menace et prend le statut officiel de *parasite*, sous l'influence des forces humaines désormais capables de contrer les forces géophysiques et bouleverser l'harmonie des milieux. La référence aux bûcherons fait écho à une première image qui proposait déjà une analogie entre la Sibérie, l'espace et la liberté d'un côté, la Chine, l'exploitation et l'oppression des sociétés de l'autre : « Un milliard et demi d'êtres humains s'appêtent à y manquer d'eau, de bois, d'espace. Vivre dans les futaies au bord de la plus grande réserve d'eau douce au monde est un luxe » (41). Et ce manque de bois se traduit par l'apparition des tronçonneuses en Sibérie. C'est donc par

extension notre mode d'*habiter colonial*⁵⁷, caractérisé en partie par le pillage intensif des ressources d'un territoire, qui est ici présenté comme une menace, à même d'ébranler à la fois le paysage de Tesson et la forêt réelle. L'irruption de la mondialisation au cœur d'une Sibérie présentée encore et encore comme sauvage et intouchable va s'immiscer jusqu'au rythme de la notation. L'amour de l'auteur pour la forme brève est soudain perturbé par un procédé qui n'est pas sans rappeler le « paysage de l'accumulation⁵⁸ » produit par le capitalisme :

Certains de ces arbres connaîtront un destin étrange. Poussés sur la ligne de crête d'une vallée sauvage, ayant survécu à cent ou cent cinquante hivers sibériens, ces cèdres se retrouveront débités en baguettes destinées à fourrer les nouilles d'une soupe au fond du gosier d'un ouvrier de Shanghai employé à la construction d'un centre commercial pour expatriés (83-84).

La voix du Rebelle résonne à plus d'un niveau. D'abord, dans l'enchaînement non ponctué, inhabituel, qui vient chercher un essoufflement du lecteur. L'accélération du rythme de la phrase accompagne l'accélération du processus d'exploitation de tout ce qui est exploitable dans notre mode de vie, la matière première comme les êtres humains. Ce rythme accéléré fait se télescoper deux univers aux antipodes : le brusque changement d'échelle apporté par la main de l'homme est saisissant, réduisant le tronc à une baguette. L'arbre est pourtant – dans une moindre mesure que le lac, j'en conviens – un symbole d'immuabilité pour l'autrice Ryoko Sekiguchi, selon qui « [I]es arbres, en théorie, ne connaissent pas la mort. S'ils ne sont pas abattus, s'ils n'attrapent pas de maladie, ils peuvent continuer à vivre⁵⁹ ». Jeté à bas de son existence centenaire, pouvant même prétendre à l'éternité, le bois de cèdre est tout à coup acculé à une fonction périssable, littéralement alimentaire, les baguettes étant souvent destinées à un usage unique. Ce passage d'un temps long, presque immortel, à un temps court, humain, est d'autant plus accentué par l'acidité même qui accompagne l'écriture et dépouille jusqu'au dernier détail. L'ermite ne s'en tient pas aux baguettes : il précise leur fonction utilitaire précise, soulignant l'absurdité de ce contraste. Il y a systématiquement sous la plume de Tesson une rupture profonde entre l'univers sauvage du monde libre qu'incarne la forêt, et l'univers civilisé, urbain, dont les mâchoires puissantes ne s'arrêtent pas, poussées par l'idéal de (sur)production. Le monde rêvé du Rebelle et sa forêt qu'il pensait

⁵⁷ Voir Malcolm Ferdinand, « L'habiter colonial : une terre sans monde », première sous-partie du premier chapitre d'*Une écologie décoloniale* (op. cit.).

⁵⁸ Dalie Giroux, dans Malcolm Ferdinand, Dalie Giroux et al., « Quelles humanités écologiques pour un monde postcolonial ? », *Conférence*, Université de Montréal, 28 avril 2022.

⁵⁹ Ryoko Sekiguchi, *Nagori : la nostalgie de la saison qui vient de nous quitter*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2020, p. 52.

intouchable (n'oublions pas que c'est un *dernier* recours, chez Tesson) ne sont donc pas à l'abri de ce qu'il cherche à fuir. Et si l'espace est menacé, alors son habitant l'est tout autant.

En effet, même dans son lieu d'extrême réclusion, l'ermite tessonien risque à tout moment l'incursion du monde moderne et son bagage d'agressions. Le journal s'arrête ainsi pendant neuf jours à l'entrée du 20 avril. Tesson est contraint de regagner la ville pour demander une extension de visa, et relate cette expérience en un claquement de doigts. Il y a de nouveau une rupture marquée dans le rythme : à la fois celui de la narration, puisque la prise de note quotidienne est interrompue pour la première fois, et celui de la forme brève, qui est là encore mise à mal. Ces neuf journées sont balayées en l'espace de trois longues phrases, dont l'une s'étend sur pas moins de dix lignes. Ce procédé permet à l'écrivain de traduire, d'une part, l'usage d'un temps différent dans la cité, et de l'autre, la pauvreté de ce qui s'y passe, sur le motif du « paysage de l'accumulation » mentionné plus haut lors du même processus d'effervescence narrative. Moins menaçante que la modernité, mais au moins aussi envahissante, la spontanéité russe qui enfonce la porte sans frapper est un autre point de rupture. La retraite de l'ermite étant suspendue, il prépare les verres et le saucisson : les hommes s'installent autour de la table et le récit détaillé des actions s'interrompt au profit d'une retranscription de la conversation enregistrée à l'aide d'une caméra. L'enchaînement qui prolonge cette cacophonie est magistral :

Les Russes adressent encore quelques toasts à des choses extravagantes puis, sans coup férir, ils crient qu'il faut « se tirer putain de bite » et ils remettent leurs vestes, et ils insultent leurs gants et leurs bonnets et leurs écharpes et l'un d'eux envoie un coup de pied dans la porte en la traitant de « bite » et, me laissant le bon saucisson à peine entamé de moitié, ils démarrent et je reste là, sur la grève, un peu sonné, au seuil d'une journée bousillée par la vodka (141).

La juxtaposition des propositions, reliées par la répétition de la conjonction « et », témoignent du bouleversement intérieur vécu par l'ermite après l'irruption des visiteurs inattendus dans son petit sanctuaire, qu'il lui faut désormais remettre en ordre. Sitôt qu'ils sont partis, le rythme des phrases courtes revient, le souffle se pose, et l'ermite renoue avec le lac placide de sa solitude. Un dernier caillou va pourtant en troubler la surface, lorsque le narrateur apprend, en date du 16 juin, que sa compagne le quitte pour de bon par message satellite. « Et puis tout s'écroule » (242), c'est ainsi que le texte ouvre la porte à cette nouvelle. Dès lors, le ton pessimiste du récit se mâtime d'une tristesse qui ne le quittera plus avant la fin. Le mois de juin, associé aux « pleurs », laisse la place à un mois de juillet morose malgré l'arrivée de l'été. Le prix à payer pour recourir aux forêts est

exorbitant. Tesson conclut son récit en décrétant que « [l]a matinée a un goût de mort, le goût du départ. Les chiens lèvent la tête. Un bourdonnement s'élève, se confirme. C'est le bateau. Un point grossit à l'horizon. Un point final » (290). Et il s'agit effectivement du point final de ce récit. Le Rebelle plie bagage et s'en retourne à la civilisation, métamorphosé tour à tour par la forêt, le temps, le lac, les bêtes, les pleurs, la paix : par « [s]ix mois comme une vie » (288).

Si le déroulement de sa retraite est susceptible d'être affecté par des éléments extérieurs, Tesson est également menacé de façon beaucoup plus concrète. C'est un retour à la figure première du *Waldgänger*, pour qui « [l]e recours aux forêts est recours à soi-même. » (275). Le caractère sauvage de son habitat n'est pourtant pas un simple filtre dû au paysage mental de l'ermite. Il est réel, tout comme le corps de l'écrivain n'est pas une figure aussi abstraite que le Rebelle jüngerien. À mesure que les tempêtes hivernales laissent la place aux beaux jours, d'autres dangers surgissent et mettent la vie de l'ermite en péril. Sur le Baïkal, il risque de se faire engloutir par les eaux qui « ont avalé tant de noyés » (77) ; sur les berges du lac et les versants de la montagne, les ours se promènent en quête d'un casse-dalle après leur meilleure sieste ; et dans la forêt, « [q]uand les braconniers rencontrent des gardes-chasses, les explications se tiennent flingue au poing » (39). En dépit de ces éléments menaçant l'intégrité physique du Rebelle, les plus grands risques proviennent pourtant du narrateur lui-même. Comme je l'ai dit plus haut avec Laborit, le suicide et les drogues sont deux substitutifs à la fuite – réelle ou imaginaire. Les drogues, d'abord, ajoutent un niveau supplémentaire quand ni le recours aux forêts sibériennes, ni le recours à la Forêt tessonienne ne sont assez. Avec la minutie du naufragé sur son île, Tesson archive ses gueules de bois et tient un inventaire serré de ses provisions : « j'ai vingt-deux litres de Kedrovaïa et trois litres de vodka au poivre, douze *Partagas* et cinq boîtes de cigarillos (vingt par boîte). De quoi combattre les démons quelques mois. » (196). Enfin, la tentation du suicide apparaît très clairement entre les lignes du pessimisme dès les premiers instants. Confronté aux premières visions de la Sibérie, alors qu'il est tout juste en route pour la cabane, l'écrivain dresse un parallèle avec une citation de Malevitch : « Quiconque a traversé la Sibérie ne pourra plus jamais prétendre au bonheur » (22). Plus tard, alors que Tesson descend du camion et pose les yeux sur le lieu qu'il va habiter, un garde forestier qui l'accompagne déclare : « [i]ci, c'est un magnifique endroit pour se suicider » (27). Le *dernier* recours de Tesson a donc des airs de suicide. Ce qui tombe bien puisque le recours aux forêts, en quelque sorte, est un suicide social. Le *Waldgänger* peut être tué par n'importe quel membre de la communauté dont il a été chassé. Il apprend à mourir chaque jour, et renaît sous une forme plus

aboutie. Si le narrateur caresse l'idée de passer à l'acte lorsque sa vie s'écroule, le 16 du mois des larmes, il renonce tout compte fait au projet d'utiliser son « pistolet à fusée de phosphore pour [s]e faire sauter la cervelle » (243-244). Il parvient malgré tout à tuer « le désir de l'avenir » (287) et se libère ainsi du temps humain. Anarque accompli, il peut regagner la civilisation, en conservant un peu de la forêt en lui.

III. Le recours aux forêts : un appel à la croissance végétale

III.1. La poétique du champ d'action

Avant même l'avènement de l'Anarque avec *Eumeswil*, Jünger prophétisait pour le Rebelle la possibilité d'exécuter sa fuite dans un espace abstrait constitué d'art et de pensées, affirmant que « [l]'imagination, et le poème avec elle, sont l'un des recours aux forêts⁶⁰ ». Il y a bien chez Tesson quelques poèmes épars, mais je m'intéresse plutôt ici à sa *poétique* attentive, à l'écoute de la terre et du milieu dans lequel il s'enracine – en un mot, à sa *géopoétique*. Le terme apparaît sous la plume de Michel Deguy, qui cherche alors à la manière d'un peintre, dans le paysage, des lignes de force à prolonger par l'écriture en « supposant une certaine continuité entre l'expérience du monde et celle du langage⁶¹ ». Le poète qualifie alors de « géo-poétique » ses textes marqués par un attachement sensible à la terre, dont l'auteur fait la mesure par la parole. C'est à Kenneth White que l'on doit par la suite la reprise de ce néologisme, sans trait d'union, pour développer sa pensée nomade⁶² au carrefour des arts et des sciences. Il lui donne alors une signification étendue : il ne s'agit pas d'une simple méthode d'analyse littéraire, mais d'une vision du monde et de la manière dont l'humain s'y inscrit – ou *devrait* s'y inscrire. White retrace dans *Le Plateau de l'Albatros* les grandes étapes qui ont marqué la construction de ce qu'il nomme « l'autoroute de la pensée occidentale », contre laquelle la géopoétique s'inscrit en faux. D'abord, la mise en place de la division en tant que moyen de classification durant l'Antiquité. En cherchant à disséquer la connaissance tel un cadavre, afin d'étudier chaque organe séparément, White considère que

⁶⁰ Ernst Jünger, *Le Traité du Rebelle*, op. cit., p. 87.

⁶¹ Michel Collot, op. cit., p 106.

⁶² À propos du nomadisme intellectuel, voir Kenneth White, *L'esprit nomade*, Paris, Grasset, 1987.

l'humain a oublié l'essentiel : le vivant est « un corps en mouvement dans un espace⁶³ ». Cette première fracture est accentuée par l'implantation brutale et presque totalitaire du christianisme durant le Moyen-âge, évacuant le rapport entre la Terre nourricière et l'être humain au profit d'un rapport de domination Créateur/créature. Le monde est alors un chemin de croix, au sens littéral du terme. Il convient de traverser cette épreuve de longue haleine, pour gagner sa récompense dans l'après-vie. Avec l'avènement de la modernité, le gouffre séparant l'humain de la nature est à son apogée : le premier est un sujet de plus en plus individualisé, la deuxième une matière exploitable qu'il est absolument nécessaire de maîtriser, qu'importe le coût⁶⁴. Malcolm Ferdinand ajouterait à la liste une double fracture *environnementale* et *coloniale*. Cette autoroute conduit tout droit à ce que White désigne comme l'impasse civilisationnelle contemporaine. Celle-ci prend la forme d'un imaginaire sans perspective, d'une culture que Ferdinand et White qualifient de *hors-sol*, sans contact avec l'espace qu'elle habite. Lors d'une rencontre⁶⁵, Ferdinand précise cette notion en décrivant une « humanité astronaute » qui se déplace d'un point A à un point B dans ses capsules automobiles, perdant le contact avec des lieux qui ne sont plus conçus pour habiter, mais pour produire. Dalie Giroux parle quant à elle d'une culture du stationnement à étages et de bétailières humaines, pour lesquelles la fixité induit le pourrissement, plutôt qu'une luxuriance mesurée à même de remplacer une croissance héritée des modes coloniaux – qui suppose donc l'exploitation des territoires comme des peuples. C'est en réponse à ces grands tremblements que White développe la géopoétique, qui se donne pour but de rétablir le lien rompu entre l'être humain et la Terre, afin de mettre un terme au *géocide*⁶⁶ en cours. L'alliance entre *géo* et *poétique* vise à redéfinir un espace horizontal en érigeant comme motif central de culture commune la planète que nous habitons tous·tes, indépendamment des langues ou des frontières. Le sens de *géo* n'est pas celui que l'on trouve dans « géopolitique », où il évoque un rapport de force entre plusieurs nations ; il s'agit au contraire d'un rapport à la terre qui se veut sensible, intelligent, et cherche à faire surgir un monde *habitable*. Le *poétique*, quant à lui, n'est pas à prendre au sens irrémédiablement opposé au *prosaïque* (le quotidien) ; il est une « dynamique fondamentale⁶⁷ » cherchant à unir les énergies

⁶³ Kenneth White, « À la recherche de l'espace perdu. Approches de la géopoétique », dans Bouvet, Rachel et Kenneth White (éd.), *Le nouveau territoire : L'exploration géopoétique de l'espace*, Université du Québec à Montréal, *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », no 18, 2008, p. 22.

⁶⁴ Kenneth White, *Le Plateau de l'albatros*, *op. cit.*, p. 21-23.

⁶⁵ Conférence du 28 avril 2022 citée plus haut.

⁶⁶ Voir Michel Deguy, *Écologiques*, Paris, Hermann, 2009.

⁶⁷ Kenneth White, « À la recherche de l'espace perdu [...] », *op. cit.*, p. 16.

du corps et de l'esprit. Puisque « c'est dans une poétique qu'une culture se concentre et se maintient⁶⁸ », l'expression d'un nouveau rapport entre la Terre et l'être humain, pour White, ne saurait passer par d'autres voies que celles de la littérature – mais une littérature enrichie. Il ne s'agit pas simplement de jumeler des disciplines sans les sortir de leur boîte, ni de juxtaposer des points de vue sur un même objet d'études, ni d'apposer une approche littéraire à la géographie, mais de réfléchir en pluridisciplinaire de manière à englober toutes les visions possibles du monde.

La géopoétique telle qu'elle est pratiquée par White étant intimement liée à sa propre pratique d'écriture, le lecteur attentif trouvera sans doute quelques dissemblances entre ce que le poète écossais a pu écrire et mon interprétations des pages de *Dans les forêts*. Je pense toutefois rester fidèle à son esprit, en cherchant chez Tesson une manière de repenser les rapports à la Terre, de faire *sens*, et de dégager un espace auquel chacun peut se sentir appartenir. Selon White, le fossé séparant l'être humain de la nature, introduit par le passage à une relation verticale avec le monde spirituel, s'aggrave principalement durant la période des grandes découvertes – qui est aussi celle des colonisations massives. Alors que l'intérêt pour les cartes et l'espace est renouvelé grâce aux expéditions vers des territoires inexplorés, on plaque sur ce nouveau monde « un langage ancien. Combien d'îles vont [...] s'appeler St-Joseph (projection chrétienne) au lieu de l'"île aux rochers rouges" (appellation géopoétique) ?⁶⁹ ». Aussi le poète approuverait-il sans doute le lieu choisi par Tesson pour son ermitage, et dont la toponymie *sonne* géopoétique à souhait. Le cap des Cèdres du Nord est en effet nommé d'après les cèdres centenaires qui habitent à l'année longue, symboles immuables du temps long dans lequel l'individu cherche désespérément à s'inscrire. Sur les rives du Baïkal, les cèdres étaient là bien avant les êtres humains, et ils demeureront après, observant la roue des saisons engloutir les cabanes et la mémoire des hommes. L'image même employée par Tesson pour décrire l'élan qui le pousse en cabane permet d'unir la démarche jüngerienne à celle du champ géopoétique. Le Capitaliste rentre dans la forêt avec des tronçonneuses ; le Rebelle, lui, « [...] avec sa cognée autant qu'avec ses livres sans s'isoler du chant de la nature, sans couper les racines qui reliant [sa] chair à l'humus du monde⁷⁰ ». L'ermite tessonien se fond littéralement dans le décor, il apprend vite à faire disparaître ses traces. Dès le 16 février, l'effacement du sujet

⁶⁸ Kenneth White, « À la recherche de l'espace perdu [...] », *op. cit.*, p. 26.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 23.

⁷⁰ Sylvain Tesson, *Petit Traité sur l'immensité du monde*, *op. cit.*, p. 79.

s'effectue pour la première fois de manière flagrante, puisque l'entrée n'est ponctuée d'aucun « je » :

À midi, dehors. Le ciel a saupoudré la taïga. La poudreuse veloute le vert-de-bronze des cèdres. Forêt d'hiver : fourrure d'argent jetée sur les épaules du relief. Les vagues de la végétation couvrent les pentes. Cette volonté des arbres de tout envahir. La forêt, houle lente. À chaque repli du relief, l'albumine des houppiers s'assombrit de traînées noires. Pourquoi les hommes adorent-ils davantage les chimères abstraites que la beauté des cristaux de neige ? (37)

Comme chez Springer et Laborit, la religion est opposée à la spiritualité sans dieux : la première enchaîne les êtres à des « chimères abstraites » et à leurs messagers, quand la seconde s'offre *ici et maintenant*, sans compromis, dans toute sa pluralité. Chaque flocon de neige, aussi insignifiant et éphémère soit-il, est une œuvre d'art à part entière qu'il ne coûte rien de vénérer. Un autre contraste s'établit entre l'abstraction des idoles et la matérialité très palpable de la forêt qui s'apparente plutôt ici à un océan, dont les vagues sont susceptibles de tout engloutir. Le milieu naturel se substitue ainsi au sujet écrivain, opérant un transfert d'énergie. La nature gagne sur le récit, tandis que Tesson revêt peu à peu ses caractéristiques. Un exemple flagrant apparaît dans les premières pages. Alors qu'il fait l'expérience d'une « transgression », celle de rouler sur la surface gelée du Baïkal pour se rendre en cabane, Tesson note que « [s]euls les dieux et les araignées marchent sur les eaux » (24). Le voici pourtant, moins d'un mois après son arrivée, qui « rentre chez [lui] en marchant sur les eaux » (60). L'emploi d'une construction identique dans la phrase ne laisse que peu de place au doute. À moins de s'être changé en araignée, l'ermite est entré en contact avec la « puissance divine » du Rebelle... Ce transfert d'énergie revient lors d'une autre occasion évocatrice. « Je veux m'enraciner, devenir de la terre [...] » (76) affirme le narrateur en date du 3 mars. Son souhait est très vite exaucé. Une quinzaine de jours plus tard, l'ermite constate déjà le changement : « À présent, je suis un pieu fiché dans le sol. D'ailleurs, je me végétalise. Mon être s'enracine » (113). L'évolution de cette posture n'est pas sans rappeler l'homme-plante de Suzanne Césaire, qui se laisse porter par la respiration du monde et se meut avec le courant, dans un total « abandon au rythme de la vie universelle⁷¹ ». Ce renversement du sujet avec la nature se place ainsi sous le signe de la citation de Knut Hamsun en exergue du journal de Tesson : « Car j'appartiens aux forêts et à la solitude ». Là encore, la phrase énonce clairement le processus de métamorphose à l'œuvre dans

⁷¹ Suzanne Césaire, « Malaise d'une civilisation » dans *Le grand camouflage : écrits de dissidence (1941-1945)*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 2015, p. 70.

la cabane de l'ermite, retournant comme un gant l'idée dominante que l'humain possède la Terre et faisant des « forêts » comme de la « solitude » les véritables souveraines.

La question de la trace, et celle de son absence, sont au cœur de l'opération alchimique et magique qui a lieu chez le Rebelle. Il est évident que le récit ne peut se soustraire à la subjectivité de l'auteur, qui est assumée par l'usage de la notation quotidienne dans son journal de bord. Le sujet écrivant est inévitable, et il surgit parfois de manière presque trop frontale, rompant le schéma linéaire de la narration : poèmes, haïkus, ainsi qu'une floppée de citations⁷² – une page complète est dédiée à celles du journal de Jünger que l'ermite tessonien a emporté dans son bagage. Malgré tout, le narrateur est obsédé par l'idée de ne pas laisser de traces, s'opposant à ceux qui traversent parfois l'immensité en 4 x 4 et ramènent ainsi le brouhaha du monde moderne à son seuil, laissant « partout l'empreinte de leur passage » (47). Cette volonté d'effacement de Tesson se traduit de façon aussi concrète que figurée. Tout d'abord, son habitat simple, fait de bois, « retournera à l'humus quand son propriétaire l'abandonnera » (31). En se tenant sur le lac, il imagine plusieurs fois son corps réduit à des os nettoyés tantôt par les crevettes (23), tantôt par les charognards (191). Sa démarche, enfin, résume à elle seule ce projet : « [l]’ermite s’efface. Il n’envoie plus de traces numériques, plus de signaux téléphoniques, plus d’impulsions bancaires » (131). Cette posture ambivalente de Tesson ne parvient pourtant pas à trouver un équilibre. Il commence ainsi une série de « haïkus des neiges », précisant que « les vers seront emportés par le vent » (52). La nature éphémère prévue par l'œuvre originale est supplantée par l'inscription d'une copie sur le journal, et la contradiction ne s'en tient pas là puisqu'un autre haïku est retranscrit à la page 76. Aussitôt qu'on le chasse, l'humain revient donc au galop, poussé par son désir d'éternité. Le « je » finit inévitablement par vouloir apparaître d'une manière ou d'une autre sur le carnet – un carnet qui, malgré les apparences, se base sur un calendrier qui n'est pas celui de la durée humaine. En effet, la table des matières, que j'ai déjà abordée en surface un peu plus haut, en dit long sur l'organisation du séjour et son déroulement. À chaque mois, représentant du temps concret, dissécable jusqu'à la seconde, est associé un élément du temps cyclique et spirituel : la forêt (entrée dans l'univers des dieux), le temps (rencontre avec le soi), le lac (mort symbolique et refonte dans l'éternité), les bêtes (renaissance dans l'instant), les pleurs (mise à l'épreuve), la paix (acceptation). C'est cette table calendaire qui donne la véritable mesure du récit. La clé de lecture, quant à elle, nous est proposée

⁷² Un procédé recommandé par le père de la géopoétique, qui mentionne l'usage compulsif de la citation dans sa propre pratique d'écriture.

par Ryoko Sekiguchi et distingue deux temporalités. D'un côté celle des humains, mortels ; de l'autre, celle des plantes, de la nature qui connaît l'éternel retour :

[N]ous vivons notre vie selon une temporalité linéaire, bien qu'environnés par cette temporalité cyclique. C'est sans doute pour cela que cette temporalité cyclique nous demeure à ce point énigmatique, et que l'on peine à résister à la tentation d'interpréter le temps cyclique en temps linéaire, de dresser des parallèles entre les saisons et notre vie, comme si l'analogie nous permettait de vivre le temps des arbres⁷³.

En faisant correspondre la temporalité humaine à celle des lieux, Tesson ouvre un nouvel espace de pensée et d'habitat qui invite à une croissance végétale, pratiquant une poétique « ni du moi ni du mot, mais du monde⁷⁴ ».

III.2. Le temps qui passe à la fenêtre

Afin d'inscrire à la fois l'humain dans la nature, et la nature sur le carnet, Tesson bénéficie d'une situation privilégiée à plus d'un titre. D'une part, on l'a vu, parce que la cabane en elle-même est située au contact de chaque écosystème présent dans la région du Baïkal (la forêt, le lac, la montagne). Elle permet le dialogue sans omettre personne. Ensuite, par la neutralité qu'elle confère à l'ermite. Avec elle, pas d'enceinte, de pont-levis ou de tourelle : « [I]es fenêtres servent à accueillir la nature en soi, non à s'en protéger. On la contemple, on y prélève ce qu'il faut, mais on ne nourrit pas l'intention de la soumettre » (216). Ce mode de vie en contact direct avec le monde confère à l'ermite tessonien un statut d'observateur de premier plan, qui témoigne du changement des saisons – comme de ses propres transformations – dans son carnet. Enfin, cette situation est circonscrite dans la durée. Il est admis, dès le début du récit, que l'expérience prendra fin après six mois. D'où l'urgence, comme le soin, peut-être, à retranscrire le moindre détail, aussi anodin que « la poussière en suspens dans l'air » (66). L'écriture sous forme de notation, pratiquée par l'ermite de manière quotidienne, induit en effet une profonde attention au lieu et à ce qui s'y trame ; mais pas seulement. Comme chez Édouard Glissant, le lieu est inévitablement lié à un Tout. *Dans les forêts de Sibérie* l'évoque quand son auteur tourne à la fois son nom et sa démarche en dérision : « Tesson, le fragment de quelque chose qui fut. Il conserve dans sa forme le souvenir de la bouteille. Le Tesson serait un être nostalgique de l'unité perdue, cherchant à renouer avec le Tout. Ce que je fais ici, en me saoulant dans les bois » (99). Se fondre à l'ensemble, c'est pourtant

⁷³ Ryoko Sekiguchi, *op. cit.*, p. 52-53.

⁷⁴ Kenneth White cité par Frédéric Poupon dans « Géopoétique et écologie dans l'œuvre poétique de Kenneth White », Essais [En ligne], 13 | 2018, consulté le 02 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/essais/471>.

ce qui se trouve à la genèse du projet. Le Rebelle jüngerien, lui aussi, « se met en rapport avec le Tout, l'absolu [...] »⁷⁵. White se réclame de son côté d'un monde ouvert, « où le local rejoint le global, de manière naturelle⁷⁶ », ce qui n'est pas étranger à la formulation de Glissant : « [a]gis dans ton lieu, pense avec le monde⁷⁷ ». Nous voilà dans l'instant géopoétique : lier la pensée d'un écrivain martiniquais à celle d'un poète écossais, pour comprendre celle d'un vagabond français poussé par un philosophe allemand à s'isoler sur les terres russes... Le rapprochement ne survient toutefois pas de nulle part ; si elle demeure avant tout d'inspiration européenne, la géopoétique trouve un certain nombre d'échos chez les écrivain·e·s de la Caraïbe, qui ont été amené·e·s à penser le monde différemment de la norme occidentale sans attendre le vingt-et-unième siècle, témoins du coût de la colonisation et du mode d'habiter qui en a découlé. Sans pour autant se réfugier dans l'oubli ou le déni, White invite donc à se départir de l'historicité afin d'établir des outils de pensée perméable les uns aux autres et de faire émerger une « nouvelle cartographie mentale⁷⁸ ». Sous la plume de Glissant, cela se traduit par la défense d'une « pensée archipelique⁷⁹ ». L'auteur reprend la figure du *rhizome* et l'applique à la pensée d'une identité relationnelle, qui suppose un rapport horizontal au monde et à autrui en refusant l'identité *racine*, verticale et inféodée à l'idée de filiation. Rapport qui viendrait remplacer la domination et l'exploitation de la nature et de l'humain par une minorité brutale, pour dévoiler un mode de vie qui « ne peut se limiter à la survie d'un sous-groupe prédateur et agressif, cherchant à s'appropriier un territoire, spatial, économique, linguistique ou culturel⁸⁰ ». L'ermite de Tesson a bien compris que le retrait horizontal était la chose à faire pour retrouver la part d'humanité perdue sur l'autoroute de l'Occident : il « absorbe l'univers, accorde une attention extrême à sa plus petite facette » (127). À chaque journée qu'il passe à sa fenêtre ou à randonner dans les environs de la cabane, l'œil du narrateur s'affine, et s'intéresse à l'infiniment petit pour mieux faire dialoguer l'infiniment grand, d'une part, mais aussi pour se rappeler à l'humilité de la vie face au poids des géants immortels que sont le lac, les montagnes, la forêt. « Pénétrer dans la géographie de l'insecte, c'est donner enfin aux herbes la dimension d'un monde » (266) écrit l'ermite ; c'est aussi confronter sa propre mortalité au cycle

⁷⁵ Ernst Jünger, *Le Traité du Rebelle*, op. cit., p. 105.

⁷⁶ Kenneth White, « À la recherche de l'espace perdu [...] », op. cit., p. 21.

⁷⁷ Édouard Glissant, *Philosophie de la Relation : poésie en étendue*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2009, p. 46.

⁷⁸ Kenneth White, *Le Plateau de l'albatros*, op. cit., p. 9.

⁷⁹ Édouard Glissant, op. cit., p. 45.

⁸⁰ Henri Laborit, *Éloge de la fuite*, op. cit., p. 132.

des saisons, au « fossile liquide vieux de vingt-cinq millions d'années » et aux « étoiles [qui] en accusent cent fois plus » (46).

Lorsqu'elle mentionne son séjour d'une année à Rome, Sekiguchi prend conscience que le caractère temporaire de sa présence lui offre une perception toute particulière, attentive à l'instant. Entièrement disponible à la réception des signaux qui lui parviennent, sous le mode d'une *attention flottante*, elle se dit alors « capable d'entrer en relation avec les saisons comme on fait avec les personnes, avec comme outil de communication les mots, [...] non les mots codifiés comme ceux du haïku, mais mes mots à moi pour les saisons [...] »⁸¹. Il en va de même chez Tesson. Ce qui importe, ce ne sont pas ses *haïkus dans la neige*, mais ce que la forme de la notation lui permet. La présence de ces textes d'inspiration et de tradition japonaises implique nécessairement la présence du *Kigo*, le fameux mot-saison⁸² ; mais ce n'est pas dans les haïkus de l'ermite que se trouvent les indicateurs temporels et sensibles qui encadrent sa retraite. Ils sont à chercher au cœur même du produit de l'observation et de la notation. La table des matières, que j'ai mentionnée dans un point précédent, dépeint une inscription du temps à la fois humain et naturel : celui de l'ermite temporaire qui sait déjà son départ – celui de la Sibérie comme celui de la vie elle-même – imminent, et celui de l'incommensurable. Dans l'écriture fragmentaire de Tesson, « il y a toujours quelque chose qui vous dit *où vous en êtes* de l'année, du ciel, du froid, de la lumière : [...] vous n'êtes jamais séparés du cosmos sous sa forme immédiate, [...] l'*Oïkos*, l'atmosphère, le point de la course de la Terre autour du Soleil⁸³ ». Il y a tout d'abord un rappel constant à l'état du lac dont, je le rappelle, « [l]a glace est le marqueur du temps » (181). C'est ce temps pourtant préhumain qui permet à l'ermite de se situer dans le cycle des saisons, et d'en distinguer les fluctuations ; période de pêche sur la glace ou sur les berges, possibilité de traverser en patin, à pied, en traîneau, en camion, en kayak. C'est ce lien à l'*Oïkos* par le biais du mot-saison qui permet, selon Barthes, au haïku de lier par extension le trivial du quotidien au Cosmos. L'activité personnelle de Tesson se trouve semblablement liée au monde dans lequel il forge sa nouvelle manière d'habiter, en apprenant à calquer son rythme sur celui de son environnement. Les saisons deviennent ainsi « des ponts qui [le] lient aux autres êtres vivants⁸⁴ » et lui permettent de réaliser pleinement son retrait horizontal.

⁸¹ Ryoko Sekiguchi, *op. cit.*, p. 117.

⁸² Roland Barthes et Nathalie Léger, *La Préparation du Roman I et II : Notes de cours et de séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, Paris, Seuil, 2003, p. 115.

⁸³ *Ibid.*, p. 107.

⁸⁴ Ryoko Sekiguchi, *op. cit.*, p. 90.

L'ermite se fait l'égal des bêtes, aussi petites soient-elles, en tâchant d'effacer ses propres traces. À la relation verticale des religions monothéistes – en particulier le christianisme tel qu'il est présenté dans « l'autoroute de la pensée occidentale » de White – Tesson substitue une spiritualité sans maîtres qui effleure l'unité dont je parlais en convoquant Glissant et White, mais dont pourraient aussi se réclamer Springer et Jünger, qui partagent tous les deux une aversion pour les religions organisées :

Pourquoi la foi en un Dieu extérieur à sa création ? Les craquements de la glace, la tendresse des mésanges et la puissance des montagnes m'exaltent davantage que l'idée de l'ordonnateur de ces manifestations. [...] Si j'étais Dieu, je me serais atomisé en des milliards de facettes pour me tenir dans le cristal de glace, l'aiguille du cèdre, la sueur des femmes, l'écaille de l'omble et les yeux du lynx. (*Dans les forêts*, 126)

C'est aux hôtes des bois que l'ermite tessonien adresse ses prières et ses remerciements. C'est aux eaux du Baïkal et à leur transfiguration qu'il confie la mesure de son existence. Ce sont elles qui régissent les allées et venues des hommes et des oiseaux.

Ces derniers sont en effet un autre marqueur important des changements qui s'opèrent aussi bien dans la nature que dans la cabane de l'ermite tessonien. Dans *Eumeswil*, l'Anarque Venator décrit l'ornithologie comme une discipline qui « se consacre à la splendeur et à la richesse de la vie. L'œil se repose sur l'opulence de sa palette ; s'il s'apaise, ce n'est pas dans l'espérance, mais dans le *hic et nunc*⁸⁵ » – voilà que surgit à nouveau le mot d'ordre de Jünger, Tesson ou Springer. Depuis son temple d'observation, le Rebelle-ermite va démontrer un intérêt pour les mouvements des bêtes, notamment ceux des mésanges dont la relation avec lui traduisent le transfert d'énergie de la nature vers l'humain que j'ai déjà évoqué. Le point de départ de ce rapport pourrait se situer après le départ d'hommes traînés par des 4 x 4 dans la pureté de la neige fraîche. Tesson note alors : « [L]es hommes s'en vont, les bêtes reviennent. Qu'est-ce qui me rend plus heureux ce matin ? Le départ de la bande de tristes drilles à 8 heures du matin ou la visite d'une mésange à tête noire au carreau [...] ? » (46). Au fil des visites, l'ermite fait connaissance avec ses hôtes : « La mésange revient. Dans mon guide ornithologique je cherche sa fiche technique. D'après Lars Svensson, [...] la mésange boréale se reconnaît à ce cri : "zi-zi tèh tèh tèh" » (55). Cela devient un rituel, une habitude telle que l'oiseau se voit toujours désigné non pas comme *une*, mais *la* mésange : « [a]u carreau ce soir, la mésange, mon ange » (86). Une familiarité s'installe entre l'être humain, les

⁸⁵ Ernst Jünger, *Eumeswil*, *op. cit.*, p. 241.

lieux et leurs habitants. Bientôt, la mésange devient plurielle et, comme les pêcheurs ou les gardes-chasses, elles rendent des visites spontanées – et sont bien mieux reçues : « Chaque matin désormais, les mésanges frappent au carreau. Les coups de bec sont mon réveille-matin » (114). Ce relevé détaillé né d'un regard par le carreau de la fenêtre n'est pas sans rappeler les écrits de Rosa Luxemburg depuis sa prison : « [...] après le chant du rossignol, nous entendîmes soudain un cri monotone et plaintif, qu'on pourrait rendre à peu près ainsi "Gli-gli-gli-glic". Je prétendais que cela devait être quelque oiseau des marais [...]»⁸⁶ ». Dans les deux cas, une situation d'enfermement – l'une choisie, l'autre imposée – et une fenêtre qui donne sur un condensé du monde ; pour seules occupations, l'observation, l'écoute, et la recherche du savoir, la consultation d'ouvrages spécialisés pour connaître et comprendre le milieu de vie. De leur fenêtre, l'ermite et la prisonnière observent et perçoivent le monde d'une manière différente, s'inscrivant dans une autre temporalité, tournée vers un ici et maintenant éternellement renouvelé. En se prenant d'affection pour ces détails, iels rendent à l'homme son humanité touchante et sa légitimité à se trouver une place sur Terre. L'ermite de Tesson se plie aux rites de politesse, et il est ainsi invité à entrer de plain-pied dans le monde qui lui échappait. C'est à travers le défilé ininterrompu de ses hôtes qu'il prend la mesure des éléments changeants : « couple d'eiders » (217), « tétras-lyre » (190), « démonstrations aériennes des oies et des canards » (223). L'ermite va jusqu'à noter que « [l]e réveil des ours avec l'arrivée des bergeronnettes et des craquelures de la glace sont les ambassadeurs du printemps » (177-178). Tout est là : les ours, les oiseaux et la glace, marqueurs du temps cyclique que l'ermite parvient à épouser, comme je l'ai montré avec l'exemple végétal de l'homme-plante. Cependant, le transfert d'énergie s'opère tout autant avec la faune. Alors qu'il se voit confier des chiens pour le prévenir des ours rôdant sur les berges après une longue hibernation, Tesson ne tarde pas à tirer de leur comportement une forme de culture. Cela commence par l'éloge de l'amour inconditionnel et la fidélité du chien, par une image qui renverse humanité et animalité cul par-dessus tête : « [...] on leur aboie dessus, on les nourrit des restes et de temps en temps, vlan ! une baffe dans les côtes » (170). Puis, à mesure qu'ils arpentent ensemble le paysage sibérien, les chiens apprennent à l'ermite leur *philosophie des bêtes*, qui n'est pas sans rappeler, une fois encore, le *hic et nunc* tant cité : « Ils [les chiens] ne spéculent pas ni ne se

⁸⁶ Rosa Luxemburg, *Dans l'asile de nuit ; suivi de Lettres de ma prison*, Paris, L'Herne, 2007 [1912], p. 40.

complaissent dans leurs souvenirs. Entre l'envie et le regret, il y a un point qui s'appelle le présent » (176).

Conclusion : *Dans les forêts de Sibérie, un recours au jardin*

L'instant, c'est ce qui rejaillit du journal de Tesson, dans le fond comme dans la forme. Son ermite fusionné aux paysages sibériens – réels et rêvés – traduit l'expression d'un ancrage profond avec le lieu d'habitat, qui le transforme et se renouvelle continuellement. Grâce à l'attention qu'il porte à son environnement, l'écrivain emprunte les ponts décrits par Sekiguchi, s'inscrivant dans la durée cyclique des saisons vouées à l'éternel retour. Le Rebelle incarné par Tesson entreprend en ce sens une démarche géopoétique, qui « explore la voie archaïque et la voie anarchique, avant de s'engager sur d'autres voies sans nom⁸⁷ ». À son retrait dans les forêts dont il s'efforce de savoir le moindre secret et de respecter chaque vie, s'associe tout un bagage : celui du non-agir chinois, des anachorètes de l'Antiquité, d'un Thoreau, d'un Rousseau ou d'un Crusoé... on peut y lire, aussi, ce rapport horizontal prôné par White ou la Relation de Glissant, qu'on trouve déjà sous la plume de Jünger lorsqu'il forge la notion de recours aux forêts. Ce fourmillement de voix trahit la présence d'*autres*. À aucun moment, en dépit des apparences, Tesson ne se retrouve véritablement seul : à ses côtés, les auteur·e·s avec qui il discute sans discontinuer, les arbres, les montagnes, le lac et leurs habitants disparates. Mais en dépit des rencontres éphémères qui parsèment le récit, ce qui manque, c'est la voix de l'*Autre*.

C'est le moment idéal, je crois, pour commenter la deuxième citation mise en exergue par Tesson, et que j'avais jusqu'ici délaissée : « La liberté existe toujours. Il suffit d'en payer le prix » (15). Le prix payé par l'ermite, c'est cette solitude extrême, l'absence de l'Autre et de tout esprit de communauté. Un prix qui n'est sûrement pas le bon, puisqu'en dépit de la transformation intérieure qu'il subit, Tesson s'en retourne à la société qu'il avait quittée six mois plus tôt. Abandon ou résignation ? Ou bien peut-être, prenant à cœur son rôle de « passeur de monde » (163), choisit-il de se fondre au cœur des foules, tel l'Anarque accompli, afin de transmettre la sagesse qu'il a cru percevoir dans les forêts ? Faisant l'hypothèse d'une divinité qui se serait « atomisée en des milliards de facettes » pour se répandre et se fondre en chaque détail de sa création, l'écrivain

⁸⁷ Kenneth White, *Le Plateau de l'albatros*, op. cit., p. 43.

prétend que ce serait « [p]lus exaltant que de flotter dans les espaces infinis en regardant de loin la planète bleue s'autodétruire » (126). Il en va de même pour l'ermite, qui a enfin rencontré sa « puissance divine⁸⁸ » : à quoi bon, alors, emporter ce savoir dans le tombeau, tandis que ses contemporains ruminent leurs autarcies avortées ?

Ce récit d'ermitage, alliant recours aux forêts du Rebelle et recours à la Forêt de l'Anarque, cherche donc à retranscrire un savoir obtenu par une expérience de vie unique, en témoignant des changements intérieurs vécus par l'auteur-narrateur. *Dans les forêts de Sibérie*, ce sont « [s]ix mois comme une vie » présentés à ceux qui n'ont pas le loisir de quitter leur travail pour se la jouer Waldgänger en Sibérie. Je propose toutefois de désigner plutôt la retraite de l'ermite tessonien de *recours au jardin* : plus entretenu, moins touffu et sauvage que la forêt, on y fait pousser ce qui nous chante et on s'y promène avec des amis. Il ne permet pas la même hybridation des racines, et renvoie plutôt à une tradition occidentale – comme les jardins prisés par les penseurs romains, et dans lesquels on méditait sur l'humain et sa place dans le monde. Il n'est pas sans rappeler non plus les jardins d'apparat prisés durant la Renaissance, paysages sculptés par la main de l'homme et dans lesquels on rivalise d'esprit. Malgré ses qualités, le recours au jardin de Tesson reste dédié à un élitisme : ceux qui peuvent se permettre d'acheter un livre, pour commencer, sans parler de le lire, et ceux capables d'en comprendre les références. En ce sens, le changement d'imaginaire proposé par l'œuvre échoue en partie, dans sa façon de persister vers la réclusion quand bien même l'expérience guide l'ermite vers une ouverture du monde – c'est ensemble qu'une bande de joyeux drilles décide de créer le « territoire autonome et libre de Pokoïmiki » (164). En ne parvenant pas à conclure sur la solidarité et la communauté comme reconquête, la géopoétique du Rebelle n'exécute pas son plein potentiel, prolongeant l'autoroute plutôt que de la laisser s'amincir sous les taillis, et dévoiler dans la friche de nouveaux sentiers jusqu'alors inaperçus.

⁸⁸ Ernst Jünger, *Le Traité du Rebelle*, op. cit., p. 85.

Bibliographie

I. Corpus primaire

Tesson, Sylvain, *Dans les forêts de Sibérie*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2011, 266 p.

II. Corpus secondaire

Jünger, Ernst, *Eumeswil*, Paris, La table ronde, 1978 [1977], 416 p.

Jünger, Ernst, *Le traité du rebelle ou le recours aux forêts ; suivi de Polarisation*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1995 [1951], 171 p.

Tesson, Sylvain, *Petit traité sur l'immensité du monde*, Paris, Éditions des Équateurs, 2005, 192 p.

III. Corpus critique

A. Écrits portants sur *Dans les forêts de Sibérie*

De Vriese, Hannes, « On the Meaning of Being Alone with Nature : Sylvain Tesson's Ecocritical Sincerity and Ecopoetic Sensuality in *Dans les forêts de Sibérie* », dans Daniel A. Finch-Race (dir.) et Stephanie Posthumus, *French Ecocriticism*, Berne, Lang, 2017, p. 231-249.

Koo, Halia, « Une esthétique de l'esquive : stratégies de résistance et de retrait dans l'espace sylvestre de Sylvain Tesson », *Voix plurielles*, vol.16, n°2, 2019, p. 37-58.

B. Ouvrages théoriques

Arendt, Hannah, *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Liberté de l'esprit », 2018 [1958], 504 p.

Barthes, Roland, et Nathalie Léger, *La Préparation du Roman I et II : Notes de cours et de séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, Paris, Seuil, 2003, 480 p.

Bouvet, Rachel et Kenneth White (dir.), *Le nouveau territoire : L'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », n°18, 2008, 224 p.

Césaire, Suzanne, « Malaise d'une civilisation », dans *Le grand camouflage : écrits de dissidence (1941-1945)*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 2015, p. 67-75.

Collot, Michel, *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti, coll. « Les Essais », 2014, 280 p.

Deguy, Michel, *La fin dans le monde*, Paris, Hermann, coll. « Le Bel Aujourd'hui », 2009, 232 p.

Durkheim, Émile, *Le suicide*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot n°692 », 2009, 492 p.

Ferdinand, Malcolm, *Une écologie décoloniale : penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2019, 461 p.

Glissant, Édouard, *Philosophie de la relation : poésie en étendue*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2009, 176 p.

Glissant, Édouard, *Traité du Tout-Monde : Poétique IV*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1997, 268 p.

Jünger, Ernst, *Essai sur l'homme et le temps*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1970, 579 p.

Laborit, Henri, *Éloge de la fuite*, Paris, Robert Laffont, coll « Folio/Essais », 1985 [1976], 186 p.

Laborit, Henri, *La nouvelle grille*, Paris, Robert Laffont, coll. « Libertés 2000 », 1974, 357 p.

Lee, Vanessa, « (In)soumise à la censure : l'activisme littéraire et politique de Suzanne Roussi-Césaire », *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化* [En ligne], 15 | 2020, mis en ligne le 14 décembre 2020, consulté le 29 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transtexts/1518>.

Luxemburg, Rosa, *Dans l'asile de nuit ; suivi de Lettres de ma prison*, Paris, L'Herne, 2007 [1912], 124 p.

Poupon, Frédéric, « Géopoétique et écologie dans l'œuvre poétique de Kenneth White », *Essais* [En ligne], 13 | 2018, consulté le 02 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/essais/471>.

Rocher, Guy, « Hégémonie, fragmentation et mondialisation de la culture », *Horizons philosophiques*, vol.11, n°1, 2000, p.125-134.

Sekiguchi, Ryoko, *Nagori : la nostalgie de la saison qui vient de nous quitter*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2020, 144 p.

Springer, Simon, *Pour une géographie anarchiste*, Montréal, Lux, coll. « Instinct de liberté », 2018, 312 p.

Thoreau, Henri David, *La désobéissance civile*, Paris, Mille et une nuits, coll. « Petite Collection », 2022 [1849], 72 p.

Vargas Llosa, Mario, *La civilisation du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2015, 240 p.

White, Kenneth, *L'esprit nomade*, Paris, Grasset, 1987, 312 p.

White, Kenneth, *Le Plateau de l'Albatros, Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994, 362 p.

Ziethen, Antje, « La littérature et l'espace. », *Arborescences*, n°3, juillet 2013. [En ligne : <https://doi.org/10.7202/1017363ar>.]

C. Conférence

Ferdinand, Malcolm, Giroux, Dalie et al., « Quelles humanités écologiques pour un monde postcolonial ? », *Conférence*, Université de Montréal, 28 avril 2022.

D. Autres

Bourneuf, Roland, « Jünger et le *Journal de guerre* », *Études littéraires* [En ligne], 36(1) | 2004, mis en ligne le 09 mars 2005, consulté le 10 avril 2023. URL : <https://doi.org/10.7202/010635ar>.

Krakauer, Jon, *Into the wild*, Nez-York, Villard Books, 1996, 224 p.